

L'Exécuteur [294]

– Archives de sang

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



ARCHIVES DE SANG

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

CHAPITRE PREMIER

Face aux micros et aux caméras de télévision, dans le grand salon bondé, les frères Hayden faisaient traîner en longueur des discours de circonstance. Sur un gigantesque écran plat, derrière eux, s'affichait le titre du film dont ils étaient les producteurs : Freedom Trail, le Chemin de la Liberté, en référence à un parcours touristique tracé dans le centre-ville de Boston. La mosaïque d'images en arrière-plan ne figurait cependant pas dans les dépliants de l'office de tourisme : cadavres, fusillades, portraits de tueurs, de parrains locaux, du clan Kennedy... Le film n'était pas encore tourné, mais le projet était enfin bouclé, il serait réalisé, Jack et Jonathan Hayden l'avaient chacun à leur tour assuré.

Ils faisaient le job, dissimulant de leur mieux leur contrariété. La conférence de presse avait débuté avec une demi-heure de retard et derrière la longue table où ils avaient pris place, flanqués d'une attachée de presse qui gardait les yeux rivés sur son portable, deux chaises restaient inoccupées. Jack Hayden y jeta un coup d'œil inquiet, en terminant son exposé sur les excellentes raisons qui les avaient convaincus, son frère et lui, d'investir quelques millions de dollars dans le projet de Phil Casey, un metteur en scène quasi débutant.

— Mais Phil est un enfant de Boston, un gars d'ici..., avait rappelé Jack.

A quoi Jonathan avait ajouté avec un sourire :

— Le petit-neveu de Bill Casey, qui comme vous le savez a purgé ici même, dans ces murs, une longue peine...

La conférence de presse se tenait à l'hôtel Liberty de Boston, sur Charles Street. Un palace qui avait la particularité d'avoir été, durant plus d'un siècle, et jusqu'à la fin des années 1980, une prison. Les murs épais et l'architecture conservée du lieu en témoignaient, les coursives desservaient désormais de luxueuses chambres à 600 dollars la nuit, au lieu des cellules où Bill Casey avait passé une vingtaine d'années. Pour trois meurtres...

— On a toute confiance dans Phil Casey pour tourner ce film, insista Jonathan Hayden.

— On peut encore faire un film sur la mafia de Boston ? lança d'un ton ironique un des journalistes. Un film original, je veux dire !

Un de ses confrères non loin de lui récita comme une litanie une liste de noms célèbres - Clint Eastwood et Martin Scorsese en tête - déclenchant des rires dans la partie de l'assistance qui était composée de journalistes spécialistes de cinéma. De grands films, réalisés par des grands noms, avaient eu effectivement Boston pour cadre et ses

diverses familles mafieuses - les Italiens, les Irlandais... - pour protagonistes.

— On en fait le pari ! rétorqua vivement Jack Hayden. Phil Casey est jeune, mais le talent n'attend pas le nombre des années, comme vous savez ! Il est de la trempe des meilleurs ! Son scénario est une merveille...

L'attachée de presse blond platine chuchota alors deux mots à Jonathan, qui souffla à son frère avec soulagement, en lançant un coup d'œil vers la porte latérale toute proche :

— Ils arrivent...

— Phil a été retardé mais il sera là dans une minute, il vous expliquera lui-même ses intentions, soupira Jack Hayden en direction des critiques de cinéma.

Leur groupe accueillit la nouvelle avec des hochements de tête impatients. Mais Jack Hayden n'eut pas le temps de se détendre. Venant de l'autre côté de la salle, où des cameramen jouaient des coudes parmi des gens qui n'avaient rien de cinéphiles, une question posée d'une voix sèche le fit se rembrunir.

— Est-ce qu'il nous confirmera avoir écrit cette merveille de scénario avec l'aide d'un tueur recherché par le F.B.I. ?

Il y eut un froid dans l'assistance. La question émanait de James Hawthorne, qui tenait depuis trois décennies la rubrique criminelle du Boston Globe. Un petit homme maigre à la figure de fouine assortie à sa réputation, qu'on n'avait, de mémoire de Bostonien, jamais vu rire, et surtout pas quand il était question de Crime Organisé, son domaine de prédilection.

Comme la réponse tardait à venir, Hawthorne jeta un regard appuyé vers le trio d'hommes en costume sombre qui se tenaient près de la porte du salon, à distance des journalistes et des curieux. Ceux-là n'appartenaient ni à la rubrique cinéma ni à celle des faits divers, mais au F.B.I. Le plus âgé d'entre eux, aux cheveux rares et aux tempes grisonnantes, lança d'un ton mordant :

— Il aura peut-être convaincu son scénariste de se rendre, pourquoi pas ?

Sous la haute voûte, entre les épais murs de granit de l'ancien pénitencier de Charles Street, flotta l'ombre de John Butler, quatre-vingt-trois ans, dont les quinze derniers en cavale. Sa tête était mise à prix deux millions de dollars par le F.B.I. et il était recherché pour pas moins de dix-neuf assassinats... Contrairement à Bill Casey, qui avait fait carrière sous ses ordres dans le Winter Hill Gang, le clan mafieux des Irlandais de Boston, Butler n'avait jamais passé une seule nuit en cellule dans la prison de Charles Street. L'idée que, rentré clandestinement au pays, il ait pu en passer une dans une suite pour VIP du Liberty, et boire un verre dans le bar ultra chic dénommé l'Alibi,

avait de quoi faire saliver l'assistance. Cette rumeur, émanant d'on ne savait qui, avait depuis la veille couru les rédactions et enflé sur internet. Elle expliquait l'affluence à la conférence de presse des frères Hayden. Les plus cyniques y voyaient de leur part un coup de pub magistral, pour lancer la carrière de leur protégé, Phil Casey. D'autres, encore plus retors, se demandaient en observant le trio des costumes sombres près de la porte, si le F.B.I. avait seulement flairé le vent, ou n'avait pas monté lui-même un coup tordu...

Chacun se faisait son cinéma, dans le grand salon à l'ambiance électrique.

La porte latérale s'ouvrit sur la silhouette juvénile et frisée de Casey. Tout le monde remarqua sa pâleur, ses traits tirés, sa nervosité, quand il hocha la tête en direction des frères Hayden, puis se dirigea vers les deux chaises inoccupées. Il en tira une et se tint derrière elle, le visage tourné vers la porte, où s'encadrerait une haute silhouette vêtue de gris.

— Je vous en prie, John, venez vous asseoir, dit-il d'une voix qui s'efforçait d'être ferme.

Tout le monde comprit alors que la vedette du jour était John Butler. L'un des hommes les plus recherchés des Etats-Unis...

La Ford Crown Victoria blanc et bleu du Boston Police Department roulait sur Grove Street, contournant l'imposant bâtiment en forme de croix de l'hôtel Liberty. Au volant, l'agent William Jones épiait du coin de l'œil sa collègue, le sergent Debbie Rice, sans oser lui demander pourquoi elle lui avait commandé de passer par-là, au lieu de rentrer directement au poste de police de New Sudbury Street, dont ils dépendaient, de l'autre côté de City Hall Plaza. Quand elle voulait, Debbie Rice savait user d'un ton sans réplique, et l'agent William Jones obtempérait. Debbie n'était guère plus âgée que lui, mais elle lui en imposait, et la tension qu'il devinait chez elle à cet instant n'encourageait pas la discussion. Sur le trajet qui les ramenait de Cambridge vers le centre-ville, par Harvard Bridge, elle avait manifesté une impatience croissante, l'œil rivé à l'horloge du tableau de bord, lequel indiquait 11 h 45 quand apparut devant eux, débouchant de l'allée réservée aux livraisons, à l'arrière de l'hôtel Liberty, un taxi qui s'éloigna vers Charles Street. Vide.

Debbie Rice tendit le bras.

— Tourne dans l'allée, là ! s'écria-t-elle d'une voix vibrante d'excitation.

L'agent William Jones obéit, virant dans un crissement de pneus.

— Arrête-toi au bout, Willy ! dit encore la jeune femme en scrutant l'accès des fournisseurs.

Un frais soleil d'automne fracassait ses rayons sur les murailles

austères de l'ancien pénitencier. Aucune animation particulière ne se remarquait dans les parages. La Crown Victoria s'arrêta et Debbie, la main sur la portière, tourna vers son jeune collègue un visage pâle, presque blême. La contraction de ses mâchoires faisait paraître osseux ses traits délicats, elle semblait avoir du mal à respirer. Ses yeux verts brillaient d'un éclat qui aurait dû alarmer William Jones, si celui-ci, rougissant et bouche bée, n'avait pas été subjugué. Avec ses cheveux mi-longs, lisses et dorés, ses grands yeux étirés vers les tempes et sa bouche aux lèvres ourlées, juste un peu trop sensuelle pour un sergent de la section criminelle de la police de Boston, selon son chef, le capitaine Andy Powell, Debbie Rice avait de quoi séduire. Et ôter à William Jones une grande partie de ses moyens. Son regard alla de la face empourprée de l'agent à la porte close, surmontée d'un panneau en limitant l'usage aux personnes dûment autorisées. Revint se fixer sur le jeune homme.

— Fais demi-tour et attends-moi ici, Willy ! Prêt à foncer... O.K. ?

La voix était oppressée mais le ton impérieux. William Jones ne lui avait jamais vu ce rictus qui dévoilait ses petites dents luisantes. Mais il était trop nouveau dans le service pour avoir fait l'expérience d'une telle métamorphose, et comprenait seulement maintenant l'avertissement de Josh Nolte, l'adjoint du capitaine Powell, lorsqu'il avait annoncé au nouvel arrivant dans la brigade qu'il ferait équipe avec le sergent Rice...

— Méfie-toi d'elle, mon garçon... On ne croirait pas, mais c'est une sacrée tigresse, en plus d'un flic de première !

La tigresse ouvrit la portière et bondit hors de la voiture sans attendre de réponse. Jones se pencha et bredouilla quelque chose, une vague question qui fit se retourner Debbie Rice. Elle se baissa et il reçut le choc de son regard planté dans le sien, d'un vert assombri par une colère froide qui donnait le frisson.

— Fais ce que je te dis, Willy ! J'en ai pour deux minutes ! S'il te plaît...

Un sourire crispé punctua les derniers mots de Debbie, à croire qu'elle l'implorait de lui rendre un service... Comme si elle lui laissait le choix !

William Jones tressaillit. Il venait d'entrevoir, sous le blouson entrebâillé de la jeune femme, non seulement le volume d'une poitrine pleine qui tendait la toile d'une chemise échancrée sur une peau bronzée, mais un holster d'épaule dont dépassait, bien calée contre le renflement d'un sein, la crosse ronde d'un revolver. Smith & Wesson .38 Special Military & Police à canon de deux pouces, enregistra machinalement William Jones, tout en hochant la tête.

— Deux minutes, Willy ! Laisse tourner le moteur.

La portière claqua, Debbie Rice pivota sur les talons de ses boots

pointus et gagna en quelques enjambées la porte de service du Liberty. Au creux de ses reins, l'étui fixé à la ceinture de son jean contenait l'arme réglementaire des membres du B.P.D., un automatique Glock 9 mm. Mais à l'instant de pénétrer dans le palace, le sergent ouvrit son blouson pour pouvoir atteindre plus facilement le revolver caché sous son aisselle. Le vieux S & W soigneusement entretenu qu'elle avait la veille exhumé du fond d'un placard.

Un battant de la double porte s'ouvrit sans bruit sous sa poussée, se referma derrière elle avec un chuintement métallique. Ses pas résonnèrent dans un large couloir aux murs de pierres nues, sous un haut plafond parcouru de rampes de néons. A intervalles réguliers, des portes closes ornées de plaques indiquaient l'économat, la lingerie, etc. Le sergent Debbie Rice avançait en retenant son souffle, sursautant à l'écho de ses pas et glacée par le décor. Elle ne s'était pas introduite dans les coulisses d'un palace, mais dans les entrailles d'une prison. Il ne manquait que le cliquetis des trousseaux de clés pour parfaire l'illusion.

D'autres couloirs, éclairés et étrangement déserts, croisaient celui qu'elle empruntait, selon un rigoureux quadrillage de l'espace pénitentiaire. Les nerfs à fleur de peau, elle s'arrêta à la deuxième intersection et perçut à l'extrémité d'un couloir plus étroit des bruits étouffés, derrière une porte close surmontée d'une veilleuse. Elle se remit en marche dans cette direction. Au bout de quelques pas, elle glissa sa main droite sous son blouson, sentit son cœur battre follement dans sa poitrine. Elle ralentit. Sa lèvre inférieure tremblait. Ce n'était pas le moment de flancher... Sa main glissa plus loin, ses doigts touchèrent l'acier du Smith & Wesson. Sa paume se pressa sur la crosse. Elle ferma un instant les yeux et son courage se ranima.

Elle inspira profondément et d'un pas déterminé, franchit les derniers mètres.

*

**

Le sergent Debbie Rice, si belle et si impressionnante, avait disparu à l'intérieur du bâtiment et le silence dans la voiture de patrouille était si lourd que l'agent William Jones se retenait de respirer. Quelque chose clochait que son cerveau anesthésié ne parvenait pas à saisir, alors qu'il contemplait la rue, tranquille, l'allée des fournisseurs, déserte, la double porte réservée aux livraisons, close...

Il manœuvra machinalement, pour faire demi-tour sur le terre-plein circulaire qui terminait l'allée. Une marche arrière un peu trop brusque lui fit heurter un des plots en fonte qui délimitaient la chaussée. Il freina en étouffant un juron et, après un coup d'œil dans le rétroviseur, sortit de la Ford pour examiner l'arrière. Il constata en étouffant un

autre juron que le pare-chocs avait pris un petit impact. Peu de chose en vérité, se persuada-t-il en passant la main sur la tôle enfoncée... Comme un gamin fautif, il se redressa, jetant un regard plein d'appréhension alentour, pour vérifier que sa maladresse n'avait eu aucun témoin...

Il n'y avait personne, en effet, pour le dénoncer ou se moquer de lui. Aucun curieux pour s'étonner de sa présence ici... Juste un fourgon Ford blanc sale garé en marche arrière dans un décrochement dévolu aux poubelles. Reculé si loin qu'il avait heurté les longs conteneurs à roulettes, et à moitié écrasé l'un d'eux contre le mur du fond. « Un livreur encore plus maladroît que moi », se dit l'agent Jones en remontant dans la Crown Victoria. Il enclencha la marche avant, jeta un autre coup d'œil au rétroviseur, en démarrant : le fourgon blanc était invisible, dans le renfoncement...

Sourcils froncés, l'agent William Jones considéra d'un œil tout neuf le paysage devant lui. Grove Street déserte et silencieuse. A croire que le périmètre était interdit... Puis il comprit ce qui clochait : le silence régnait aussi dans la Ford. Depuis combien de temps n'avait-il pas entendu le crépitement de la radio de bord ? Même quand le poste de New Sudbury Street auquel ils étaient reliés leur fichait la paix, la radio, à intervalle régulier, crachotait, se rappelait à leur bon souvenir. Un peu de friture pour fond sonore, préludant aux bips stridents des appels du central...

William Jones se pencha et soupira bruyamment en saisissant le micro : la radio était coupée. Depuis combien de temps ? Il n'aurait su le dire, un bon quart d'heure au moins, lors du dernier échange avec Josh Nolte, ils s'engageaient sur Harvard Bridge. Debbie Rice avait répondu, puis éteint la radio... Il ne s'en était même pas aperçu !

Il enfonça le bouton et aussitôt, une rafale de bip gicla comme des postillons d'un éternuement de friture. La voix enrhumée de l'inspecteur-chef Josh Nolte :

— Deb ? Pas trop tôt ! Vous fichez quoi, nom de Dieu ?

Le jeune homme se racla la gorge : C'est l'agent Jones, chef. On s'est arrêtés...

— Elle est allée pisser et tu lui tenais la main ? se moqua Nolte avec un ricanement.

— Non, chef, enfin... Elle est occupée...

— Et moi, qu'est-ce que je fais, hein ? J'attends que mes putains d'enquêteurs rappliquent de je ne sais où pour...

— On était à Cambridge sur une scène de crime, chef, rappela William Jones en profitant d'un accès de toux de l'inspecteur-chef.

— Je sais ! Et maintenant, vous êtes où ?

— Pas loin ! Grove Street, on sera là dans...

L'agent Jones avait répondu trop vite, étourdiment, et s'en voulait

déjà.

— Grove Street ? éructa Nolte en reniflant si bruyamment que Jones éloigna le micro de son visage comme pour esquiver un escadron de microbes. Où exactement, dans Grove Street ?

William Jones le lui indiqua, et sentit aussitôt tomber sur ses épaules, couler entre ses omoplates le flot glacé d'une cataracte, charriant sur sa tête un paquet d'emmerdements.

— Le Liberty ? L'arrière du Liberty ?

Josh Nolte était ébahi. Grippé, en rogne, mais avant tout, stupéfait.

— Qu'est-ce que vous fichez là-bas ?

— C'est le sergent qui a voulu...

— Les gars du F.B.I. vous ont laissés passer ?

— Le F.B.I. ? répéta Jones, ahuri.

— Ils ont sécurisé le secteur et quasiment fait évacuer le Liberty, s'écria Nolte, et ils vous laissent piétiner leurs plates-bandes ? Alors qu'ils nous ont poliment priés d'aller nous faire dorer chez les Grecs et d'oublier jusqu'au nom de Johnny Butler...

— Je sais pas, chef... Je ne suis pas au courant.

— Je le vois bien, Ducon ! s'emporta l'inspecteur-chef. Passe-moi le sergent Rice, bordel !

— Je l'attends... Elle ne devrait plus tarder...

— Mais elle est où, à la fin ?

— Dans l'hôtel... Au Liberty...

Il y eut un silence, si long que Jones crut que son interlocuteur avait coupé la communication. Puis Nolte lança d'une voix grave, pour lui-même :

— J'espère qu'elle ne s'est pas mis en tête de faire une connerie !

— Et moi, je fais quoi ? demanda Jones d'une petite voix.

— Dégage de là et prie pour que les Feds ne fassent pas un carton sur ta carcasse ! tonna Josh Nolte. Ou sur la bagnole ! On n'a pas de quoi la remplacer, par les temps qui courent.

— Mais...

— C'est un ordre ! Rapplique ici sans traîner ! Je préviens les Feds... Manquerait plus qu'on ait une bavure sur les bras !

CHAPITRE II

L'apparition de John Butler dans le grand salon du Liberty avait plongé l'assistance dans un silence incrédule. De longues secondes de stupeur et d'hésitation, comme si l'événement qui avait fait accourir tout ce monde se révélait finalement trop beau pour être vrai. Les caméras qui tournaient et les déclics des appareils photo étaient les seuls bruits perceptibles, quelques dizaines de poitrines retenaient leur souffle, les plus sceptiques flairaient encore une supercherie, quand un murmure, lâché entre ses dents par James Hawthorne, le reporter du Boston Globe, s'éleva des premiers rangs et s'entendit à la ronde :

— Johnny « Two-Two » est revenu parmi nous !

De toutes les personnes présentes, Hawthorne était le mieux à même de lever les derniers doutes sur l'identité de l'homme dont la haute taille, l'expression farouche et l'immobilité pétrifiaient l'auditoire. Parce que tout le monde avait du mal à raccorder spontanément, en le découvrant, les faits et les impressions, ce qu'on savait de lui et ce qu'il inspirait : ce vieillard élégant de quatre-vingt-trois ans était un tueur impitoyable et en dépit de son grand âge, il faisait encore peur...

Hawthorne ponctua son commentaire d'un juron bien senti et résuma les sentiments de ses voisins en ajoutant :

— Il a osé !

Ce fut comme un signal, il y eut des cris, des exclamations : un brouhaha indescriptible s'empara en un clin d'œil de la salle.

Du côté des cinéphiles, on voulait poser des questions sur le film en chantier des frères Hayden, on interpellait Butler sur sa collaboration au scénario. Mais du côté des photographes et des reporters avides de scoops, on était prêts à se battre pour approcher le criminel, à s'entretuer pour recueillir les premiers mots de l'ennemi public...

Phil Casey avait fait mine de s'asseoir, mais il se ravisa, tenta en penchant le buste et en étendant les bras de ramener le calme, de se faire entendre. Peine perdue : il était bâti comme un coton-tige et il avait beau s'époumoner, sa voix ne portait pas au-delà du premier rang.

Les frères Hayden s'étaient levés pour lui prêter main-forte, contenir la ruée vers l'estrade. Jonathan hurla que John Butler avait des choses à dire, si seulement on voulait bien l'écouter. Jack, la sueur au front, promit des révélations. Un semblant d'ordre revint dans le salon. Phil Casey, qui guettait avec anxiété les réactions de Butler, apostropha James Hawthorne :

— Dites-leur de se tenir tranquilles ! Ils vous écouteront, vous !

Le reporter à la figure de fouine haussa les épaules. Il fixait Butler

en pinçant les lèvres, d'un regard intense que l'autre ignorait.

Johnny « Two-Two » Butler se tenait à l'écart de la mêlée et ne bougeait pas, contemplant, impassible, la pagaille qu'il avait déclenchée. Il était figé sur place, mais balayait la salle d'un regard vif, ses yeux noirs sans cesse en mouvement à l'abri de ses sourcils gris en broussaille. Avec ses arcades proéminentes, ses pommettes marquées et ses fortes mâchoires saillantes, dans un visage allongé au crâne largement dégarni, il ressemblait assez fidèlement, à vingt ans de distance, à la photo qui ornait le dernier avis de recherche le concernant. Lorsqu'il finit par poser les yeux sur le trio des hommes en costume sombre qui gardaient la porte, une grimace retroussa sa lèvre et sa bouche se tordit en une sorte de moue amusée. Le trio des hommes du F.B.I. avait commencé à se rapprocher de l'estrade. Le special agent Daniel White, qui dirigeait les opérations, avait déjà donné l'alerte dans le micro accroché au revers de son veston. Pour confirmer la nouvelle :

— C'est bien lui.

Alors que ses collègues s'écartaient de lui, jouant des coudes pour se frayer un chemin dans la cohue, il répéta à l'adresse de ses hommes postés dans le hall du Liberty :

— On reste calmes, surtout...

La consigne serinée aux agents fédéraux depuis que le nom de Butler avait refait surface, deux jours auparavant, était claire : surtout, ne pas commettre d'imprudences, garder son sang-froid. Au moment de se retrouver face à un tueur de cette trempe, c'était bien le moins. White avait mobilisé une équipe restreinte mais aguerrie, et obtenu du Boston Police Department d'avoir les coudées franches. Seul le bureau de Boston du F.B.I. intervenait.

Mais, quant à faire tenir tranquille les journalistes, c'était une autre paire de manches. Les frères Hayden avaient bien réussi leur coup, en rameutant tous les pisse-copie du Massachusetts, plus tous les blogueurs et leurs amis Facebook... Et s'ils n'y étaient pour rien, le résultat était le même : trop de monde ! Beaucoup trop !

White aperçut Mike Olsen, devant lui, qui bousculait brutalement un quidam survolté, puis écrasait sous son talon le téléphone portable échappé des mains de ce dernier. Olsen avait le physique et le caractère pour calmer les excités et mettre de l'ordre. Il était blond, avait des yeux froids, la carrure et la forme affûtée d'un poids mi-lourd une veille de championnat du monde... Sans compter le Desert Eagle .357 Magnum qui, avec son chargeur de huit coups, pesait plus de trois livres à sa hanche. Olsen avait une prédilection pour le gros calibre capable de trouer les peaux les plus coriaces, même protégées par un gilet pare-balles... Et à mesure qu'il s'approchait de l'estrade, sa grosse pogne avait tendance à se rapprocher de la crosse de son

arme favorite. Dangereusement, aux yeux de White. Mais quand Olsen eut balayé de son chemin un ou deux autres braillards pour se retrouver au premier rang, il croisa le regard fixe de Johnny Butler et écarta sagement sa main de sa ceinture.

Butler n'avait pas prononcé une parole, pas bougé un cil, depuis qu'il était apparu dans le salon. Du moins, personne ne l'avait vu bouger, et pourtant, face à la cohue bruyante des reporters, face aux trois hommes du F.B.I. qui s'avançaient vers lui, il brandissait tout à coup une arme, dans le canon court dépassait à peine de son poing. Un petit automatique dont il balaya la salle d'un geste rapide et ferme, en réclamant le silence.

— Fermez-la, bande de vautours !

Il n'avait pas crié, seulement élevé la voix. Cela suffit. Il y eut un reflux au bas de l'estrade. Des exclamations et un murmure apeuré gagnant de proche en proche. Mike Olsen battit en retraite, les bras largement écartés. Le canon noir dévia de sa poitrine pour viser, du côté des caméras qui continuaient à tourner, la mince silhouette de son collègue, l'agent spécial Marco Galante. Lequel montra ses paumes vides en retenant son souffle. Le pistolet automatique était déjà pointé sur Daniel White. Celui-ci ne risqua pas un geste mais soutint le regard du tueur. Quatre-vingts ans passés, des rides et des taches de vieillesse, certes, moins de cheveux, et une silhouette amaigrie, mais c'était néanmoins le même visage anguleux, les traits brutaux, sous la peau parcheminée. Et le bras tendu qui braquait le petit calibre ne tremblait pas le moins du monde.

Un silence de plomb était tombé, que la voix éraillée de Butler déchira :

— Les flics sont pas foutus de vous faire tenir tranquilles, mais Johnny « Two-Two », il y arrive, lui ! Le regard aux petits yeux noirs se détourna de White, se braqua sur James Hawthorne.

— Johnny « Two-Two » est capable de tout, pas vrai, Jamie ? Content de te voir en forme...

Le reporter réprima un haut-le-corps. Johnny « Two-Two », c'est-à-dire Johnny « 22 », c'était une trouvaille à lui, qui remontait à plus de trente ans, à l'époque où Hawthorne avait commencé à suivre de près la carrière criminelle de Butler. A l'époque, le seul indice permettant de reconstituer ses méfaits, c'était le calibre .22 Magnum dont il faisait un usage terriblement efficace. Sa signature. Un petit calibre qui à courte distance - les quelques mètres qui séparaient présentement les deux hommes, par exemple - tuait net et sans bavure, avec peu de dégâts à l'extérieur, mais un maximum à l'intérieur. Parce que la balle en plomb cuivré ne ressortait pas du corps de la victime, mais n'en faisait pas moins de ravages dans les organes vitaux... Le cœur bien sûr, mais de préférence la tête. Une seule balle pouvait suffire, mais Butler, par

souci de perfection, en tirait deux, enchaînés si rapidement que l'orifice d'entrée était souvent le même, ajoutant à la signature un post-scriptum implacable de précision et de dextérité. Pour une exécution, la .22 était parfaite, et le Walther compact qui la tirait d'une discrétion exemplaire.

Johnny « Two-Two » était friand, au début de sa carrière, de tout ce qu'on pouvait imprimer à son sujet. Il avait fait savoir à James Hawthorne combien il appréciait ses articles en lui envoyant, peu après un contrat particulièrement soigné, une balle de .22 « de la part de Johnny ». Ainsi s'était forgée la légende de Johnny « Two-Two », bien avant que les ordinateurs du F.B.I. n'y accolent le patronyme de Butler... Hawthorne s'était d'abord senti menacé, puis avait compris que le tueur comptait sur lui pour relater ses exploits... Après quinze ans de ce petit jeu, alors que le palmarès de Butler approchait la vingtaine de cadavres, la subite disparition du tueur avait laissé le reporter pratiquement orphelin.

Jusqu'à cet instant où le petit et néanmoins mortel Walther était pointé sur son front... par un vieillard élégant aux traits sculptés dans le même granit que les murs de l'hôtel Liberty...

— Tu écriras que Johnny « Two-Two » raccroche, Jamie ! lança alors Butler. Il est revenu pour parler de cinéma, si ces messieurs veulent bien lui laisser un peu de temps...

Le regard de Butler s'arrêta successivement sur les trois hommes du F.B.I., se fixa sur Daniel White en dernier lieu, tandis que le canon du pistolet se relevait vers le plafond.

Dans le silence de mort qui régnait dans le salon bondé, à midi exactement, le chargeur du Walther calibre .22 Magnum de John Butler tomba par terre avec fracas.

Le sergent Debbie Rice avait tiré de son étui le Smith & Wesson .38 Spécial. Elle le tenait à deux mains, bras replié, à hauteur de son visage, en s'appuyant au chambranle de la porte close. Elle tâchait de maîtriser sa respiration, en égrenant les secondes d'un compte à rebours mental qu'elle s'infligeait comme une torture. Elle avait une première fois atteint le zéro, mais un bruit de chute, quelque part derrière la porte, l'avait retenue de passer à l'action. Tous les sens en alerte, elle percevait des bruits, des cris, mais lointains et étouffés. Comme au travers d'une porte capitonnée. Pourtant, elle n'avait aucun doute, le salon où se tenait la conférence de presse des producteurs, avec John Butler en guest-star, se trouvait là, de l'autre côté du battant. Il suffisait d'ouvrir d'un coup d'épaule, d'avancer de quelques pas et de viser, bras tendu...

Elle s'était mise à recompter, à partir de 10, et non de 5. Son cœur cognait, elle sentait la sueur entre ses omoplates, son goût salé sur sa

lèvre supérieure, où elle passait machinalement sa lèvre.

« Cinq, quatre, trois... »

Le silence était revenu, plus aucun signe d'un brouhaha. Si le salon s'était vidé ? Les Fédéraux seraient-ils intervenus ? Ils lui auraient coupé l'herbe sous le pied ? L'idée d'être privée de sa vengeance, de ne pas pouvoir exaucer son vœu la fit frissonner de fièvre. Elle essuya son front du revers de la main gauche, la droite étreignant plus fort la crosse du revolver. Elle avait perdu le compte, sa jambe droite, sur laquelle reposait son poids, fut prise d'un tremblement. Mâchoires contractées, dents serrées, elle s'injuria mentalement, se traitant de tous les noms.

Elle avait déjà six ans d'ancienneté dans la police, dont quatre à la brigade criminelle. Un palmarès d'enquêtes résolues et d'arrestations à faire pâlir d'envie les plus chevronnés de ses collègues. Elle avait à maintes reprises enfoncé des portes comme celle-là, arme au poing, sans savoir ce qu'elle trouverait derrière : camé, cinglé, petit voyou ou tueur en série... Armé d'un flingue, d'un cutter ou d'un chien enragé. Pas une fois, même la toute première, elle n'avait hésité. Chaque fois, le cœur s'emballait, la peur creusait son trou au creux de l'estomac. Mais un regard échangé, un battement de cils en guise de « top », une inspiration pour contrôler la montée d'adrénaline, et elle bondissait, au début à la suite des collègues, puis, au fil des missions, en tête, donnant l'exemple, entraînant les hommes dans son sillage. Ils ne regardaient plus, alors, sa bouche charnue et sa silhouette pulpeuse avec cet air supérieur qui la mettait en rogne contre les machos de la police, ou avec ces yeux de merlan frit qui lui faisaient mépriser les fascinés transis comme William Jones...

Elle aimait l'action, le feu de l'action, où tout s'enchaînait avec précision, sang-froid, détermination. Quoi qu'on prétende à son sujet, elle n'avait cependant rien d'une tête brûlée. Pas une blessure sérieuse, pas une bavure. Seulement du courage, et du professionnalisme...

« Quatre, trois, deux... »

Un bruit métallique lui parvint, tandis que des larmes embuaient ses yeux. Elle savait bien ce qui la retenait.

Elle aurait dû laisser son Glock de service et son insigne dans le tiroir de son bureau, dans le poste de New Sudbury. Avec sa lettre de démission.

Ici, elle n'était pas en mission, aucun collègue ne lui ferait signe, d'un battement de paupières, qu'il était prêt à foncer derrière elle.

« Un... »

Elle ferma un instant les yeux, au moment de franchir la ligne. Murmura, comme une prière :

— Je vais le faire, je l'ai juré...

L'épaule en avant, elle ouvrit la porte à la volée et s'élança. Bras tendu, l'index sur la détente du .38 Special.

Prête, par fidélité à un serment, à devenir une meurtrière.

*

**

Le Desert Eagle dégainé par l'agent spécial Mike Olsen opéra un rapide panoramique sur l'estrade et ses occupants, clouant sur place les producteurs pour se pointer sur John Butler. L'attaché de presse blond platine comprima sa poitrine à deux mains et poussa un petit cri de souris prise au piège avant de tourner de l'œil. Jack Hayden voulut s'interposer, mais son frère Jonathan le retint. Phil Casey trépigna sur place en lançant au colosse blond :

— Vous êtes dingue !

— F.B.I., annonça placidement Olsen. Ecartez-vous de ce monsieur !

Casey secouait la tête sans comprendre, mais les frères Hayden le tirèrent par la manche.

— Il y a des agents fédéraux plein l'hôtel, lui glissa Jonathan.

John Butler fixait Olsen, nullement impressionné. Le Walther délesté de son chargeur tomba par terre à son tour.

— Je suis venu parler d'un film basé sur mes souvenirs, et puis me rendre, articula lentement Johnny « Two-Two ».

Olsen fit mine de sauter sur l'estrade, mais la voix de Daniel White claqua derrière lui.

— Ça suffit, Mike !

Olsen recula, croisa le regard de son collègue Galante, qui s'était rapproché et avait lui aussi sorti son automatique, puis celui de James Hawthorne. Le reporter pointa le doigt sur le gros Desert Eagle et s'écria :

— Vous feriez un carton sur un octogénaire désarmé, monsieur Biscotos ?

Puis il apostropha Daniel White, demandant avec une ironie cinglante :

— Le Bureau envoie des débutants pour arrêter Johnny « Two-Two » ? Des énervés de la gâchette ? Vous avez en tête une exécution sommaire ?

White blêmit. Galante fit prestement disparaître son Colt. Olsen montra les dents, mais replaça le Desert Eagle dans l'étui à sa ceinture.

— Vous ne comptez pas nous priver des explications de M. Butler sur le scénario de Freedom Trail, j'espère ! insista Hawthorne avec gourmandise.

Daniel White jeta un coup d'œil aux caméras qui tournaient, à la foule des témoins. A Butler, placide, mais les yeux toujours aux

aguets. La tension était palpable, la peur et l'excitation mêlées de curiosité. White était coincé. Il acquiesça, à contrecœur. Recula et fit signe à ses hommes de l'imiter. James Hawthorne frétilait. Il commenta en se tournant vers Butler :

— Vous avez des choses passionnantes à nous raconter, je présume...

Puis, s'approchant de l'estrade, sa figure étroite au nez pointu levée vers le tueur, il ajouta comme s'ils étaient seuls au monde :

— La confession de Johnny « Two-Two » au crépuscule de son existence... J'en salive d'avance ! Derrière Hawthorne, tout le monde faisait cercle, dans un silence électrique. L'agent spécial Daniel White vit luire un éclair de jubilation dans le regard noir de Butler, et se demanda quel piège recélait toute cette mise en scène : la conférence de presse, le film sur la mafia de Boston, et cette spectaculaire réapparition d'un tueur en cavale annonçant qu'il se rendait...

Il n'eut pas le loisir de réfléchir plus avant. Dans son oreillette, une voix stressée annonça :

— Il y a un problème, Danny.

Un de plus..., faillit répondre White. Il se détourna et demanda :

— Quoi encore ?

Son adjoint Glen Craig, qui dirigeait la seconde équipe, dans le hall d'accueil du Liberty, répondit d'un ton excédé :

— Les flics du B.P.D... J'en ai un devant moi... Et il y en a un autre de votre côté, avec deux flingues et des intentions pas claires, d'après lui.

Qu'est-ce que les gars du Boston Police Department, soigneusement tenus à l'écart de l'opération du Liberty, venaient faire dans le tableau ? White n'eut pas le temps de poser la question. D'une part, Glen Craig rectifia :

— Pas un mais une... Une blonde... et coriace, il paraît !

D'autre part, un fracas se produisit au fond de la salle. Immédiatement suivi par une détonation...

CHAPITRE III

Debbie Rice resta une seconde interdite, figée par la surprise et l'anxiété à l'idée qu'elle s'était trompée. La porte qu'elle venait de pousser, pas du tout capitonnée, ne donnait pas dans le salon où se tenait la conférence de presse, mais dans un petit hall carrelé desservant des toilettes d'un côté, un vestiaire de l'autre. Mais en face, il y avait une autre porte, à travers laquelle filtrait un brouhaha. Soulagée, la jeune femme fonça vers elle à grandes enjambées, le Smith & Wesson fermement braqué. Cette porte-là était la dernière, décisive; au-delà, sa vie basculerait, si elle mettait à exécution le projet résolu depuis si longtemps.

Derrière le battant, des voix se chevauchaient. L'une, haut perchée, fébrile, questionna :

— Vous avez passé ces quinze dernières années hors des Etats-Unis, monsieur Butler ? C'a été dur ?

Le sang battait aux tempes de Debbie Rice. « Monsieur » Butler ! Tueur à gages impitoyable pour le compte de la mafia ! Dix-neuf cadavres recensés, entre 1965 et 1996. Dix-neuf vies fauchées... Sans compter quelques crimes supplémentaires qu'on hésitait à lui attribuer. Et des zones d'ombre à ses débuts, à la fin des années 1950. Debbie connaissait par cœur le pedigree de Johnny « Two-Two » tel que James Hawthorne, du Boston Globe, mais aussi, avant lui, Eugene Rice, du Boston Police Department, l'avaient reconstitué. Et voilà qu'elle entendait un journaliste demander respectueusement à ce monstre où il avait passé les quinze ans de sa cavale, comme s'il s'agissait d'une villégiature...

La rage qui habitait Debbie Rice depuis justement quinze ans, soit la moitié de son existence, se cristallisa quand elle entendit la question. Elle lança son pied en avant, à hauteur de la poignée, avec une force telle que la porte enfoncée s'ouvrit à la volée vers la salle. Juste derrière la haute silhouette élégante de Johnny Butler...

La rage intacte de Debbie Rice avait balayé ses hésitations, ses scrupules et sa peur. En même temps, elle l'avait aveuglée. Elle n'avait pas pris garde à la silhouette tapie dans le petit hall, du côté des toilettes. Celle d'un homme en tenue de livreur, combinaison grise et casquette brodée à l'enseigne d'une blanchisserie. Il était accroupi contre le mur, dans la cabine des toilettes pour femmes. Penché sur un autre homme étendu de tout son long, dont les longues jambes bloquaient la porte, l'empêchant de se refermer. Ses pieds chaussés de mocassins noir brillant, assortis à son costume de croque-mort, dépassaient. Le bonhomme gisait, inanimé. Le livreur, s'il en était la cause, n'en était pas le moins du monde affecté. Il tentait seulement

de caser le corps dans la cabine, pour libérer le passage.

Debbie Rice fonçant vers sa cible ne vit rien de tout cela. Du moins, pas les détails. Elle enregistra seulement qu'elle n'était pas seule, qu'elle devait faire très vite, parce qu'elle n'aurait pas une deuxième chance.

A l'instant où la porte violemment percutée lui livrait la vue de l'estrade, de la foule face à elle, et de la silhouette vêtue de gris qui lui tournait le dos, Debbie Rice eut quelques dixièmes de secondes d'hésitation. La faute à l'éclairage cru du salon, à la lueur d'un flash, au réflexe incroyablement rapide de John Butler. La faute au crissement des semelles du livreur sur le carrelage du hall, quand l'homme accroupi se redressa brusquement derrière elle.

Tout le monde dans l'assistance aurait juré qu'entre le fracas de la porte et la détonation assourdissante du .38 Special, rien n'avait pu survenir qui pût changer le destin du sergent Debbie Rice, ou celui du criminel John Butler. Même l'agent fédéral Daniel White concentra en une seule image ce qu'il voyait : la porte du fond de l'estrade enfoncée d'un coup de pied, une silhouette blonde, en jean et blouson, pointant un Smith & Wesson, surgissant derrière Butler... De trois quarts arrière, aurait après coup précisé White, ajoutant que la jeune femme avait légèrement fléchi les jambes, pour viser posément. Du sang-froid, un enchaînement de mouvements contrôlés, pour réaliser l'irréparable : abattre Johnny Butler d'une balle dans la nuque, presque à bout portant, sous les yeux de cinquante personnes médusés, dont trois agents fédéraux...

Et pourtant... Entre son irruption dans le salon et le départ du coup, il y eut quelques dixièmes de secondes de flottement durant lesquels l'éclair d'un flash fit ciller Debbie Rice. Elle rectifia la visée, relevant le canon du S & W jusqu'à hauteur du crâne de Butler. Elle avait, en vraie professionnelle, gardé son équilibre, compensé son élan vers l'avant, et déjà entamé la pression sur la détente. Ce n'était pas son arme, celle-ci était réglée pour être portée en toute sécurité dans un étui de ceinture lors de longues et fastidieuses patrouilles en voiture, de Boston Downtown à Beacon Hill, et de South Boston à Charlestown, de l'autre côté de la Mystic River. La queue de détente était dure. L'index de Debbie Rice était à mi-course quand Johnny « Two-Two », avec une agilité prodigieuse pour son âge, se jeta à terre, de côté, pour sortir de la trajectoire, et sans perdre un quart de seconde à essayer, en tournant la tête, de voir qui tentait de l'abattre... Un réflexe qui n'aurait peut-être pas suffi à le sauver, car le poids du .38 à carcasse d'acier entraînait le poignet de Debbie Rice vers le sol, et son entraînement au tir instinctif, son expérience des arrestations mouvementées l'avaient préparée à anticiper les réflexes de survie des malfaiteurs, y compris les plus agiles. Elle corrigea donc

spontanément sa visée et avait toujours Johnny Butler dans sa ligne de mire, le canon à présent pointé vers sa tempe, quand son index acheva de presser la détente.

Derrière elle, à cet instant, le livreur se détendit, plongea. A la seconde même où la balle de 9 mm jaillissait de la bouche du Smith & Wesson, les jambes de Debbie Rice se déroberent, deux bras la plaquèrent rudement au sol, et la trajectoire de l'ogive de cuivre dévia, ratant la cible...

Tout le monde dans l'assistance était prêt à jurer que seul un miracle avait sauvé la vie de Johnny « Two-Two ». Un miracle et un plongeon... La balle tirée par Debbie Rice manqua d'un cheveu James Hawthorne, avant de s'écraser dans le chargeur d'une caméra, réduisant en miettes une vidéo pourtant promise à un retentissement planétaire.

Même Daniel White, suffoqué de surprise, n'en revenait pas de voir Butler ramper vers le fond de l'estrade, le livreur en combinaison grise, surgi de nulle part, se relever d'un bond, avec à la main le revolver arraché à la blonde, courir jusqu'au vieillard, l'aider à se relever et aussitôt l'entraîner hors du salon. White mit plusieurs secondes à réagir, criant et gesticulant en se frayant un chemin vers l'estrade.

Mike Olsen faisait de même, en agitant son gros Desert Eagle, alors que Marco Galante semblait cloué sur place, ne sachant quelle direction prendre. Butler disparut par la porte du fond, le livreur le couvrant. Debbie Rice, encore sonnée par sa chute et bouleversée par son échec, se releva et voulut s'élancer à la poursuite du fuyard. Le S & W braqué sur elle stoppa net son élan. Elle esquissa un geste vers sa hanche, pour saisir son Glock.

— Police ! lança-t-elle d'une voix tremblante. Brigade criminelle...

Le livreur n'en fut pas le moins de monde impressionné. Il battait tranquillement en retraite.

— Si vous voulez y rester, oubliez ça..., dit-il d'une voix cinglante, en visant posément Debbie Rice. Il franchit la porte à reculons et enjamba les pieds du type allongé dans les toilettes. Debbie Rice, pétrifiée, fixait le .38 Special dans sa main. Le Smith & Wesson Military & Police qui avait constitué l'essentiel de son héritage... L'homme en gris l'en avait dépossédée et l'emportait... Il la tenait en joue avec, en répétant :

— Oubliez ça...

Le regard de ses yeux gris-bleu était glacial, mais cela ressemblait à un conseil d'ami : oubliez John Butler, votre obsession de le tuer... Mais comment pourrait-elle oublier ça ?... Alors qu'il pointait sur elle l'arme de service d'Eugene Rice, le revolver avec lequel il avait tant d'années patrouillé en uniforme sur les collines de Boston et dans les coupe-gorge de Charlestown...

— Rendez-le-moi, supplia-t-elle, bougeant les lèvres sans qu'un son sorte de sa bouche.

Le regard rivé sur elle lui intimait d'oublier ça...

Le livreur glissa le .38 dans la poche de sa combinaison et fit volte-face, disparaissant à son tour.

Quelque chose se brouilla dans la tête de Debbie Rice, une image qui flottait à la surface de sa conscience explosa en mille fragments et elle ferma les yeux, tangua sur place. Son bras retomba, ses épaules s'affaissèrent. Toute la tension qui l'habitait se relâcha. Un sanglot lui noua la gorge. Quand elle se ressaisit, un colosse blond portant un Desert Eagle à la ceinture lui broyait l'épaule en agitant sous son nez un insigne fédéral, en hurlant :

— F.B.I., sergent Rice ! Vous vous foutez de moi ?

Debbie Rice ravala ses larmes, dévisagea le type et sans calculer, lui décocha un coup de pied dans l'entrejambe. Aussi magistral que celui qui avait enfoncé la porte...

Mike Olsen la lâcha pour se plier en deux, couinant comme un porc qu'on égorge. Debbie Rice fit demi-tour et s'élança hors du salon. Tandis qu'elle cavalcadait dans le long couloir sonore, où il ne manquait que le cliquetis des trousseaux de clés des gardiens et le claquement des verrous pour parfaire l'illusion d'une prison, elle se répétait en boucle, au rythme de sa respiration haletante :

— Oublier ça... jamais... j'ai juré de ne jamais l'oublier...

Lorsqu'elle quitta le palace par l'entrée des fournisseurs, elle tenait à la main son Glock 23 familial. Un fourgon blanc sale à l'enseigne d'une blanchisserie, qu'elle ne se souvenait même pas d'avoir aperçu à son arrivée, sortait à toute allure de l'allée des livraisons, virant dans Grove Street puis dans Charles Street. Il n'y avait trace nulle part dans les parages de l'agent William Jones et de la Ford Crown Victoria du service.

Debbie Rice, désespérée, courut sur quelques mètres, tendit le bras pour ajuster son tir, mais le fourgon était déjà hors d'atteinte, accélérant en direction du Massachusetts General Hospital. Elle renonça. Sur sa gauche, des silhouettes accouraient, en provenance de l'entrée du Liberty. Des hommes en costume sombre, qui brandissaient des automatiques et poussaient des exclamations furieuses. Les agents fédéraux sprintaient sur l'esplanade donnant sur Charles Street, en pure perte. L'un d'eux ouvrit le feu, tirant à deux reprises, par dépit plus que par conviction. Puis le groupe reflua, coudes au corps, vers les voitures. Mais à leur expression, quand ils passèrent à sa hauteur, Debbie Rice devina qu'ils ne s'accordaient guère de chances de rattraper le fourgon qui emportait John Butler. Spontanément, la jeune femme s'en félicita : Johnny « Two-Two », c'était son affaire...

Daniel White, le portable à l'oreille, vit revenir au Liberty le petit groupe de ses hommes, Glen Craig en tête, écumant de fureur, qui lui confirma ce qu'il avait déjà compris :

— Il nous a échappé ! Il est parti vers le nord, on doit pouvoir...

White hocha la tête en se détournant, pour dire à son correspondant au téléphone :

— Un Ford blanc ou gris, un fourgon de livraison... Votre agent, Jones, a dû le voir garé derrière le bâtiment...

Il interrogea Craig du regard, lequel leva les yeux au ciel : Jones, après les avoir avertis de la présence du sergent Rice dans l'établissement, était reparti, les laissant se débrouiller...

— Il a filé vers le nord, reprit White, on doit pouvoir le coincer s'il prend Storrow Drive Bridge ! Vous m'entendez, Powell ? Vous avez des patrouilles dans le coin, non ?

White fronça les sourcils, contempla son portable muet comme s'il allait le jeter à la poubelle séance tenante, préféra finalement le rempocher.

— Il est dans un tunnel, expliqua-t-il à son adjoint.

— Et nous dans la panade.

— Il fait la gueule, en plus !

White devait admettre que le capitaine Andy Powell, chef du Boston Police Department, avait de bonnes raisons de leur en vouloir. Ils l'avaient contraint à rester sur la touche et comptaient à présent sur lui pour donner la chasse à Butler ! Powell s'était emporté contre les incapables qui avaient laissé filer le tueur... Encore heureux que le sergent Rice n'ait pas commis l'irréparable !

Sur ce point, mais cela, il ne l'aurait pas avoué, White commençait à regretter amèrement qu'elle n'ait pas réussi... Le cadavre de Butler, même abattu en direct et par un policier, aurait été plus facile à gérer que le scandale de sa nouvelle disparition... L'opération imaginée pour lui mettre la main dessus en douceur se soldait par un fiasco retentissant. Il suffisait à White de croiser le regard brillant d'excitation de James Hawthorne, auquel rien n'échappait dans la pagaille ambiante, pour juger de l'effet calamiteux que cela aurait sur leur réputation. Le reporter ne se priva pas du plaisir de le lui signifier, au passage :

— Johnny Butler annonce qu'il se livre au F.B.I., et voilà qu'un quidam déguisé en livreur l'enlève au nez et à la barbe de la fine fleur des Fédéraux de Boston ! Il va vous réclamer une rançon, vous croyez ?

Parmi les groupes fébriles qui refluaient de la salle de conférences vers l'atrium et s'égaillaient dans tous les recoins du hall, l'hypothèse

d'Hawthorne suscita des rires cruels, des remarques cinglantes. Les coins de la bouche de White s'affaissèrent et il s'éloigna sans répliquer.

Pour ne rien arranger, Glen Craig avait ordonné de saisir les films tournés dans le salon. Pour les besoins de l'enquête, soi-disant... Pour aider à l'identification du fameux livreur... Et surtout tenter de cacher les preuves de son incurie, lui rétorquaient les reporters, peu soucieux de coopérer. Quant aux frères Hayden, ils étaient encore abasourdis, mais Phil Casey sautillait partout en jubilant de la scène à laquelle il venait d'assister, à croire qu'il en avait réglé lui-même tous les détails.

— Vous étiez tout près de ce livreur..., commença Glen Craig, en quête de témoignage.

S'il devait se contenter de celui de Pete, l'agent retrouvé assommé dans les toilettes, ils n'iraient pas loin.

— Le salaud m'a assommé ! Par derrière ! avait-il répété, plus croquemort que jamais, avec en prime un pansement de fortune sur l'arrière du crâne. J'ai pas eu le temps de comprendre !

Et pas le temps de voir ! ajoutait White pour lui-même. Tandis que les photographes et les cameramen avaient tous immortalisé, à coup sûr, le plongeon impeccable qui avait sauvé la vie de Johnny « Two-Two ». Puis la retraite pleine de sang-froid du livreur... A les entendre protester contre les vellétés de confiscation des Fédéraux, ils comptaient tirer le meilleur parti de leurs films... White haussa les épaules, songeant que la vidéo de l'incroyable come-back de Johnny Butler, filmé par un téléphone portable, serait postée sur le Web avant que ses hommes soient venus à bout des récalcitrants, que Phil Casey soit capable de décrire le livreur autrement que sous les traits d'un Errol Flynn mâtiné de John Wayne !

Le reporter dont la caméra avait été fracassée par la balle destinée à John Butler, voyant White s'éloigner, l'apostropha avec hargne :

— Et la blonde qui a bousillé mon matériel, où elle est passée ? C'est un flic, il paraît !

Au même moment, la porte du Liberty s'ouvrit et un gros homme en imperméable et chapeau surgit derrière eux, son énorme ventre en avant, beuglant dans un éternuement de pachyderme :

— Le sergent Rice ! Où elle est; bon Dieu ? Vous l'avez empêchée, White...

— Empêchée de quoi, inspecteur Nolte ?

— De faire œuvre de salubrité publique, en descendant ce salopard de Johnny Butler ! rugit Josh Nolte en toisant le chef du Bureau à Boston.

— Elle l'a manqué de peu ! intervint le cameraman, et c'est moi qu'elle a failli tuer ! Mais c'est pas leur faute si elle l'a raté, ajouta-t-il en montrant les agents fédéraux.

Nolte étouffa une bordée de jurons dans un mouchoir à carreaux de la taille d'une nappe qu'il s'empressa de déployer sur sa trogne, au milieu de laquelle s'épanouissait, rouge et luisant, son nez dégoulinant.

Daniel White se détourna ostensiblement. Il avait beau chercher, le plus honnêtement du monde, depuis des années qu'il respirait le même air que Nolte, quelque chose à sauver chez celui-ci, impossible de rien trouver... Tout le dégoûtait chez l'inspecteur-chef.

— Alors ? Où est Rice ? éructa ce dernier, écartant brutalement le cameraman pour marcher sur Craig.

La réponse vint de Mike Olsen, qui traversa l'atrium d'une drôle de démarche chaloupée pour répondre avec une vilaine grimace, en se dandinant d'un pied sur l'autre :

— Debbie Rice, cette salope ? Elle s'est barrée !

Nolte souffla, renifla, puis chargea, se ruant vers Olsen, l'injure à la bouche, avec l'intention manifeste de le frapper. Craig s'interposa et Olsen battit en retraite.

— Deb, une salope ? vociféra Nolte en envoyant une nuée de postillons au visage du costaud blond. Eugene Rice était flic dans cette ville, connard, quand tu bouffais encore ta bouillie ! Un des meilleurs ! Il s'est fait buter par Johnny « Two-Two »...

James Hawthorne, qui suivait la scène avec intérêt, glissa par souci de précision historique :

— Le jour de la Saint-Valentin, en 1996. Trois balles de .22 Magnum dans la poitrine...

— Le père du sergent Debbie Rice, foutu crétin ! compléta Nolte en constellant le costume d'Olsen d'une salve supplémentaire.

Il fit volte-face et lança à la cantonade, englobant tous les Fédéraux dans un même mépris :

— Mieux vaut qu'elle se soit barrée que de tomber dans vos pattes, bande d'incapables !

Puis il retraversa le hall et sortit du Liberty en manquant de faire exploser la porte vitrée.

Daniel White n'eut pas un geste pour le rattraper. Son mobile sonnait. Il s'isola dans un coin du hall pour répondre.

— Powell.

— C'est sympa de me rappeler, soupira White en promenant autour de lui un regard désabusé.

Dans le vaste atrium ceinturé de coursives métalliques, l'agitation et le vacarme ne faiblissaient pas, après le passage éclair de Nolte, au contraire. Il en avait le tournis. Il pensa à une mutinerie de prisonniers. Imagina un escadron de gardiens dévalant des étages et ramenant le calme à coups de matraque.

— Coup de pompe ? insinua le capitaine d'un ton compatissant.

— Je tiendrai bien jusqu'à la retraite, rétorqua White, qui n'en était plus qu'à six mois.

— On a retrouvé le fourgon Ford, annonça Powell après un silence. L'agent Jones l'a reconnu.

— Où ça ?

— Le parking du Planétarium.

A un mile du Liberty, juste à l'entrée de l'expressway qui franchissait la Charles River, songea White, résigné à ce qui allait suivre.

— Vide ? demanda-t-il quand même.

— Evidemment, confirma Powell.

— Et pas d'indices ?

— Une combinaison et une casquette de livreur. On verra à l'examen détaillé, mais rien qui puisse nous aider à comprendre qui a kidnappé Johnny Butler...

— Kidnappé ? répéta White sans parvenir à dissimuler sa surprise d'entendre employer ce terme.

— J'ai pas eu la chance de voir le film, moi, ricana méchamment Powell, mais c'est pas à un enlèvement que ça ressemble, d'après vous ?

CHAPITRE IV

Un œil sur le rétroviseur extérieur, l'Exécuteur ralentit pour quitter Memorial Drive, la voie rapide qui longeait la Charles River côté nord. Derrière le Chrysler Voyager aux vitres teintées, aucune voiture suspecte. Il avait traversé la rivière par Charlestown Bridge au lieu de s'engager sur Storrow Drive, et roulé vers Cambridge. Après avoir dépassé le site du Massachusetts Institute of Technology, il bifurqua dans Brookline Street, suivant à la lettre l'itinéraire qu'il avait pratiqué à deux reprises la veille, pour chronométrer son parcours et repérer les éventuelles embûches.

Mais à l'heure du déjeuner, il n'y avait pas d'embouteillages monstrueux dans Boston, et les deux voitures de patrouille de la police qu'il avait croisées, lancées à grande vitesse vers le centre-ville, ne représentaient qu'un très hypothétique danger. On avait dû trouver le fourgon sur le parking du Planétarium, mais la piste s'arrêtait là. Une tenue de livreur dans une voiture de livraison, et rien au-delà...

En fait, le seul sujet d'inquiétude de Mack Bolan, alors qu'il remontait Chestnut Street puis virait dans une petite rue résidentielle, c'était le silence de son passager.

Affalé sur la banquette arrière, John Butler n'avait pas prononcé une parole depuis qu'il l'avait forcé, sans ménagement, mais sans violence inutile non plus, à quitter l'arrière du fourgon Ford pour monter dans le Voyager... Pas un mot et pas même une tentative pour se redresser, alors que le lien de plastique qui lui entravait les poignets dans le dos devait le gêner. Heureusement, Bolan l'entendait respirer régulièrement...

Le Voyager bascula dans la rampe d'accès à un parking, au sous-sol d'un bâtiment en cours de rénovation dont seul le rez-de-chaussée, destiné à abriter les bureaux d'une agence de publicité, paraissait terminé. Les trois étages montraient des signes de travaux importants, derrière des panneaux annonçant la prochaine mise en location d'appartements entièrement refaits, destinés aux étudiants...

Le studio qui constituait la planque sécurisée de l'Exécuteur se trouvait au premier, donnait sur l'arrière de l'immeuble sur un petit jardin, et il ne manquait que quelques aménagements pour qu'il soit habitable. Bolan y avait dormi deux nuits, depuis son arrivée à Boston. Avec l'impression d'essuyer les plâtres... Il n'avait plus l'âge d'être pris pour un étudiant, mais l'avantage de cette partie de la ville était d'y passer inaperçu comme nulle part ailleurs.

Et à la rigueur, Johnny « Two-Two » Butler aurait l'air, parmi la pléthorique et très internationale population étudiante, d'un doyen en pèlerinage... S'il devait se montrer, ce que Bolan n'avait pas inscrit à

son programme...

Depuis l'irruption intempestive de la femme blonde armée d'un revolver de policier dans le salon du Liberty, Bolan n'avait cependant plus qu'une confiance limitée dans ce qui était prévu.

Il y songeait encore en rentrant le Voyager dans un box ouvert, au sous-sol. La présence du F.B.I. au Liberty n'avait pas été une surprise, la facilité avec laquelle il s'était introduit dans l'ancien pénitencier avait quelque chose de réjouissant, et l'agent fédéral qu'il avait assommé dans les toilettes n'avait pas été à la hauteur, soit... Il avait conclu de cette relative démonstration d'amateurisme de la part des Fédéraux que l'annonce de la réapparition de Johnny Butler les avait pris de court, ou bien qu'ils avaient mijoté autre chose, en ne mobilisant pas plus de forces...

Mais la blonde au Smith & Wesson était un grain de sable qui avait failli, à un placage de rugbyman près, clôturé un sujet à peine ouvert... Et du coup, Bolan était obligé de réviser sa stratégie, en réévaluant les risques. Il avait enlevé Butler malgré les impondérables, il restait à l'acheminer jusqu'à l'endroit où on l'attendait; de préférence en bon état, apte à témoigner... Ce qui impliquait d'obtenir sa collaboration, et aussi de le protéger.

Or, en aidant le vieil homme à sortir du Voyager, dans la pénombre du box, l'Exécuteur eut soudain le pressentiment que la suite n'irait pas sans tracasseries, et peut-être pas du genre le plus attendu... K.O. debout... Il respirait normalement mais une bulle de salive blanche gonflait à la commissure de ses lèvres, et sa haute taille se voûtait tandis qu'il fixait Bolan d'un air absent.

Le contraste avec l'homme que l'Exécuteur avait vu entrer dans le salon du Liberty, faire face aux reporters et narguer le F.B.I., puis surtout réagir au dixième de seconde, quand la femme avait surgi derrière lui pour l'abattre, était saisissant. Un changement d'attitude tel qu'il faisait douter que Butler soit sorti indemne de la conférence de presse. Pourtant, aucune trace de blessure n'était visible sur lui. Au moment de s'enfuir du Liberty, Bolan s'était contenté de le pousser à l'arrière du fourgon, avant de sauter au volant. Butler s'était exécuté sans broncher.

La porte de l'ascenseur coulissa, Bolan dut prendre le tueur par le coude et le guider dans le couloir, le pousser dans la petite entrée du studio, après avoir ouvert la porte. Butler resta planté au milieu de la pièce unique, face à la baie au store baissé. Immobile, les épaules basses. Un vieillard bien habillé qui ne réagit pas lorsque Bolan coupa le lien de plastique des menottes. Ses bras retombèrent, ses mains restèrent ouvertes, paumes plaquées contre ses cuisses.

Bolan le contourna et lui fit face. Au moment du changement de véhicule, dans le parking du Planétarium, il s'était assuré que Butler ne

portait pas d'autre arme sur lui, avant de lui entraver les poignets. Butler ne s'était pas débattu, n'avait pas protesté ni résisté. A présent, il avait l'air soulagé.

— Merci, dit-il d'une voix posée. Vous êtes nouveau dans l'établissement ?

Il dévisagea Bolan avec curiosité. Buta sur les mots puis articula au prix d'un effort de concentration :

— J'ai l'œil, vous savez, pour repérer les nouveaux... Ils sont plus jeunes, d'habitude...

Il reprit son souffle, contempla les murs nus, le sol de béton, pinça le nez en humant l'odeur et reprit avec la même application qui donnait l'impression d'un enfant ânonnant :

— Vous allez me ramener dans ma chambre, n'est-ce pas ? C'est l'heure où Katie s'occupe de moi... Elle va s'inquiéter si elle ne me voit pas revenir. Je suis déjà en retard...

Bolan croisa le regard de Johnny Butler, n'y lut rien qui puisse lui faire croire que celui-ci se fichait de lui. Il aurait préféré... Cent fois préféré qu'il s'agisse d'une ruse, d'un piège, au lieu d'entendre le tueur aux dix-neuf meurtres, pour l'arrestation duquel le F.B.I. promettait deux millions de dollars de récompense, ajouter avec conviction, en inclinant la tête :

— Je vous remercie pour la balade, mais il est temps de rentrer, je suis fatigué... Vous seriez assez gentil pour chercher mon fauteuil roulant ? Je me sens vraiment épuisé...

Il flageola sur les derniers mots. Passa une main devant son visage. Bolan devança la défaillance et l'aida à s'asseoir sur le lit de camp où lui-même avait dormi et qui constituait l'essentiel de l'ameublement du studio.

— Merci, encore merci, monsieur...

Butler corrigea en fixant de nouveau Bolan :

— Peu importe votre nom, je les oublie si facilement... Il n'y a que celui de Katie que je parvienne à retenir... Katie Belmont, parce que c'est un beau nom...

Il eut un petit rire las, se laissa aller sur le dos.

— Elle connaît mon traitement par cœur, ajouta Butler en fixant le plafond, et on peut lui faire confiance... C'est bien la seule dans cette clinique, vous savez...

Un instant plus tard, John Butler fermait les yeux, et, devant un Bolan stupéfait, s'endormit en quelques secondes. Sans même avoir eu la force d'allonger les jambes sur le lit. Ce fut l'Exécuteur, tout d'un coup transformé en nounou, qui les lui étendit, et en profita pour lui fouiller les poches.

Elles contenaient en tout et pour tout un flacon de verre, garni d'une poignée de pilules de couleurs différentes, et d'une sorte

d'étiquette à bagage soigneusement pliée, où Bolan lut, quand il l'eut déroulée, un numéro de téléphone. Hormis le petit calibre qu'il avait spectaculairement abandonné devant un auditoire sidéré, au Liberty, John Butler était donc venu se livrer au F.B.I. avec quasiment rien en poche, comme un gamin fugueur... Ou un vieillard qui n'a plus toute sa tête, rectifia mentalement Bolan, sidéré.

Un automatique, des pilules et un numéro de portable... En laissant tomber le .22, c'était à croire que Johnny « Two-Two » s'était comme par magie métamorphosé en patient de maison de retraite atteint d'Alzheimer...

Tout en le regardant dormir, l'Exécuteur songea à son ami Hal Brognola, qui lui avait fait ce drôle de cadeau...

Il n'allait pas manquer de lui exprimer de vive voix combien il était comblé, mais résolut d'appeler d'abord le numéro trouvé sur Butler. Une messagerie se déclencha à la première sonnerie.

— C'est Katie, désolée de ne pouvoir vous répondre, mais je vous rappelle dès que possible.

La voix était plutôt jeune, dynamique et stressée. Elle n'avait pas le temps d'écouter des messages... Dommage qu'elle ne précise pas dans quelle clinique elle travaillait...

Bolan fit ensuite un numéro qu'il connaissait par cœur et n'avait inscrit nulle part. Celui d'un mobile en Europe, correspondant à un abonné qui existait bel et bien, même s'il ignorait tout de l'usage que faisaient de sa ligne certaines personnes attachées à la discrétion de leurs relations téléphoniques. Là aussi, une messagerie s'enclencha, mais sous forme de boîte vocale. Bolan laissa un message, selon un code éprouvé.

— Je ne serai pas rétabli avant Noël.

Une formule banale pour dire que tout allait de travers et qu'il souhaitait parler de toute urgence à Hal Brognola.

Ceci fait, l'Exécuteur observa Johnny Butler pendant une longue minute, en ayant encore du mal à se convaincre de ce qu'il avait sous les yeux. Le bonhomme ronflait carrément... Bolan remit l'étiquette dans le flacon, le flacon dans la poche du costume, hésita un peu puis sortit un autre lien en plastique souple de sa poche revolver. Avec lequel il attacha le poignet gauche de Butler au montant métallique du lit. Puis il plaça une bouteille d'eau minérale au chevet de celui-ci, à portée de la main libre du vieil homme, et il quitta les lieux, verrouillant la porte.

L'immeuble était inhabité, le voisinage tranquille. Bolan ne comptait pas s'absenter longtemps. En émergeant du sous-sol au volant du Chrysler Voyager, son nécessaire de survie glissé sous son siège, où un Smith & Wesson .38 Special Military & Police avait rejoint ses armes favorites, il était cependant résolu à ne plus faire de prévisions.

Puisque Johnny « Two-Two » l'y contraignait, il allait devoir improviser.

En direct depuis le hall de l'hôtel Liberty, l'envoyé spécial de CNN relatait avec force détails l'incroyable fait divers qui s'était déroulé moins d'une heure plus tôt dans la salle de conférences. Présenté comme scénariste d'un film à venir sur la mafia de Boston, le criminel Johnny Butler, dont le visage de brute, sur un avis de recherche vieux d'une quinzaine d'années, s'affichait en incrustation dans un coin de l'écran, s'était montré en chair et en os à une foule de journalistes, ainsi qu'à une brochette d'agents fédéraux... Il avait déclaré vouloir se rendre, et l'épisode du .22 Magnum avec lequel il avait braqué l'assistance, avant de le laisser tomber à terre, avait fortement impressionné le public... L'attachée de presse des frères Hayden en était tombée dans les pommes. Maintenant qu'elle avait récupéré, elle avait le droit de raconter sa frayeur aux téléspectateurs.

Derrière son bureau, Henry Landis poussa un grognement sourd et, d'un geste sur la télécommande, zappa de CNN à une autre chaîne d'informations en continu. C'était le même hall du Liberty, un autre envoyé spécial et un autre témoin. Depuis près d'une heure, l'affaire Butler monopolisait sans interruption tous les médias de la côte Est, en attendant ceux du pays entier.

Bien que conscient de l'heure qui tournait, le gouverneur Landis ne pouvait détacher les yeux du portrait, omniprésent sur toutes les chaînes, de Johnny « Two-Two » Butler. Photographié en 1996, peu avant qu'il ne disparaisse de la circulation... Landis avançait le cou pour le scruter plus attentivement. Son col empesé le serrait et une suee collait sa chemise à ses reins. Il zappa encore. Au visage de Philip Casey, le réalisateur du film, succéda celui d'un des frères Hayden, les producteurs. Les mêmes mots revenaient en boucle dans tous leurs récits : l'irruption de la femme au revolver, l'intervention du livreur, sa fuite en compagnie de Butler, miraculeusement indemne. Les trois personnes en question avaient disparu et le F.B.I., pourtant présent sur place, tardait à donner des informations. Selon James Hawthorne, du Boston Globe, interviewé plus souvent qu'à son tour, en tant que témoin direct de la scène et connaisseur privilégié de la carrière du tueur, le Bureau était sur la sellette... Les agents fédéraux s'étaient ridiculisés jusque dans les toilettes ! Mais la police de Boston n'était pas en reste, puisqu'on rapportait avec de plus en plus d'insistance, parmi les témoins, que la femme blonde qui avait failli abattre Butler était un de ses membres... Le sergent Debbie Rice, expliqua bientôt Hawthorne sur Fox News; la fille d'un policier de Boston victime de Butler quinze ans auparavant.

Tétanisé, le gouverneur Landis appuya sur l'Interphone pour annoncer à son assistante, d'une voix qu'il contrôlait mal :

— Janice, appelez tout de suite le sénateur Macready pour annuler notre déjeuner, s'il vous plaît...

— Mais, monsieur, il est 13 h 5, il doit déjà vous attendre, ponctuel comme il est...

— Dites que je suis souffrant, que...

Landis s'étrangla : CNN diffusait une vidéo postée sur le Web vingt minutes plus tôt, qui montrait en live toute la scène. Depuis l'entrée de Butler jusqu'à la sortie du livreur couvrant sa fuite. Deux minutes et demie d'images saccadées et un peu floues, d'où émergeait en premier lieu, aux yeux de Landis, le visage de Johnny Butler tel qu'il était sorti de sa longue retraite.

— Inventez n'importe quoi, Janice. C'est grave, Macready attendra... Je n'y suis pour personne...

— Mais vos rendez-vous de 16 heures et 18 heures, monsieur le Gouverneur ?

— Annulez, Janice ! Annulez tout ! cria Landis en écrasant son pouce sur la télécommande, pour faire disparaître de l'écran géant qui lui faisait face l'image, affreusement menaçante, de Johnny « Two-Two » Butler. Plus rien pour aujourd'hui, je vous dis !

La première réaction du gouverneur, quand l'écran fut éteint et le silence revenu, fut d'ouvrir un tiroir secret de son bureau et d'en sortir, enveloppé dans une pochette en tissu, un Dan Wesson Modèle 12 à canon de quatre pouces, chambré en .357 Magnum. Il actionna le poussoir de verrouillage du barillet, révélant que les six alvéoles étaient garnies. Soupesa l'arme, dont la poignée ronde aux plaquettes incrustées d'argent portant ses initiales épousait parfaitement sa main. C'était un revolver de prix, un cadeau qu'on lui avait fait pour soutenir sa candidature à un premier mandat. Il entamait désormais le troisième et l'auteur du cadeau était mort. Il préférerait à cet instant ne pas convoquer son souvenir... Mais le contact du Dan Wesson avait le pouvoir de le rasséréner. Il le garda à portée de main, tandis qu'il appelait, sur un téléphone mobile qui n'était pas enregistré à son nom, le seul numéro à la mémoire. Par chance, Stanislas Kocic répondit, dès la deuxième sonnerie.

— Bonjour, monsieur. J'attendais votre appel...

— Vraiment ? s'étonna Landis, comme d'habitude désarçonné par l'accent européen de Kocic, où il décelait volontiers une intonation ironique.

— Vous êtes au courant, j'imagine...

En arrière-plan sonore, il était question de l'hôtel Liberty et de Johnny Butler. Le bruit de la télé fut coupé net et Kocic reprit :

— Si je peux vous aider...

Sans s'en rendre compte, Landis serrait les mâchoires, à l'idée de ce qui allait forcément s'ensuivre. Kocic n'était pas seulement ironique.

Il était cher; et dangereux, évidemment.

— Dans une demi-heure, à l'endroit habituel, lâcha le gouverneur.

— J'y serai, assura Kocic; je terminais juste de déjeuner.

Landis coupa la communication sans rien ajouter.

Il n'avait pas déjeuné, lui... Le sénateur Macready allait lui en vouloir.

Il empocha le portable qui ne lui servait qu'à joindre Stanislas Kocic, glissa le Dan Wesson dans la poche de son imperméable, mit son chapeau et, avant de quitter son bureau, fit une brève mais douloureuse station devant le coffre-fort mural dissimulé dans la bibliothèque.

Quelques minutes plus tard, sans avoir croisé personne, il sortait du parking réservé, au sous-sol du City Hall, au volant d'une discrète Nissan. Sans chauffeur ni garde du corps, mais, au rendez-vous auquel il se rendait, il n'était pas question de venir accompagné.

CHAPITRE V

L'Exécuteur était repassé sur l'autre rive de la Charles River et roulait vers le centre-ville, avec l'intention d'approcher les frères Hayden, ou de préférence Phil Casey, quand son portable sonna. Il s'attendait à reconnaître la voix de son vieux complice Hal Brognola, mais c'est une femme qui demanda, d'un ton pressé :

— Vous avez tenté de me joindre à l'heure du déjeuner ?

— Pardon, je ne voulais pas vous importuner...

— Ce n'est pas mon déjeuner que vous auriez dérangé, mais celui des patients !

— Je m'en serais voulu de toute façon ! A propos de patient, miss Katie Belmont... Vous êtes bien Katie Belmont, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça et son ton changea quand elle demanda :

— Que me voulez-vous, monsieur... ?

— Morris, Paul Morris, se présenta Bolan, recourant une fois de plus à l'identité que lui attribuait une carte d'enquêteur du Justice Department, à Washington DC.

Une couverture utile, certifiée par Hal Brognola, le numéro un, au ministère de la Justice.

— Eh bien, monsieur Morris ? s'impatienta Katie Belmont. Que désirez-vous ?

— Vous parler d'un de vos patients qui a dû sauter le déjeuner...

Katie Belmont resta silencieuse. Est-ce qu'elle pouvait ignorer ce qui provoquait des éditions spéciales sur toutes les chaînes et les stations de radio ?

Il y avait aux abords de Beacon, la colline dominant la Charles River où se trouvait le Liberty, un peu trop de voitures de police en goguette. Bolan s'éloigna des grandes artères et se gara en bordure de Louisburg Square, face aux grilles protégeant les jardins des riches maisons victoriennes. Les patrouilles du B.P.D. n'avaient pas de temps à perdre dans ce quartier ultra chic et tranquille...

— Je l'ai recueilli tout à l'heure, reprit Bolan sans couper le moteur. Il n'a sur lui ni papiers ni portable, seulement des pilules et votre numéro... Il avait l'air égaré...

— Mais où êtes-vous ? s'enquit Katie Belmont d'une voix subitement angoissée.

— A Boston, enfin... Cambridge, du côté du MIT, prétendit Bolan. Et vous, où êtes-vous ?

Katie Belmont ne répondit pas tout de suite, mais parce qu'elle criait à quelqu'un qu'elle arrivait. « Deux minutes ! » D'une voix excédée. Puis elle indiqua à Bolan :

— A Cape Cod.

La presqu'île, à une heure et demie de Boston, où les plus riches familles de Nouvelle-Angleterre possédaient depuis des générations des maisons de vacances; où chaque été des troupes de touristes se déversaient, en quête de sable fin, de couchers de soleil de carte postale et de célébrités à entrevoir.

— Ce n'est pas tout près, à son âge, commenta Bolan.

— Il va bien ? s'inquiéta Katie Belmont.

— Juste un peu fatigué, mais après tout ce trajet...

— Un quart d'heure d'hélicoptère, vous pensez !

— Oh, je vois. Il ne m'a pas dit comment il avait voyagé. Mais il n'avait pas non plus d'argent sur lui...

— Marvin ? Il n'en a jamais.

— Le privilège des gens riches ! plaisanta Bolan, en se demandant si Katie Belmont lui jouait la comédie.

Au téléphone, c'était difficile de trancher. Elle était sincèrement inquiète, mais ignorait-elle tout de Johnny Butler ?

— Le retour est prévu quand ? reprit-il.

— Après ses rendez-vous, vers la fin d'après-midi.

Le pilote est prévenu, il attendra aussi longtemps qu'il faudra. Avec ces gens d'Hollywood, on ne sait jamais quand ce sera terminé...

— Hollywood ? Marvin est donc une star ? Je ne l'avais pas reconnu !

Katie Belmont eut un rire bref. Elle se détendait, mais lentement.

— Je lui trouve une tête d'acteur, parfois, mais il écrit des histoires pour le cinéma, c'est tout. Des cahiers entiers, à ce qu'il m'a dit. Ils ont fini par s'y intéresser, à Hollywood. Il a eu une vie bien remplie !

— Il vous l'a racontée ?

— Oh non, M. Hofman est très réservé. Mais il m'a promis de m'en dire plus... Quand j'aurai le temps, on est tellement pris, ici...

— Vous vous occupez de lui depuis longtemps ?

— Presque un an ! J'ai été embauchée à la fin de l'année dernière. Un vrai cadeau de Noël !

Il la devinait intarissable sur son travail, mais ce n'était pas sa vocation ou ses conditions de travail qui intéressaient l'Exécuteur.

— Je pourrais le raccompagner à l'héliport, proposa-t-il.

— Ce serait gentil, monsieur Morris. Mais son rendez-vous ?...

— J'ai l'impression que l'entrevue a été écourtée et que cela l'a quelque peu perturbé...

— C'est vrai qu'il avait l'air anxieux, ces derniers temps. Cette visite l'autre jour l'a bouleversé, mais...

Il allait lui demander de quelle visite elle parlait, mais elle s'interrompit et il l'entendit qui parlait à quelqu'un, en assurant qu'elle arrivait. Elle ajouta en guise d'explication à son coup de fil :

— C'est à propos de Marvin Hofman, il s'est perdu, à Boston,

docteur... Il a dû oublier de prendre ses cachets... L'hôpital, vous croyez ? Il risque de le prendre mal...

Elle ajouta autre chose que Bolan ne comprit pas, puis reprit la conversation d'un ton pressé :

— Je regrette, je ne peux pas m'éterniser...

— Dites-moi juste où l'attend l'hélicoptère, et quelle est votre adresse à Cape Cod. Je m'occupe de vous renvoyer M. Hofman dès qu'il aura récupéré...

Oubliant sa méfiance initiale, Katie Belmont lui donna les deux renseignements : l'héliport dépendait de Logan International Airport, et la clinique Mac-Milan à Brewster se trouvait en bordure de la 6A, côté océan, trois miles avant d'arriver dans le village...

— Une clinique ? J'imaginais plutôt une maison de retraite...

— C'est un établissement qui accueille des gens beaucoup plus jeunes que M. Hofman !

— Et vous y exercez quelles fonctions, mademoiselle Belmont ?

Elle ne corrigea pas le « mademoiselle » et répondit de bonne grâce :

— Je suis infirmière psychomotricienne, monsieur Morris. Vous me tiendrez au courant ?

Il le lui promit. Ajouta :

— Vous êtes de service jusqu'à quelle heure ?

— 17 heures. Mais vous avez mon numéro personnel, n'est-ce pas ? Alors, n'hésitez pas... Et s'il y a le moindre souci avec M. Hofman...

— Je vous assure que tout se passera bien.

Elle le remercia chaleureusement et il resta pensif, une fois la communication terminée. Katie Belmont ignorait que Marvin Hofman était John Butler, et elle n'avait pas le temps de regarder la télé ni d'écouter la radio, durant son travail. Mais avant longtemps, elle apprendrait la vérité. Elle risquait d'avoir un sacré choc ! D'autant plus si les histoires consignées par Hofman dans ses cahiers relataient les exploits criminels de Johnny Butler !

Au-delà de la méprise de Katie Belmont, la question que se posait Bolan était de savoir comment un homme disparu depuis quinze ans, recherché par le F.B.I. et Interpol, qu'on imaginait planqué au Mexique ou en Laponie, voire mort, pouvait couler des jours paisibles dans une clinique de Cape Cod, un des endroits les plus sélects des Etats-Unis, et venir à Boston en hélicoptère comme on prend un taxi...

Bolan était condamné à échafauder des hypothèses, et ce n'était pas sa tasse de thé, il préférait agir que supputer, la réalisation au scénario... Il redémarra, emprunta une portion de Charles Street où la concentration d'uniformes était maximale, comme si toutes les forces de police de la ville étaient rassemblées sur l'esplanade devant le

Liberty. On aurait dit, de loin, une manifestation, ou un tournage de film !

Par prudence, il bifurqua vers le centre-ville, par Cambridge Street. Attentif aux dernières nouvelles diffusées par la radio. Il entendit ainsi pour la première fois citer le nom du sergent Debbie Rice, et put mettre un nom sur les longues jambes musclées qu'il avait ceinturées un peu plus tôt sur l'estrade de la salle de conférences. Le sergent Rice avait disparu, comme les deux autres protagonistes de la scène proprement hallucinante, aux dires des bulletins d'information, qui faisait un malheur depuis une heure sur internet.

— Dommage qu'on ne puisse pas identifier le livreur ! plaisantait le journaliste de la station locale. Hollywood lui ferait un pont d'or ! A moins que les Patriots le recrutent, ils manquent d'un bon plaqueur !

Bolan éteignit la radio et avant d'atteindre Center Plaza, tourna vers l'est. Direction Logan Aéroport. Plus précisément, l'héliport...

Le visage en gros plan qui occupait tout l'écran d'une télé accrochée à l'extrémité du bar, encadrée par des écharpes et des fanions à la gloire des Boston Celtics, était celui d'une blonde plutôt jolie, mais surtout déterminée et pas commode. Mâchoires serrées, front têtu, elle ne souriait pas. Une coriace qui se fichait pas mal de séduire, se dit Frankie O'Keefe en vidant la moitié de sa pinte de Guinness. Une Irlandaise, peut-être bien !

L'idée d'une forte tête irlandaise à mater lui plut, elle lui rappelait une foule de bons souvenirs, le rajeunissait. Mais l'arrivée, en provenance de la cuisine, de Brady, le patron du pub, qui apportait le plat fumant d'Irish Stew, accapara son attention avant qu'il comprenne de quoi il était question. Or, il était tard et O'Keefe avait faim. Malgré les remontrances des médecins, il mangeait comme un ogre et ne craignait pas le régime irlandais hypercalorique de Brady, auquel il faisait quasi quotidiennement honneur, quand l'affluence de midi était passée. Il accrocha à son cou épais de lutteur une des deux serviettes posées devant lui. Souleva l'autre et la plaça sur la banquette à sa droite, sans trop s'inquiéter que le tissu en glissant révèle le calibre .38 dissimulé dessous. Chez Brady, Frankie O'Keefe était comme chez lui, d'ailleurs le pub, ainsi qu'un grand nombre des commerces et d'immeubles du quartier, lui appartenait.

Il détourna donc son attention de la télé, et aussi de la porte, qui donnait dans une ruelle au sud de Bunker Hill Street, à Charlestown, le faubourg de Boston, de l'autre côté de la Mystic River, qui détenait le record national d'attaques à main armée et de braquages en tout genre... Record que Frankie O'Keefe, surtout dans ses jeunes années, avait grandement contribué à établir...

— Bon appétit, M'sieur Frankie, une autre pinte ?... Vous voulez le

son de la télé ? Paraît qu'il s'en passe de belles en ville, ce matin...

— Merci, Brady, je m'en fiche ! Du moment qu'on vient pas nous chercher des poux ici !

Brady approuva d'un rire chevalin. Lorsque sa grande carcasse s'écarta, Frankie O'Keefe releva la tête et dans la fumée du ragoût s'aperçut que la télé, déjà privée de son, n'avait plus non plus d'image. Et qu'un étrange silence était tombé sur le pub profond et sombre, où il était à cette heure le seul client.

Il écarquilla les yeux et, dans les vapeurs odorantes du Stew, aperçut en face de lui un visage qui aurait pu être sacrément séduisant si sa propriétaire avait bien voulu se rendre aimable. Mais la femme blonde qui venait de longer le bar d'un pas rapide et déterminé ne cherchait pas à plaire. Le barman figé au-dessus d'une pinte de Guinness, la main sur la tireuse, avait ravalé son sourire et ne mouftait pas. Un insigne de police passant devant son nez n'aurait pas suffi à le faire tenir tranquille, mais un Glock tenu d'une main experte soulignait le sérieux du message, et il n'avait rien d'un jouet.

En arrachant la prise de la télé, Debbie Rice avait pointé l'automatique en direction du boss, et elle s'était prestement coulée le long du mur. Le regard en alerte, elle surveillait les trois hommes. Mais le canon restait braqué sur O'Keefe.

— Je suis venue pour parler, Frankie, annonça-t-elle.

— Drôle de façon ! ricana l'Irlandais. Tu me gâches l'appétit, pour le moment...

Il fronça les sourcils, d'un roux décoloré, comme les touffes de poils qui ornaient ses grandes oreilles décollées. Ses petits yeux rapprochés glissèrent sur Brady, immobile dans l'encadrement de la porte de la cuisine, se posèrent ensuite sur le barman, qui évaluait d'un coup d'œil la distance le séparant d'un tiroir contenant un Browning 9 mm chargé, en se demandant s'il aurait le temps de l'extraire avant que le Glock ne lui délivre son message d'adieu.

— Occupe-toi de soigner ma pinte, Sean ! lança O'Keefe d'un ton qui valait avertissement de ne rien tenter d'aussi irréflichi.

Tandis que Sean se concentrait sagement sur la mousse de Guinness, le boss fixa enfin la jeune femme, en évitant de lorgner vers la serviette posée sur la banquette. Les rides de son front se creusèrent.

— On se connaît, ma belle ?

— Sergent Rice, brigade criminelle !

L'insigne du Boston Police Department virevolta au-dessus de l'Irish Stew, avant de disparaître dans la poche du blouson de cuir.

— J'ai jamais eu l'honneur d'être embarqué par toi ! ricana O'Keefe. Dommage... Tu tailles des pipes à mon pote Nolte, alors ? Le veinard !

Une brusque lumière se fit dans son esprit et il leva les yeux vers

l'écran de télé.

— Hé ! Tu serais pas la vedette du jour ? T'as pété un plomb, c'est ça ?

Debbie Rice fit la grimace et se rapprocha de la table, dos collé au mur habillé de boiseries sombres.

— J'ai juste une question à te poser, Frankie... Mais je veux une réponse.

Frankie O'Keefe se crispait à mesure que le canon du Glock grossissait, le faisant loucher.

— T'es vraiment flic, avec des manières pareilles ? grinça-t-il. Plus pour longtemps, je parie...

— T'as peut-être raison ! Mais tu seras pas là pour rafler la mise, si tu t'écartes pas ! Ta main ! Sur la table !

O'Keefe eut un haut-le-corps et ramena sa main qui s'égarait sur la banquette. D'un geste vif, Debbie Rice se pencha, rafla la serviette et le revolver caché dessous. Un Arminius HW 38 à canon court qu'elle enfouit dans sa poche.

— T'as pas l'âge de Johnny Butler, mais t'as moins de réflexes ! lança-t-elle. Tu te fais vieux, tu fais du gras, motherfucker !...

Au nom de Butler, O'Keefe se recroquevilla et pâlit, épiant la crispation de l'index sur la détente du Glock. Il ignorait ce qui s'était passé en ville, mais la rumeur du retour de Johnny « Two-Two » lui était venue aux oreilles. Cette blonde aux yeux brillants était comme une grenade prête à exploser. Un flic qui n'avait plus rien à perdre ?

— Tu cherches quoi ici ?

Le ton avait changé. La peur y était perceptible.

— Butler ! Il réapparaît après quinze ans... Qui l'a aidé ?

— Pourquoi je le saurais ?

— Je connais le dossier ! répliqua Debbie Rice. Jusque dans les plus petits détails... Après la fusillade de Sullivan Street, en 1996, il s'est évanoui dans la nature. Sullivan Street, c'est ton territoire, Frankie. Depuis plus de vingt ans, tu fais la loi ici !

O'Keefe ne le contesta pas. Chez O'Brien, le pub de Sullivan Street devant lequel Johnny « Two-Two » Butler avait buté deux flics en patrouille, un soir d'été, quinze ans auparavant, se trouvait à deux rues de là.

— Butler s'est barré au Canada, non ? reprit Debbie Rice. Il n'y a pas passé tout ce temps !

O'Keefe fit un léger signe de tête. Et finit par lâcher entre ses dents, sans quitter des yeux le canon pointé entre ses yeux :

— Il est rentré depuis au moins quatre ans.

Debbie Rice émit un petit sifflement.

— T'es au courant de ça, Frankie ? Bravo ! Même mes dossiers l'ignoraient... Rentré où ? Comment ?

— J'en sais rien !

— Tu es le boss de Charlestown, non ? Me dis pas que tu n'as pas une idée de la suite !

Mais Frankie O'Keefe secoua la tête. Des taches rougeâtres, vilaines comme des pustules, étaient apparues sur son cou et sa nuque. Il renifla et fronça le nez comme si le ragoût devant lui empestait le rat crevé.

— Faut demander ailleurs..., murmura-t-il.

— A qui ? insista Debbie Rice, en heurtant le front du caïd avec l'orifice du canon.

Elle vibrait comme un arc électrique et autour d'elle, tout le monde sentait approcher l'instant où le coup allait partir. Le visage d'O'Keefe se couvrit de sueur. Debbie Rice se pencha tout à coup, lui crocha la nuque d'une main et le força à courber la tête vers son assiette. En lui collant le canon du Glock derrière l'oreille...

Derrière le bar, Sean était tétanisé, indifférent à la Guinness qui débordait et lui poissait la main. Brady eut un mouvement de recul effrayé en voyant la grimace d'O'Keefe. Ce dernier se cramponnait des deux mains au bord de la table, mais n'osait rien tenter. Le temps des braquages audacieux et des fusillades était depuis longtemps révolu pour lui. Les règlements de comptes pour le contrôle du quartier ne l'impliquaient plus directement. Depuis des années, il se contentait de gérer son pouvoir, de déléguer les basses besognes à des hommes de main, et de préserver le noyau d'activités criminelles qui lui permettaient de vivre confortablement. L'ancienne tête brûlée se liquéfiait sous la poigne d'une femme flic hors d'elle...

Il gémit, son nez trempa dans la sauce grasse qui noyait son assiette.

Tout près de son oreille, Debbie Rice murmura :

— Tu veux que tout le monde sache tes petits arrangements avec Josh Nolte ?

O'Keefe gémit plus fort, secoua la tête et se brûla. Sa bouche se tordit.

— Va voir Vito..., bredouilla-t-il entre deux reniflements.

— Marchesi ?

O'Keefe acquiesça d'un battement de paupières.

— Lui et Butler ? insista-t-elle, accentuant son étreinte sur la nuque de l'Irlandais, enfonçant le canon de l'automatique dans la graisse de son cou, jusqu'à buter contre l'articulation des mâchoires.

Elle avait une force effarante, un flingue prêt à lui faire éclater la cervelle, elle était folle et capable de tout... Les larmes vinrent aux yeux de Frankie O'Keefe, le fumet du Stew le suffoqua.

— Marchesi et son pote au City Hall, au sommet... J'en sais pas plus ! Je le jure ! grogna-t-il en se raidissant pour éviter de plonger le

visage dans le ragoût brûlant.

Debbie Rice le lâcha. O'Keefe se redressa comme un ressort, se cogna contre le dossier, la figure barbouillée de sauce, des éclaboussures constellant son large torse. Il tâtonna à la recherche d'une serviette propre, s'essuya les yeux, haletant, tremblant. La blonde atteignait déjà la porte.

— Tu me le paieras ! glapit-il en serrant le poing.

Elle sortit sans se retourner.

Frankie O'Keefe croisa les regards effrayés des deux témoins de la scène. Sean le barman et Brady le patron le contemplaient avec la même expression incrédule, mais aussi dégoûtée... Et pas seulement parce qu'il dégoulinait de sauce...

De rage, il repoussa la table, si violemment qu'elle se renversa, aspergeant de ragoût fumant et de débris de vaisselle le sol, le pied du bar et les chevilles de Brady. O'Keefe se leva, chancelant. Contourna la table, piétinant les restes du déjeuner. Il se rua dehors, sa courte silhouette trapue titubant comme celle d'un ivrogne, ou d'un boxeur sonné.

Mais il eut beau scruter Bartlett Street en tous sens, la blonde qui venait en quelques minutes de ruiner sa réputation avait disparu.

CHAPITRE VI

L'héliport était indiqué à la sortie du Ted Williams Tunnel et occupait en lisière du site aéroportuaire de Logan un périmètre délimité par deux hangars et un bâtiment vitré. En bifurquant vers le parking, adossé à l'East Boston Memorial Park, Bolan repéra non loin de l'aire de décollage un Bell flanqué d'une jeep.

A peine eut-il garé le Chrysler Voyager que son portable sonna. Une longue tonalité, puis la voix d'Hal Brognola, proche et rassurante :

— Je n'arrive pas trop tard, Striker ?

— J'espère que non !

— Je voterai pour toi aux Oscar, en tout cas !

Brognola avait évidemment vu la vidéo de ses exploits, qui passait en boucle sur les chaînes d'infos. Quand on enlevait quelqu'un en pleine conférence de presse, il fallait s'attendre à ce genre de publicité, sous-entendait son commentaire.

— Tu as dû improviser, pas vrai ? Avec les femmes...

— Cette blonde, elle est flic. Boston Police Department !

— Son père Eugene Rice appartenait déjà au B.P.D., expliqua Brognola. La dernière victime officielle de Johnny « Two-Two ». Vengeance familiale...

— Elle n'était pas prévue dans le tableau, reconnut Bolan en scrutant l'héliport. Mais il y a pire...

— J'aurais plus volontiers parié sur une initiative du Bureau, poursuivit Brognola. Le sergent Rice les a pris de vitesse !

— Le F.B.I. était bien là, mais je ne suis pas certain qu'ils aient eu de mauvaises intentions à l'égard de ton protégé, objecta Bolan.

S'agissant de Butler, le terme de « protégé » provoqua les protestations de Brognola. Lorsqu'il avait joint l'Exécuteur quarante-huit heures plus tôt, son entrée en matière joueuse n'avait pas manqué d'intriguer ce dernier. L'ancien agent fédéral devenu haut responsable, au Justice Department, de la lutte contre le Crime Organisé avait une devinette à lui soumettre... Un criminel rentrait au pays, avait-on entendu dire à Washington. Un tueur de la mafia. Une légende du côté de Boston. Gros palmarès. Quinze ans de cavale... Il revenait avec des ambitions cinématographiques... Bolan cherchait dans sa mémoire, aussi riche et organisée qu'une base de données. Justice One avait ajouté un indice décisif :

— Une grosse pointure adepte du petit calibre...

La réponse avait aussitôt fusé :

— Johnny « Two-Two » Butler !

— Bingo !

— Il n'est donc pas mort, avait commenté le Guerrier, alléché

comme un fauve flairant une piste fraîche. Je m'en doutais !

Le bruit en avait pourtant couru avec insistance, cinq ans auparavant. A cette époque, un pourri du nom de José, au chevet duquel l'Exécuteur était penché, dans une chambre de motel minable de Springfield, avait cité le nom de Butler, après trois autres noms. Quatre hommes pour un rendez-vous d'affaires qui s'était tenu la semaine précédente dans la banlieue de Montréal. José était porteflingue de l'un des trois caïds présents. Butler n'avait pas honoré le rendez-vous, au grand dam des autres. Pas parce qu'il venait de loin, ou qu'il avait raccroché, comme on l'avait d'abord cru, mais parce qu'il avait eu un pépin de santé. Crise cardiaque ou attaque cérébrale, José n'était pas très sûr du diagnostic, mais son propre bulletin de santé rendait excusable son hésitation : deux balles de 9 mm tirées par Bolan venaient de lui fracasser la poitrine. Son espérance de vie n'excédait pas trois minutes, et le Guerrier voulait trois noms. Il les avait obtenus, celui de Butler était offert en prime, mais d'après José, Johnny « Two-Two » était décédé, ou tout comme.

Lorsque Bolan avait quitté la chambre minable, José était absolument mort, lui, et dans les semaines suivantes, les trois boss mafieux du rendez-vous de Montréal avaient connu le même sort. Moins d'un chargeur avait suffi pour rédiger, de la main impitoyable de l'Exécuteur, leurs avis de décès. Une liste où certains avaient presque naturellement ajouté le nom de Butler. Ils avaient trop vite conclu à la mort de Johnny « Two-Two ».

Cinq ans après, voilà qu'il réapparaissait sur les radars de Brognola parce qu'un petit malin du nom de Phil Casey, apparenté à un ancien lieutenant de Johnny, s'était vanté de tenir de la bouche de celui-ci la matière d'un film qui allait faire du bruit. Bolan était prêt à faire immédiatement le voyage jusqu'à Boston, où l'événement était annoncé. Cependant, il n'était pas au bout de ses surprises. Car Justice One, à peine l'avait-il appâté avec le nom de Butler, avait prédit d'un ton de regret :

— J'ai peur que ce film ne se fasse jamais. Butler a plus de quatre-vingts ans.

— Et une bonne mémoire ?

— Pas sûr, Striker, mais ce cinéaste, Casey, a parlé de cahiers où il aurait raconté sa vie.

— Qui est au courant ? Le F.B.I. ?

Brognola avait marmonné un acquiescement.

— Ils vont l'accueillir et je crains que ce ne soit pas avec des fleurs... Tu devines pourquoi...

— Ce qu'il pourrait raconter en gêne quelques-uns ?

Johnny Butler avait commencé sa carrière au service de l'Organisation sous J.F. Kennedy et avait tué sur commande pendant

trois décennies. Même s'il n'était qu'un exécutant, sa biographie avait de quoi faire saliver les uns et trembler les autres.

Hal Brognola avait seulement laissé tomber :

— Ce serait dommage qu'on l'enterre avec ses souvenirs...

— Et tu espères que je vais t'apporter le bonhomme et ses « mémoires » sur un plateau ?

— Je ne serai pas regardant sur le plateau ! D'autant que tout le monde ignore où se trouve le bonhomme en question. Même Casey et ses producteurs...

Bolan, comme souvent lors de ces échanges avec Brognola, devait comprendre entre les lignes ce que son ami attendait de lui. En l'occurrence, il s'agissait d'éviter qu'il arrive quelque chose à John Butler !

— Tu comptes sur moi pour le protéger, quand il mettra le nez dehors, c'est ça ? avait-il conclu avec une pointe d'incrédulité.

Hal Brognola s'était contenté d'un petit rire, comme s'il s'agissait d'une bonne blague : l'Exécuter se chargeant de garder en bonne santé un vieillard de quatre-vingt-trois ans un peu fragile, en butte aux intentions malfaisantes du F.B.I. Le monde à l'envers...

A présent, Bolan venait de sauver la vie de Butler, de le kidnapper à la barbe des agents fédéraux.

— Daniel White, leur responsable à Boston, n'est pas un type à qui on fait avaler des couleuvres, mais il se fait vieux, commenta Brognola. Ils vont lui mettre la pression et s'il retrouve Johnny, je parie pour un « accident »...

Bolan étouffa un soupir et pensa à Butler attaché sur le lit de camp, dans la planque de Chestnut Street. En train de dormir...

— Ce sont eux qui te posent problème ? voulut savoir Brognola.

— Pour le moment, pas encore ! rétorqua Bolan. Mais tu connais mes principes... Butler a beau être précieux, je n'irai pas jusqu'à...

Brognola ne le laissa pas finir :

— Je ne t'en demande pas tant, Striker ! Si tu préfères laisser tomber...

La tension était perceptible dans la voix d'Hal. Et même un certain agacement. On ne jouait plus aux devinettes ! Les plaisanteries au sujet de Butler n'étaient plus de mise. Bolan s'abstint de poser les questions sensibles : pourquoi au juste, et pour le compte de qui Brognola voulait-il que l'Exécuter mette la main sur Butler ? Le genre de travail que seul un électron libre dans son genre était capable d'accomplir...

— Je ne laisse pas tomber, jamais ! C'est aussi un de mes principes, tu le sais bien ! répliqua-t-il.

— Je sais, Striker, excuse-moi... C'est tout ce barouf sur internet et dans les médias qui complique les choses...

Il resta quelques instants silencieux, et Bolan se demanda s'il était déjà en train de regretter d'avoir fait appel à lui. Tout en suivant des yeux un taxi qui se dirigeait vers l'héliport, il annonça :

— Butler est indemne, mais il est gâteux ! Voilà le problème...

Hal Brognola laissa échapper un juron, puis objecta :

— J'ai vu la vidéo, il n'avait pas l'air gâteux du tout, tout à l'heure !

— Disons qu'il a eu un choc, ou qu'il est sujet à des absences...

En quelques phrases, Bolan expliqua le comportement de Butler, et ce que lui avait appris Katie Belmont au téléphone. Brognola cette fois resta muet. Que Butler, sous une fausse identité, soit depuis plus d'un an pensionnaire d'une clinique huppée de Cape Cod le laissait sans voix.

— C'est incroyable ! s'écria-t-il après plusieurs secondes. Quelle clinique, bon sang ? Où ça ?

Bolan le renseigna, puis précisa :

— Son infirmière m'a dit qu'il tenait des cahiers.

— Casey aussi en a parlé, rappela Brognola. Tu crois pouvoir... ?

— Je vais là-bas...

— Mais Butler ?

— Il récupère. Toutes ces émotions à son âge... Il en aurait fallu bien davantage pour dérider Brognola.

— Tiens-moi au courant, s'il te plaît, fit-il d'un ton lugubre. Et sois prudent.

Bolan faillit rétorquer que le conseil valait peut-être surtout pour lui, mais Hal avait l'air suffisamment chamboulé pour qu'il n'en rajoute pas.

— Ecoute tes messages, conclut-il, en faisant allusion à leurs précautions pour communiquer.

Brognola approuva, ajoutant :

— Ce n'est pas le moment de déroger aux procédures.

Depuis des années qu'ils déjouaient les menaces pesant sur eux, en évitant soigneusement que quiconque puisse prouver leurs relations secrètes, l'Exécuteur avait rarement perçu chez son ami un tel accent d'anxiété...

— Ne t'inquiète pas, assura-t-il, avec toute la conviction dont il était capable.

Il referma son portable et sortit rapidement de voiture, emportant son sac à dos. Du côté de l'héliport, le taxi venait de stopper à hauteur du bâtiment vitré. Le passager qui en descendit et se dirigea vers l'entrée était Phil Casey. Il arrivait à point nommé.

Bolan traversa le parking au pas de course.

Dans la pénombre du parking aérien, entre les piliers de béton, des silhouettes furtives se glissaient entre les rangées de voitures. Des jeunes gens, parfois des adolescents, majoritairement des Blacks.

Rapides, affairés, nerveux. Tous armés, sans doute... Des dealers. Un incessant défilé, dans un des marchés de la drogue les plus fréquentés de la ville; les plus discrets aussi.

Assis au volant de la Nissan, le gouverneur Landis suivait leur manège avec la même fascination dégoûtée que d'habitude, en se tassant craintivement sur son siège lorsqu'un trafiquant passait à proximité de sa voiture. Sur cinq étages de béton fissuré, de murs humides couverts de tags, de voitures volées et d'épaves, Sobin Park suintait la crasse, la misère, la délinquance, mais paradoxalement, il n'y risquait rien. Ni descente de flics ni agression. A cinq minutes de South Station, au-delà du bras de mer qui marquait la frontière entre le centre-ville et South Boston, le vieux parc de stationnement promis à la démolition appartenait à un vaste secteur de friche urbaine dont la réhabilitation avait été stoppée par la crise. Il constituait un no man's land où les trafiquants imposaient leur loi, et garantissaient la paix sociale nécessaire à la bonne marche des affaires...

Malgré les assurances prodiguées par Stanislas Kocic, malgré le Dan Wesson pose à portée de main contre sa cuisse gauche, Landis n'en était pas moins, comme chaque fois qu'il s'aventurait dans ce coupe-gorge, submergé par une sourde angoisse. Mais pas une des ombres qui croisaient dans ces parages n'avait fait mine de remarquer la Nissan garée au bas de la rampe de sortie, sur un des trois emplacements autrefois réservés au personnel. Personne ne s'en approchait pour lorgner son occupant. Personne n'aurait pu imaginer qu'il s'agissait du gouverneur de l'Etat. Mais s'ils l'avaient su, ces fantômes souples et rapides auraient haussé les épaules avec indifférence. Du moment que leur business n'en était pas perturbé, le pape en personne pouvait stationner là, en train de se faire tailler une pipe, ils n'en avaient rien à fiche...

Landis, au lieu d'en être rassuré, s'effrayait au contraire de constater que, dans cet univers, il comptait pour si peu : à peu près autant qu'une crotte de chien...

Il sursauta quand la Lexus se glissa sans bruit sur l'emplacement voisin. Reconnut aussitôt le profil balafré de Stanislas Kocic. Quand celui-ci tourna la tête dans sa direction, le regard clair de ses yeux à fleur de peau, un peu trop écartés, lui procura un frisson désagréable. Kocic sortit de la Lexus, franchit l'emplacement libre entre les deux voitures, se pencha pour ouvrir la portière. Landis l'avait verrouillée et réagit avec un temps de retard. Kocic patienta jusqu'au dé clic, la main sur la poignée, le visage incliné, fixant froidement Landis, détaillant l'imperméable et le chapeau, les lunettes aux verres teintés. Une tenue pour passer inaperçu en ville, mais qui ici produisait l'effet exactement inverse.

Kocic s'installa dans la Nissan, referma sans bruit la portière. Il

avait le même physique de chat maigre que les dealers alentour, mais vingt ans de plus. Il portait des baskets, un survêtement sous un blouson en toile, et il sentait l'after-shave. S'il était armé, cela ne se voyait pas.

— Je suis censé faire quoi ? demanda-t-il sans préambule, avec son accent des Balkans, moins marqué qu'au téléphone. Le retrouver ?

— Ce sera facile ?

— Non. Pas facile du tout.

Landis avait retiré ses lunettes. Il fixait le pare-brise, pour éviter d'avoir les yeux aimantés par la cicatrice aux bords livides boursoufflés qui courait de la tempe au maxillaire du Serbe. Souvenir de la guerre en ex-Yougoslavie, quinze ans auparavant, lui avait dit l'ancien mercenaire lors de leur première rencontre, alors que Landis observait ce côté-là de son visage avec une insistance trop marquée, et une répulsion trop visible.

— Alors faites le ménage, dit Landis d'une voix sourde.

— Là-bas ?

— Evidemment. Et ensuite, retrouvez-le !

— Je vous ai dit... J'ai entendu !

Le ton était celui d'un homme de pouvoir habitué à donner des ordres et à ne pas supporter de contestation. Mais Stanislas Kocic était imperméable à ce genre d'intimidation. A demi tourné vers Landis, qui persistait à regarder droit devant lui, il reprit sans s'émouvoir :

— J'essayerai. Ce type...

— Quoi ? Quel type ?

— Le livreur qui a sauvé la vie de notre ami Butler... Efficace, hein ?

Landis fit la grimace. Comme une foule de gens, il avait vu agir un type costaud et agile, en combinaison et casquette, dont personne ne semblait en mesure de dire quoi que ce soit. Une silhouette, des traits flous... Un fantôme, comme ceux qui entraient et sortaient à cet instant de Sobin Park, sans prêter la moindre attention à la voiture où ils étaient assis.

— Votre avis là-dessus ? demanda brusquement Landis.

Kocic fit attendre sa réponse, comme s'il soupesait l'intérêt de faire partager son analyse.

— Ce n'est pas un type d'ici, finit-il par dire.

— Peu importe d'où il est ! Il travaille pour qui ? Landis frappa le volant du plat de la main, et s'emporta :

— J'ai passé des coups de fil ! La police est dans ses petits souliers, et le F.B.I. rase les murs ! Qui les a roulés dans la farine ?

— Personne d'ici, je vous dis.

La colère de Landis était fabriquée, largement artificielle, mais le ton dédaigneux de Kocic eut le don de l'énerver.

— Vous êtes trop sûr de vous ! s'écria-t-il. O'Keefe ou Marchesi ont pu faire appel à un type... Un de ces...

Il s'interrompit, cherchant le terme approprié.

— Un type dans mon genre, vous voulez dire ? suggéra Kocic.

— Pourquoi pas ?

— O'Keefe ne pèse plus grand-chose et Vito Marchesi...

— C'est lui le boss, non ? insista Landis.

Kocic eut un mince sourire et, pour la première fois, le gouverneur lui jeta un regard en biais, en se mordant la lèvre parce qu'il en avait trop dit.

— Vous avez raison, finit par dire le Serbe; le vrai boss, c'est lui. Et il est en rogne, parce que Johnny « Two-Two » lâché dans la nature, ça ne lui plaît pas du tout...

Landis ne lui demanda pas comment il le savait. Il avait déjà eu l'occasion de vérifier que Kocic était bien renseigné sur le caïd de South Boston. Et il songea une fois de plus que Kocic en savait trop sur lui et Vito Marchesi. Les relations secrètes entre le gouverneur Henry Landis et le mafieux notoire...

— Demandez-lui, il vous expliquera qu'il n'est pour rien là-dedans..., poursuivit Kocic, avant d'ajouter, insinuant : Dans le cas contraire, il vous aurait tenu au courant, non ?

Landis pâlit mais réussit à se contrôler, malgré son envie de braquer sur Kocic le Dan Wesson qu'il sentait sous sa cuisse, et de s'en servir.

— Faites le ménage et retrouvez Butler, c'est tout ce que je vous demande ! lâcha-t-il entre ses dents. Pour le reste, gardez vos conseils... Je m'en passe !

Landis fit un geste un peu trop brusque, non pas pour saisir le revolver, mais pour tirer une enveloppe de la poche intérieure de son imperméable. Il perçut le raidissement méfiant de Kocic, lui tendit l'enveloppe. Kocic en tâta l'épaisseur, souleva le rabat et évalua d'un coup d'œil le montant de la liasse qu'elle contenait. Il daigna hocher la tête, mais précisa :

— C'est bien, mais pour retrouver Johnny, il en faudra autant.

— Ne poussez pas le bouchon trop loin ! gronda Landis.

— Sinon... ?

Kocic empocha l'enveloppe, ouvrit la portière et sortit de la Nissan sans attendre de réponse. Landis souffla derrière lui :

— D'accord, mais tâchez de le trouver et de régler ça une fois pour toutes, bon Dieu !

Stanislas Kocic hocha la tête et à l'instant de refermer la portière, se pencha pour dire :

— Partez le premier. Et un dernier conseil, gouverneur... - il tendit le doigt vers la cuisse gauche de Landis - faites gaffe en démarrant. La détente est parfois sensible... S'il vous arrivait un accident ici, qui s'en soucierait ?

CHAPITRE VII

Le temps de sortir du parking et d'atteindre le périmètre de l'héliport, Bolan aperçut Phil Casey qui ressortait du bâtiment en compagnie d'un autre homme en tenue de pilote. Lequel marcha vers le Bell tandis que Casey se dirigeait vers le taxi, se penchait à la portière pour parler au chauffeur. Il se redressa vivement quand Bolan s'approcha, le regarda avec appréhension, jeta un coup d'œil inquiet vers l'hélico, où le pilote s'était installé.

Phil Casey était aussi nerveux qu'au Liberty, à l'instant d'introduire John Butler face à la presse.

— C'est bon, vous savez où me joindre, fit le chauffeur de taxi en redémarrant.

Casey hocha la tête et recula de deux pas pour dévisager Bolan.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Discuter avec vous de deux ou trois choses, durant le trajet jusqu'à Cape Cod, répondit l'Exécuteur.

Casey ouvrit des yeux comme des soucoupes et resta bouche bée.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Restez naturel et tout se passera bien, assura Bolan en lui prenant le bras. Le pilote est payé à la journée, j'imagine ?

Casey acquiesça, se laissant guider vers l'appareil comme un automate.

— Bon sang, c'est pas vous qui... ?

Il était blême et pétrifié de stupeur, comme si le Bell avait été une soucoupe volante. Bolan resserra sa prise sur son coude. Il avait d'autres moyens de s'assurer de la collaboration du cinéaste, mais au cas où le pilote se serait montré hostile, mieux valait la jouer en finesse. Sans arme et sans violence.

— Vous tenez à votre film, non ? Au scénario de notre ami Johnny ? Alors laissez-moi vous accompagner à Cape Cod. On est attendus là-bas par une infirmière dévouée... à la clinique Mac-Milan.

Bolan lut une surprise totale dans le regard de Casey. Il en savait bien plus que lui, apparemment.

— Johnny me fait confiance, ajouta-t-il, alors faites-moi confiance, Phil. Sinon, votre film est à l'eau, et ce sont les agents fédéraux qui viendront vous souffler dans les bronches ! Compris ?

— O.K., mais vous me faites mal !

Bolan le lâcha. Casey, au bas de l'hélico, lança au pilote :

— On vient à deux ! La production m'a envoyé quelqu'un.

La type parut intrigué, jeta un regard à Bolan, jugea préférable de hocher la tête en signe d'accord. Puis il démarra le rotor. Casey se mit à trembler sur place, flageola en cherchant quoi faire. Bolan l'aida à se

hisser dans l'appareil, le poussa vers les deux sièges du fond. Puis il se pencha vers le pilote et demanda :

— Vous atterrissez où, à Brewster ?

L'homme hésita. Lorgna la carrure de son second passager, le sac dans sa main, entrouvert, qui ne laissait rien voir de son contenu.

— Où vous voulez, finit-il par répondre.

— Le parc de la clinique Mac-Milan ? suggéra Bolan.

— Ça peut se faire, opina le pilote.

— C'est là que vous devez ramener M. Marvin Hofman, non ?

Le pilote fit signe que oui et voulut savoir :

— Il rentre pas, lui ?

— Il a envie de faire un peu la fête en ville, répondit Bolan avec un clin d'œil. Comme il est parti les mains dans les poches, on va lui chercher de quoi. Katie Belmont est au courant... Elle nous attend.

— Pouviez pas le dire tout de suite ? s'écria le pilote, tout à coup rassuré, avec un large sourire. Allez vous asseoir, on décolle !

Bolan lui donna une tape sur l'épaule et prit place à côté de Casey. Alors que l'hélico s'élevait au-dessus de Memorial Park, s'inclinait vers le sud et filait le long de la côte, survolant Boston Harbor puis les plages, Bolan demanda au cinéaste, qui virait verdâtre :

— C'est un baptême ?

— En hélico, oui, reconnut Casey en tâchant de contenir les soubresauts de son estomac.

— C'est tout de même plus cool qu'Apocalypse Now, plaisanta l'Exécuteur, arrachant un pâle sourire à Casey. Les Fédéraux vous ont laissé filer ?

— Je les ai semés ! se vanta Casey. Où est Butler ?

— En sûreté, répondit Bolan. Qu'est-ce que vous imaginiez ? Le F.B.I. était là pour l'embarquer, et s'ils l'avaient fait, vous pouviez dire adieu à vos beaux projets. Johnny ne serait jamais réapparu !

Phil Casey eut de nouveau cet air de candeur qui allait bien avec sa silhouette d'adolescent attardé.

— Il a de quoi les faire tenir tranquille ! affirma-t-il en lorgnant le dos du pilote.

Dans le bruit ambiant, ce dernier ne pouvait pas les entendre, mais Casey baissa encore la voix pour ajouter :

— C'est comme une assurance vie...

— Ses cahiers, vous voulez dire ? Le récit de sa vie de tueur ?

— Ça ne suffirait pas à lui assurer une fin de vie tranquille, selon vous ?

Bolan afficha une moue sceptique.

— Peut-être, mais s'il comptait négocier, à présent, c'est fichu. La fin de vie tranquille, il l'avait à la clinique...

— Je ne savais pas qu'il était hospitalisé.

— Plutôt une maison de retraite pour gens riches, précisa Bolan.

Casey avait peut-être l'air naïf, mais il gambergeait ferme. Il se demandait dans quel camp jouait Bolan, et dans quel but il avait soufflé Johnny « Two-Two » aux agents fédéraux.

Le Bell s'inclina pour incurver sa trajectoire, Casey parut de nouveau mal en point. Quand on se pose des questions, serrer les dents toutes les trois minutes pour refouler un spasme ne facilite pas la réflexion.

— Il vous a expliqué ses raisons, n'est-ce pas ? le relança Bolan.

Casey, en quelques phrases hachées, raconta que Johnny Butler avait pris contact avec lui quelques semaines auparavant, en se servant du nom de Bill Casey, le grand-oncle du jeune homme, truand notoire dans le gang des Irlandais. Ils avaient échangé des mails, élaboré le projet de film grâce auquel Butler comptait sortir de la clandestinité, solliciter la protection du F.B.I...

— Vous ne saviez pas où il vivait ? demanda Bolan.

— Non ! Je l'imaginai à l'étranger, loin d'ici ! Je l'ai rencontré tout à l'heure pour la première fois. Il descendait de cet hélico et c'est le pilote qui m'a parlé de Cape Cod...

— Il vous a appâté avec ses cahiers de souvenirs... Mais est-ce qu'il a dit pourquoi il avait décidé de se livrer ? A part l'envie de transformer sa vie en scénario...

Casey secoua la tête.

— Il ne vous a pas parlé de visite qu'il aurait reçue ?

— Non.

Katie Belmont aurait la réponse, supputa Bolan.

Alors que le Bell s'inclinait au-dessus des vagues de l'Atlantique et glissait avec légèreté dans la baie de Cape Cod, Phil Casey reprit en se cramponnant à son siège :

— Il m'a dit qu'il n'avait plus beaucoup de temps devant lui, qu'il devait se presser s'il voulait faire quelque chose de ses souvenirs. Qu'il avait songé à écrire un livre mais que sa tête ne suivait plus... Depuis un accident, il y a quelques années. Mais les cahiers étaient là, ils dormaient depuis longtemps, ils étaient prêts. Une caisse de grenades dégoupillées, c'est ce qu'il a dit... Il n'a jamais parlé d'argent...

— Et de ces meurtres ? Ses dix-neuf cadavres ?

Phil Casey se crispa.

— Je n'ai jamais pensé réhabiliter Johnny Butler, protesta-t-il d'une voix assourdie.

— J'espère bien !

Le pilote se tourna à demi vers eux et lança :

— On arrive bientôt. La pelouse de Mac-Milan, hein ?

Bolan répondit d'un pouce levé et observa le rivage qui défilait. La

route côtière qui traversait des bourgs résidentiels était bordée de motels et de terrains de golf. De grosses villas se nichaient dans de vastes terrains boisés. Puis un grand bâtiment blanc apparut en dessous du Bell, au milieu d'un parc clôturé de haies qui occupait tout l'espace entre la route et l'océan. Au loin, la petite agglomération de Brewster. Un cadre bucolique parfaitement typique de la Nouvelle-Angleterre : élégance de bon ton, herbe verte et massifs bien taillés. Un havre de paix où Johnny « Two-Two », le tueur aux dix-neuf assassinats, avait trouvé refuge, aussi surprenant que cela paraisse. Qui le lui avait permis ? se demanda l'Exécuteur, alors que le Bell, survolant le parc du côté de l'océan, amorçait sa descente.

Le pilote le posa délicatement sur un terre-plein herbu, face à une large terrasse bordée d'une balustrade en pierre. Il n'y avait personne en vue. Même l'arrivée inopinée d'un hélicoptère, le bruit du rotor et le souffle des pales ne semblaient pas troubler la quiétude de la clinique Mac-Milan. Puis des silhouettes féminines apparurent derrière les portes-fenêtres donnant sur la terrasse.

En sautant le premier à terre, l'Exécuteur eut l'impression d'endosser le rôle du porteur de mauvaises nouvelles.

Le portable de l'inspecteur-chef Nolte se mit à sonner alors qu'il regagnait son bureau, au siège de la brigade criminelle du Boston Police Department, sur New Sudbury Street.

— Josh ? C'est Debbie, fit la voix du sergent Rice.

— Nom de Dieu !

Nolte prit une profonde inspiration, referma la porte d'un coup de son imposant fessier et demanda en premier lieu :

— Tu vas bien, Deb ?

Une question pleine de sollicitude, plutôt qu'un réflexe de policier. Debbie Rice apprécia, il le sentit à sa voix.

— Ça va, ne t'inquiète pas pour moi...

— Tu parles !

Nolte, depuis qu'il était reparti du Liberty après avoir failli exploser la tête du special agent Mike Olsen, n'avait croisé que des visages graves et fermés, voire carrément hostiles. Powell, leur patron, faisait la gueule à tout le monde, pas seulement aux Fédéraux. A cause de Debbie, évidemment...

— Si elle ne te paraît pas rapidement, Josh, plus personne ne pourra l'aider, même toi, avait-il prévenu. Avec cette putain de vidéo, comment la soutenir ? C'est bien une tentative de meurtre, non ?

— On trouvera une version pour calmer la presse et apitoyer le public. Un truc sentimental...

— La vengeance, son père, O.K., était convenu Powell, on peut convoquer les violons, mais il faudrait au moins qu'elle se montre et

vienne faire amende honorable...

Powell avait cent fois raison, et Nolte résuma en une phrase la situation :

— Si tu ne rappliques pas dare-dare pour te faire pardonner, Deb, on ne pourra rien faire pour toi. Radiation de la police et inculpation... tu n'y couperas pas...

— Je m'en doute, Josh. Mais pour les pleurnicheries et le mea culpa en direct, il faudra attendre encore un peu !

Nolte soupira. Le ton de la jeune femme n'indiquait pas qu'elle était disposée à faire amende honorable, loin de là. Mais il ne pouvait s'en étonner. Et même, au fond de lui, le contraire l'aurait déçu. Debbie était têtue, bagarreuse et il l'avait toujours défendue. Alors il s'abstint de toute objection, et demanda en reniflant :

— Je peux faire quelque chose pour toi ?

— Ouais... J'ai rendu visite à Frankie O'Keefe...

Nolte poussa une exclamation qu'un éternuement transforma en barrissement.

— Il m'a dit que Vito Marchesi avait aidé Butler dans sa cavale, et surtout à rentrer aux Etats-Unis, mais il a parlé d'un complice au City Hall. Pas dans les étages inférieurs, au sommet, si j'ai bien compris... Tu sais quelque chose là-dessus ?

Les yeux larmoyants, la voix déformée par le mouchoir déplié sur son visage, Nolte s'écria :

— Ne va pas t'en prendre à Marchesi, Deb, je t'en supplie !

— Pourquoi pas ? Le type qui m'a plongé dans les pattes, c'était pas un type à lui ? Moi, ça me paraît le plus probable !

— Tu te trompes ! Laisse tomber, je te dis !

— On sait quelque chose sur ce mec ?

— Rien ! affirma Nolte. Strictement rien...

Il se moucha bruyamment.

Même avec les films ? s'étonna Debbie Rice.

— On n'a rien de probant, le seul film qui aurait été utile, il est fichu, la caméra a pris une balle et...

— Encore de ma faute, hein ? ricana Debbie Rice.

— Mais Vito Marchesi est aussi sur le pied de guerre pour le retrouver, si tu veux savoir ! jeta Nolte après un silence. Alors tu fais fausse route en t'en prenant à lui...

— Toujours bien renseigné, Josh..., commenta Debbie. Qui marche avec Vito au City Hall ? ajouta-t-elle. Le sommet, c'est le gouverneur Landis, non ? Lui et Marchesi ? Ils font des affaires ensemble, je parie...

— Ne mets pas les pieds là-dedans, Deb, je te Jure que...

— Désolé, Josh, mais voilà justement Marchesi qui sort... Je vais lui poser directement la question...

— Deb ? hurla Nolte. Arrête tes conneries ! Où tu es ?

Il n'obtint pas de réponse, mais perçut distinctement, sur fond de circulation, le bruit d'une détonation...

Frankie O'Keefe mastiquait un sandwich à la viande froide Chez O'Brien, le pub de Sullivan Street, au cœur de Charlestown. Cela ne valait pas l'Irish Stew de Brady, mais la fliquesse blonde qui avait gâché son déjeuner lui avait coupé l'appétit. Du moins jusqu'à ce qu'il ait vidé deux pintes au comptoir d'O'Brien et juge qu'il ne pouvait pas repartir l'estomac vide. La cuisine était fermée, mais Neil, le barman, s'était débrouillé pour trouver de quoi le dépanner. Et confectionner un club généreux, qu'une pinte supplémentaire aidait à faire passer.

Juché sur un tabouret à l'extrémité du bar, Frankie O'Keefe contemplait d'un œil vide les étagères chargées de verres, les trophées du club de football local et les photos à la gloire des Patriots. Chez Brady, on célébrait la N.B.A. et les Celtics ; ici ! la N.F.L. Le seul sport qui trouvait grâce aux yeux de Frankie, c'était celui qui consistait à briser les os d'un adversaire à coup de batte de base-ball, mais les pubs irlandais du quartier qui rassemblaient les supporters des Red Sox se trouvaient de l'autre côté de Bunker Hill Street.

Frankie se mit à rêvasser au bonheur que ça serait, de descendre à la cave chez O'Grady, avec à la main une des battes que collectionnait le patron. La cave la plus profonde et la plus discrète de toute la ville... O'Grady avait fait aménager spécialement une cellule dans un grand renforcement, tout au fond. Avec des cloisons insonorisées, des rigoles au sol, une évacuation, des anneaux aux murs. Une baignoire en béton pour les bains d'acide... Tout ce qu'il fallait pour s'occuper en détails des emmerdeurs, balances et ennemis en tout genre...

Frankie imagina en souriant aux anges le bonheur que ça serait d'y faire descendre la blonde qui l'avait humilié. Lui faire avaler son insigne de flic et ensuite, très patiemment, lui casser un os après l'autre, avec la batte... Sans oublier tout de même, avant qu'elle soit trop amochée, de s'occuper de son cul...

La sonnerie du téléphone, derrière lui, fit sursauter O'Keefe et interrompit net son film intime... Il entendit Neil répondre, puis s'adresser à lui.

— On vous demande, monsieur O'Keefe.

Frankie tendit le bras vers l'appareil, mais le barman le détrompa :

— Dehors, monsieur O'Keefe, dit-il avec respect, en raccrochant le combiné. On vous demande dehors.

— Qui ça ?

— Il n'a pas dit, mais il a un paquet pour vous.

— Oh, je vois ! fit O'Keefe, en descendant prestement de son

tabouret.

Il sortit sur le trottoir de Sullivan Street, cligna des yeux dans la lumière de l'après-midi, cherchant Magnus, qu'il avait chargé de lui rapporter de quoi remplacer le calibre .38 confisqué par la fliquesse. Il ne vit qu'un gros Lincoln Navigator noir aux chromes rutilants. Par la glace baissée, le visage du conducteur apparut, souriant. O'Keefe traversa la chaussée dans sa direction.

— Hé, Nick ! Tu as pris la peine de te déplacer, c'est gentil, fit-il, en lorgnant l'intérieur du gros SUV. Magnus n'est pas avec toi ?

— Il m'a confié le truc.

Nick Vicentini tendit à Frankie O'Keefe, par la portière, un petit paquet emballé de papier journal, de la taille d'une boîte de chaussures. Frankie le prit à deux mains, en souriant. Le trouva bien léger et son sourire se figea. Dans l'autre main de Nick Vicentini, le museau noir d'un automatique promettait un autre cadeau que l'emballage vide. Frankie O'Keefe, totalement pris au dépourvu, ne sut qu'ouvrir grand la bouche, avec un hoquet de surprise.

— De la part de Vito, Frankie ! fit Nick Vicentini en pressant la détente.

La balle de 9 mm Parabellum crachée par le Beretta 92 s'engouffra entre les fausses dents et nettoya le palais des miettes de sandwich qui s'accrochaient, puis, dans son élan implacable, ravagea tout ce qui servait à Frankie à mastiquer, à réfléchir à la meilleure façon de se venger de Debbie Rice, à rêvasser d'un tête-à-tête avec elle dans la cave d'O'Grady...

Projeté en arrière par l'impact, il ressembla à un patineur de dessin animé, court sur pattes et aussi large que haut, moulinant des bras et des jambes pour préserver un équilibre impossible sur un sol verglacé qui finit par se dérober. Il pédala un instant dans le vide, le temps que sa boîte crânienne explose, libérant un flot sanguinolent qui charriait sans distinction des éclats d'os et des fragments de cervelle, arrosés de bière aigre. Puis il s'effondra au milieu de Sullivan Street, dans une flaque immonde, rouge sombre.

— Saloperie de balance ! fit Nick Vicentini en guise d'oraison funèbre, et il démarra.

Quand le Navigator eut tourné le coin, il accéléra et passa un coup de téléphone sur son portable. Vito Marchesi répondit à la seconde.

— C'est fait, boss ! annonça laconiquement Nick.

La réponse de Marchesi fut couverte par un bruit sec que le porte-flingue n'eut aucun mal à identifier : celui d'un coup de feu.

CHAPITRE VIII

La jeune femme brune qui vint vers eux était petite, vive, âgée d'une trentaine d'années, et elle tendit à Bolan une main énergique, en se présentant :

— Monsieur Morris' ? Je suis Katie Belmont...

Elle salua Phil Casey, que Bolan présenta comme réalisateur de cinéma, puis demanda en montrant l'hélicoptère sur la pelouse :

— M. Hofman n'est pas revenu avec vous ?

— Il a eu un petit coup de fatigue, il se repose à Boston...

Bolan croisa le regard intrigué d'une grande femme aux cheveux gris ramassés en chignon qui se tenait en retrait dans le vaste salon donnant sur la terrasse où Katie Belmont les avait accueillis.

— Il n'a pas voulu aller à l'hôpital, ajouta-t-il.

— Cela ne m'étonne pas ! intervint la femme au chignon. Une vraie tête de mule..., ajouta-t-elle avec un large sourire, qui étira la peau liftée de son visage luisant.

Le Dr Lynn Sheridan se présenta comme la directrice de la clinique Mac-Milan. Alors que Katie Belmont portait une blouse blanche ornée d'un badge à son nom, elle était vêtue d'un tailleur très chic, chaussée de talons aiguilles et semblait sortir à l'instant d'un clip publicitaire vantant les crèmes de beauté antirides.

— Vous êtes donc les fameux amis d'Hollywood de notre cher Marvin...

Bolan désigna Casey du menton, en lui adressant un regard assez appuyé pour qu'il comprenne qu'il avait intérêt à jouer le jeu.

— C'est lui le réalisateur, glissa-t-il en souriant à son tour au Dr Sheridan.

Laquelle frétilla de tous ses bijoux et battit des cils.

— Et vous, monsieur Morris ? Que faites-vous dans ce film ?

Bolan hésita, avant de répondre modestement :

— Conseiller technique...

— Vous me faisiez plutôt penser à un acteur, minauda-t-elle, un peu déçue, avant de fondre sur Phil Casey comme un rapace sur sa proie : Notre établissement ne recherche pas la publicité, il n'en a nul besoin, mais nos associés, aussi soucieux de discrétion soient-ils, sont très ouverts au monde du cinéma. D'ailleurs nous avons initié un projet comparable à cette clinique sur la côte Ouest, figurez-vous... Pas loin de L.A.

Elle prit énergiquement le bras de Casey et l'entraîna à quelques pas, poursuivant avec un rire distingué :

— Depuis quatre ans qu'il est là, ce cher Marvin s'est montré si réservé sur ses ambitions cinématographiques... Vous allez m'en dire

un peu plus sur ce film, j'espère...

— Vous me suivez, monsieur Morris ? proposa Katie Belmont. Ce sont les cahiers de M. Hofman qui vous intéressent, n'est-ce pas ?

Laissant Casey aux prises avec la directrice, Bolan lui emboîta le pas. A peine eurent-ils quitté le salon pour emprunter un couloir désert, que Katie Belmont commenta avec une pointe d'ironie :

— Le Dr Sheridan n'est pas vraiment cinéphile, mais c'est une remarquable femme d'affaires...

Aucun bruit n'était perceptible dans le bâtiment. L'atmosphère de la clinique était étrange, la situation irréaliste. Bolan aperçut, par une porte entrouverte, une salle de restaurant self-service où deux employées faisaient le ménage, puis un salon vide, avec un grand téléviseur éteint.

— C'est l'heure de la sieste et les patients tiennent beaucoup à leur tranquillité, expliqua encore Katie Belmont.

Bolan voulut savoir combien ils étaient. Elle répondit avec un geste vague :

— Une vingtaine... Les chambres sont au premier étage...

A l'extrémité du couloir, ils prirent un ascenseur. La cabine était assez grande pour contenir des fauteuils roulants, ou un lit à roulettes. Katie Belmont appuya sur le bouton du premier. Restait silencieuse, évitant de croiser le regard de Bolan.

— Marvin s'est montré aussi réservé avec vous qu'avec le Dr Sheridan ? demanda celui-ci.

— Ce n'est pas quelqu'un de très expansif, reconnut-elle. Mais ici, beaucoup ont des petits secrets, et les gardent...

— Il a de la famille ? Il reçoit des visites ?

— De la famille, je ne crois pas.

— Mais des visites ? Vous en avez évoqué une, au téléphone...

Elle se troubla et, comme la cabine stoppait, passa devant lui pour sortir.

— Alors ? Qui est venu le voir récemment ? insista-t-il.

— D'anciens amis à lui, finit-elle par répondre, en allongeant le pas. Mais ils ne sont pas restés longtemps, et...

Elle hésita, haussa les épaules et acheva :

— Ça n'a pas eu l'air de lui faire plaisir...

Par une fenêtre donnant sur le parc, Bolan aperçut un court de tennis, une piscine, des allées qui serpentaient entre les massifs. Tout était parfaitement entretenu, net et ordonné, mais désert. Un décor inhabité, d'où émanait une vague angoisse. L'hélicoptère était visible dans l'angle de la pelouse. La haie qui délimitait le parc était doublée d'une clôture grillagée. Au-delà, on devinait l'océan, on entrevoyait les vagues. C'était le seul mouvement repérable dans le paysage...

Arrêtée devant une porte, un peu plus loin, Katie Belmont se

retourna vers Bolan et lança avec un soupçon d'impatience :

— Vous venez ?

Il se détourna de la fenêtre pour la rejoindre. Elle glissa une carte magnétique dans la serrure et ouvrit la porte.

— C'est la chambre de Marvin Hofman, dit-elle en entrant.

Il découvrit une pièce assez vaste qui donnait de l'autre côté du bâtiment. Flanquée d'une salle de bains et équipée d'un frigo, d'un bar, elle était propre, fonctionnelle, impersonnelle. Katie Belmont se dirigea vers le bureau placé en angle, devant la fenêtre, et prit les trois épais cahiers qui étaient posés dessus.

— Voilà à quoi il passe son temps, dit-elle en les tendant à Bolan.

— Il ne les range même pas dans un coffre ?

— Un coffre ? Non ! Pourquoi un coffre ? Vous les voulez, oui ou non ?

Elle les lui mit d'autorité dans les mains, et sortit de la chambre, brusquement énervée.

« Premières années, 1960-1970 », était-il écrit sur la page de garde du premier cahier, d'une écriture appliquée. Le gang des Irlandais, Bill Casey, tonton Castellano, releva Bolan en feuilletant rapidement. Le deuxième cahier, à l'écriture plus serrée, couvrait les années 1970-1990. Le troisième, rempli seulement au tiers, ne mentionnait pas de date, mais s'ouvrait sur un titre choc : « Règlement de comptes. La loi du Marchesi. »

Les souvenirs de John Butler s'arrêtaient en 1995. Un an avant qu'il disparaisse des radars.

— Vous les avez lus ? demanda Bolan.

Katie Belmont attendait qu'il quitte la chambre, s'impatientant de nouveau.

— Non ! Ça ne me regarde pas... Je n'ai pas le temps, d'ailleurs...

— Débordée, hein ? Tous ces petits vieux et leurs caprices. Il n'y a que vous pour les promener ?

Bolan tendit le cou vers la salle de bains.

— Le fauteuil roulant de Marvin est en réparation ? lança-t-il.

Il vit du coin de l'œil qu'elle changeait de couleur et se mordait la lèvre.

A cet instant, un cri retentit, tout proche, puis une exclamation :

— Johnny « Two-Two » ! Cette vieille fripouille ! Ho ho ! Si je m'attendais !

La voix chevrotait, et l'éclat de rire avait dans le silence un accent métallique qui donnait la chair de poule. Katie Belmont hésita, puis se rua vers la chambre voisine. Les cahiers de Butler sous le bras, Bolan courut derrière elle. Quand la porte s'ouvrit, le volume poussé à fond d'un téléviseur répandit dans tout l'étage la description par le commentateur d'une chaîne d'infos de l'apparition éclair de Johnny

Butler, le tueur aux dix-neuf victimes, à la conférence de presse du Liberty. Et la voix chevrotante répétait gaiement :

— Johnny « Two-Two », tu les as bien eus !

Bolan empêcha la porte de se refermer, poussa le battant d'un coup d'épaule et entra, bousculant Katie Belmont qui brandissait une télécommande. L'écran plat du home cinéma, au fond du vaste living, s'éteignit. Mais une silhouette chenue, vêtue d'un peignoir, se retourna et fonça vers les intrus. Petit et noueux, avec un nez de travers et de gros yeux globuleux, le vieillard glapit :

— Remets-moi ça, Katie, espèce de conne, je veux voir Johnny se faire la malle ! Quel numéro !

Une main crochue agrippa la télécommande, tenta de l'arracher à l'infirmière.

— Ça suffit, Dutch ! s'écria-t-elle. Bas les pattes !

Dutch esquissa le geste de frapper Katie Belmont, aperçut Bolan et le fixa avec une stupéfaction qui se mua instantanément en colère.

— Qu'est-ce que tu nous ramènes là, connasse ? C'est qui ? Un flic ?

Le coup de poing qui atteignit Katie Belmont dans la poitrine n'était pas simulé. Elle poussa une plainte aiguë et lâcha la télécommande. Dutch, la bave aux lèvres, grinça en avançant vers Bolan :

— Tu viens encore chercher des noises à mon pote Johnny ? Va dire à ton boss qu'on l'emmerde, va le dire à cette merde de Rital ! Qu'il vienne, Marchesi, et on lui en fera tâter, à cet enfoiré !

Bolan esquiva un direct au foie et, du côté de la pièce aménagée en bar, avec des tabourets recouverts de fourrure, aperçut des photos épinglées sur un panneau, dédicacées par des pin-up, des sportifs. Parmi elles, un boxeur au nez busqué, râblé et musculeux, arborait une ceinture de champion des welters. Il était porté en triomphe au pied du ring par un pote : Johnny Butler. Sur un autre cliché, il paraissait, cette fois en smoking, au bras d'une blonde et Johnny, hilare, leur portait un toast. La même blonde sur un troisième cliché était assise, très dévêtue, sur les genoux de Dutch, quelques années après sans doute, car le poids welters était devenu poids moyen... Et Johnny Butler était toujours là, le visage brutal, les petits yeux sombres perçants, la mâchoire agressive. Inquiétant, même quand il faisait la fête et célébrait ses amis. L'Exécuteur repéra sur le panneau une autre photo. Johnny « Two-Two » braquant son petit calibre .22, et son pote Dutch posant avec un Skorpion, comme sur une affiche de film noir des années 1930... Un duo de choc !

— Dutch « The Frog » Kiley ! dit Bolan en se retournant vers le vieillard chenu.

Les yeux globuleux de Dutch la Grenouille, éphémère champion de la côte Est et durable porte-flingue du gang des Irlandais de

Charlestown, luisaient de méchanceté. Dans sa main parcheminée, luisait aussi la lame d'un couteau qu'il venait de rafler sur une desserte. Il lança son poing en avant. Bolan recula, esquivant le coup, hésitant à riposter. Il vit le regard de Katie Belmont, derrière Kiley, se figer, rivé derrière lui. Perçut le mouvement de la porte dans son dos. Se sentit empoigné par-derrière, soulevé du sol, avec une force qui n'était pas celle d'un vieillard. Il lâcha les cahiers.

Dutch Kiley retrouva le sourire, montrant toutes ses dents couronnées d'or, au moment de se précipiter sur lui, le couteau pointé. En retrait, Katie Belmont, échevelée et légèrement tremblante, mais concentrée, leva devant son visage une seringue...

Vito Marchesi sortait de l'immeuble de Franklin Street, dans Financial District, où la société Vitomar Invest avait son siège, quand il reçut l'appel de Nick Vicentini sur son portable. Il s'immobilisa en haut des marches, sous les hautes lettres dorées à son nom. Pour un ancien petit malfrat de Little Italy, spécialisé dans le racket des vendeurs de pizzas et la collecte des paris, la réussite symbolisée par ce fronton tape-à-l'œil avait de quoi nourrir un ego démesuré. Physiquement, Marchesi n'avait plus grandi depuis ses quinze ans, et à peine grossi, mais l'époque où il était l'objet des quolibets de tous les petits voyous du quartier italien était depuis longtemps révolue. La Crevette, ou le Gringalet, comme on le surnommait alors, avait tôt compensé ses handicaps physiques par une énergie et une méchanceté hors du commun. Quand on est capable, à seize ans, de planter une pince à sucre dans l'œil d'un débiteur récalcitrant et de rapporter à tonton Castellano le globe oculaire arraché, enveloppé dans du papier journal comme un vulgaire poisson mort, on se fait une réputation, on grimpe vite les échelons, on ne moisit pas longtemps dans les arrières-cuisines des pizzerias pourries.

Vito Marchesi avait pris assez tôt le risque de planter un pic à glace dans l'œil rusé de tonton Castellano, après avoir exécuté de deux balles son fidèle lieutenant Tonio Di Marsa. Il avait tout juste vingt ans et l'audace avait payé : les boss de l'Organisation l'avaient jugé assez mûr pour lui confier le contrôle de South Boston. Les candidats il est vrai ne se bouscuaient pas, Marchesi les ayant éliminés ou dissuadés...

Dix ans après, la Crevette était oubliée. Gringalet, un mot tabou... Les Irlandais du Winter Hill Gang n'osaient plus pointer le nez hors de leur fief de Charlestown. Vito Marchesi avait fait le vide autour de lui. Et appris à se servir d'une pince à sucre de manière civilisée, dans les salons de la finance bostonienne où il était reçu. Encore une dizaine d'années, et il se mettait à rêver d'une carrière politique.

Pour les vieilles familles se prétendant héritières des Pères

fondateurs, les émigrés du Mayflower, c'était un peu trop présomptueux. On avait fait comprendre au rejeton de Little Italy que certaines bornes ne pouvaient décemment pas être franchies. Il avait été assez sage, la cinquantaine approchant, pour ne pas s'entêter. Assez malin pour agir en sous-main. Financer discrètement la première campagne électorale d'Henry Landis, par exemple, et le rappeler à bon escient au gouverneur Landis, plutôt que de revendiquer au grand jour un rôle ou une place.

L'Organisation avait apprécié la manœuvre, encouragé la stratégie, engrangé les bénéfices. Vito Marchesi possédait désormais une juteuse société financière à son nom. Abrisée dans un bel immeuble au cœur de Boston. Il pouvait prendre la pose sous les hautes lettres dorées qui proclamaient à tous son insolente réussite. Répondre sur son portable incrusté de pierres précieuses. Sourire en faisant chatoyer les bagues, en apprenant que ce crétin d'O'Keefe avait fini sa triste carrière criminelle dans une flaque de bière éventée. Personne ne défendrait la mémoire de ce stronzo irlandais !

Il restait bien une ombre au tableau, nommée Johnny Butler, mais elle n'était pas de taille à assombrir la bonne humeur de Vito Marchesi, au moment où il quittait le siège de sa société.

Il n'avait pas encore coupé la communication avec Vicentini. Mario Cozzo, qui marchait devant lui, tenait ouverte la portière de la Bentley Mulsanne que Gianni Torlato, le chauffeur, venait de ranger le long du trottoir. La silhouette blonde qui se matérialisa à cet instant sur sa droite, traversant le trottoir en piquant droit sur lui, sembla à Marchesi surgir de nulle part.

Une groupie fougueuse qui le confondait peut-être avec une rock star, songea-t-il, esquissant un début de sourire que la vue du pistolet qu'elle pointait sur lui effaça aussitôt.

Mario Cozzo, son garde du corps, réagit en soldat aguerri. Un automatique jaillit dans sa main à une vitesse supersonique, il visa à peine, tira d'instinct. Bouche bée, Vito Marchesi assista alors au spectacle incroyable de la femme blonde plongeant à terre, roulant sur elle-même quasiment à ses pieds, et ripostant. Elle était indemne, Cozzo l'avait ratée de quelques centimètres, et, à l'inverse, elle fit mouche. Le pistolero sauta sur place et avec une vilaine grimace tournoya sur lui-même, lâchant son arme et s'agrippant l'épaule.

Un passant leva les bras, poussant un cri à la vue du sang.

— Police ! cria la blonde.

Elle était déjà debout, le canon de son Glock enfoncé sous la pomme d'Adam de Vito Marchesi. Le caïd leva son portable de rock star, montra ses paumes moites et ses doigts bagués.

— Avance ! Dans la voiture ! Monte dans la voiture ! cria la blonde en le poussant vigoureusement vers la portière ouverte de la Bentley.

Le chauffeur, en voyant le boss sous la menace du calibre de cette dingue, garda les mains en évidence sur le volant de cuir. Mario Cozzo geignait sur le trottoir, étreignant d'une main son épaule transpercée, essayant quand même de se redresser. La blonde lui décocha, du bout de sa botte, une pichenette à la mâchoire qui l'envoya dinguer sur le dos. Puis, d'une bourrade, elle projeta Marchesi sur la banquette havane, et monta derrière lui.

— Fais-moi de la place et tiens-toi tranquille, nano ! lui jeta-t-elle en lui faisant sentir son Glock dans les côtes. Et toi, roule !

Gianni Torlato enclencha la première. La Bentley Mulsanne à boîte manuelle appareilla avec la majesté d'un paquebot.

— Je vais où ? interrogea le chauffeur avec un sang-froid méritoire.

— Roule vers le sud ! Chinatown, pour le moment...

Dans son costume sur-mesure, Vito Marchesi tremblait, se mordait les lèvres au point, quasiment, d'avaler sa fine moustache teinte en noir brillant.

— Tu fais bien de te ronger les sangs, aborto ! se moqua la blonde.

Nain, avorton... Personne depuis trente ans n'osait traiter Marchesi de si infâme façon. Il blêmit, cracha au visage de la femme :

— Tu n'es pas flic ! Aucun flic ne se permettrait...

— Sergent Debbie Rice, fit la blonde. Brigade criminelle...

— Plus pour longtemps ! glapit Marchesi.

— Pour un petit moment encore, j'y compte bien ! rétorqua-t-elle, en massant les côtes du gringalet avec l'acier du Glock.

Gianni Torlato, en entendant la plainte de son patron, jeta dans le rétroviseur intérieur un coup d'œil alarmé.

— Il est douillet, le rassura Debbie Rice. Ne t'inquiète pas et garde tes mains en évidence sur le volant.

Torlato protesta qu'il n'était pas armé. Il était chauffeur de banquier, pas pistolero...

— Qu'est-ce que tu veux, sergent ? demanda Marchesi d'une voix qui vibrait de haine.

Il avait beau être en mauvaise posture, il reprenait vite du poil de la bête. Debbie Rice le saisit à la gorge, enroula dans son poing sa cravate bariolée éclatante de mauvais goût, et serra jusqu'à ce que Marchesi tire une langue blanchâtre, en suffoquant. La Bentley fit une embardée.

— Regarde la route ! cria Debbie Rice au chauffeur.

D'une traction, elle fit tomber Marchesi sur le sol de la berline, à ses pieds. Sa botte remplaça son poing, contre la gorge. Le caïd n'eut pas le temps de reprendre son souffle. Le canon du Glock balaya la main avec laquelle il tentait de se protéger.

— Je veux Butler ! articula posément Debbie Rice. Johnny « Two-Two ».

— Tu l'avais, tout à l'heure..., hoqueta Marchesi. Tu l'as raté ! Je te reconnais !

— Tu vas m'aider à le retrouver.

— Je ne sais pas où il est, je le jure...

— Mais tu sais d'où il vient...

Marchesi déglutit avec peine. Son teint virait jaunâtre. La teinture de ses cheveux plaqués sur ses tempes se délayait, comme celle de sa moustache. Il avait l'air d'une seiche qui régurgite son encre.

— Non, non...

— Si !... O'Keefe ne m'aurait pas raconté de blagues !

Tordu dans une position inconfortable, Marchesi se mit à paniquer. La pointe de la botte lui entaillait le cou, la semelle lui broyait le larynx. Mais ce fut pire lorsque la blonde tira de la poche intérieure de son blouson une petite boîte dont elle fit tomber le couvercle. Elle montra son contenu à Vito Marchesi.

— Je connais tes goûts, nano... J'ai potassé ton dossier, murmura-t-elle. Tu ne vas pas me raconter de blagues, toi non plus...

Devant les yeux écarquillés de terreur de Vito Marchesi, elle fit s'ouvrir et se fermer les griffes d'une pince à sucre...

Bien qu'il n'y eût personne à proximité qui aurait pu l'entendre, l'agent fédéral Daniel White, chef du Bureau pour Boston et le Nord-Est, baissa instinctivement la voix pour répondre à son interlocuteur :

— Je comprends votre souci, monsieur le directeur adjoint.

Il y eut un silence sur la ligne. White serrait son portable à s'en faire blanchir les phalanges. Il « comprenait », mais de là à « partager », il y avait une marge. Un gouffre qu'il lui était impossible de franchir... Forbes attendit et, comme rien ne venait, il reprit, d'un ton quelque peu adouci :

— Vous prenez votre retraite bientôt, Danny ?

White acquiesça avec un soupir.

— Dans six mois, monsieur.

— Vous avez de la veine !

L'exclamation avait un accent si sincère que le special agent ne sut quoi dire. Le directeur adjoint n'attendait plus qu'il ajoute quoi que ce soit. Il conclut d'un ton solennel :

— Tâchez de terminer en beauté, Danny. Tout le monde ici vous en sera infiniment reconnaissant...

La conversation terminée, White resta pensif. Du renforcement du hall où il s'était isolé pour prendre l'appel en provenance de Washington, il contempla l'animation fébrile du Center Plaza, le siège du F.B.I. dans la ville. Il venait de rentrer du Liberty, mais il n'avait plus envie de regagner son bureau. La dernière phrase du directeur adjoint était de trop. Elle lui restait en travers de la gorge. La reconnaissance

des huiles du Bureau, qui pouvait y croire ? Forbes, le cul dans son fauteuil, le prenait vraiment pour un gogo !

Une bouffée de colère succéda à son accablement. Puis il aperçut, furetant nez au vent devant le Center Plaza, James Hawthorne, le reporter toujours à l'affût. Un mince sourire vint aux lèvres de White. Il n'y entraînait ni gaieté ni bonne humeur, mais c'était une expression rusée que Hawthorne était plus que quiconque à même de remarquer et d'interpréter. White sortit de l'immeuble d'un pas pressé. Comme il s'y attendait, le journaliste le repéra et piqua droit sur lui. Marchant à sa hauteur, il lança :

— Compte tenu des circonstances plutôt calamiteuses, Dan, je vous trouve un air inexplicablement satisfait. Vous avez du nouveau ?

— Si je vous disais que c'est la perspective de partager avec vous un moment de détente devant un verre qui en est la cause, vous me croiriez ? répliqua avec aplomb l'agent fédéral.

— Non ! ricana Hawthorne. Le Père Noël, ce n'est plus de mon âge. Ni du vôtre, d'ailleurs !

— Eh bien, vous avez tort, figurez-vous ! Mais donnez-moi le temps de me dépêtrer des dernières calamités. Dans deux heures au bar du Hilton, la petite salle du fond... Ça vous va ?

James Hawthorne, sidéré, s'arrêta et hocha la tête.

— Vous ne le regretterez pas ! promit White. Il poursuivit son chemin, pas mécontent d'avoir cloué le bec au reporter.

CHAPITRE IX

L'avant-bras qui étranglait Bolan avait le volume et la dureté d'un gourdin. Son agresseur, la taille d'un géant. Il le dominait de plus d'une tête. L'Exécuteur tenta d'abord de desserrer l'étreinte et ne parvint même pas à gagner les quelques centimètres nécessaires pour respirer. Le colosse souffla au-dessus de sa tête, le décollant du sol. Accroché à son poignet, Bolan détendit sa jambe droite et envoya son pied dans la figure de Dutch Kiley. Une parade pas très réglementaire mais efficace, et la seule qui restait à sa disposition pour écarter la menace du couteau.

Les traits de l'ex-boxeur se chiffonnèrent, son nez fragile, trop souvent fracturé, se cassa pour l'énième fois avec un bruit de branche sèche et il perdit l'équilibre, trébucha sur les cahiers tombés à terre. Il tenta de se rattraper à la table roulante, la renversa. Lâchant le couteau, aspergeant de sang les restes de son déjeuner, il glissa sur la vaisselle sale, se retrouva les quatre fers en l'air dans les débris d'assiettes, couinant des insultes et des insanités.

— Les Irlandais vont te faire la peau, Marchesi ! T'aurais pas dû venir piétiner nos plates-bandes ! C'est notre territoire, salopard !

Puis, alors qu'il peinait à se relever, battant des membres comme une grenouille renversée sur le dos, il encouragea le nouvel arrivant, d'une voix qui déraillait dans les aigus :

— Etrangle-le, Toby ! Ce motherfucker a essayé de m'estropier ! Vas-y ! Tue-le ! C'est un Rital !

En voyant Kiley culbuter cul par-dessus tête, le nommé Toby avait un instant relâché sa pression sur le cou de Bolan. Il poussa un grognement, en guise de réponse, et sans doute galvanisé par le feu vert de son pote, voulut assurer de nouveau sa prise. Mais ces quelques secondes d'hésitation lui coûtèrent son avantage. Le Guerrier profita de l'élan que lui avait donné son coup de pied pour décocher vers l'arrière, à la manière d'un cheval vicieux, une violente talonnade. En plein dans le tibia du mastard. Simultanément, il rua vers le haut, l'arrière de son crâne heurta sèchement le menton du quidam. Et pour faire bonne mesure, il lança son coude vers l'arrière. Même un cheval vicieux n'en aurait pas réalisé autant en une seule seconde, et son agresseur, il l'avait pressenti, était une force de la nature, une brute, mais n'était que cela.

Le tibia craqua, les mâchoires claquèrent, l'abdomen fit entendre un gargouillis. Toby émit un cri de surprise, de douleur, puis souffla comme un phoque vexé en secouant sa grosse tête de demeuré. Se faufilant dans la saignée de son coude, Bolan lui échappa d'une contorsion et une fois accroupi, fit volte-face.

— Il m'a fait mal, Dutch ! se plaignit Toby en sautillant sur place.

Il était vraiment monstrueux, une montagne de muscles à laquelle la nature, généreuse mais distraite, n'avait accordé qu'un seul neurone pour diriger la machine. Et encore...

— Bas les pattes, Toby ! intervint alors Katie Belmont, en se glissant dans l'espace étroit entre le colosse et le mur.

Toby cligna des paupières et dodelina de la tête, ses deux mains d'étrangleur cherchant à saisir le cou de Bolan.

En un éclair, ce dernier réalisa à qui il avait affaire : Toby le Dingue avait défrayé la chronique criminelle à l'âge de douze ans en brisant à mains nues la nuque de la psy chargée de son suivi. Dix ans après, il s'était évadé de l'asile. Il était revenu sous le feu des projecteurs des années plus tard, au sein d'un gang spécialisé dans le racket des personnalités et les kidnappings. Avec un tel succès que le Crime Organisé les avait enrôlés, lui et ses complices, pour assurer ses basses besognes. Toby était une arme de dissuasion massive, qui parfois dérapait. Une fusillade avec les agents fédéraux, dans les Adirondacks, le grand parc national de l'Etat de New York, avait mis fin aux exploits du gang. Trois cadavres dans une cabane de randonneurs, l'otage libéré... Le F.B.I. avait de quoi pavoiser, mais s'était montré plutôt discret sur le fait que Toby le Dingue, absent au moment de l'assaut, s'en était bien tiré. Cela remontait à trois ans et il n'avait plus fait reparler de lui depuis.

Jusqu'à ce que Bolan se retrouve face à lui, dans cette clinique de Cape Cod, où les patients semblaient réunis pour un casting criminel de premier choix...

La large face de Toby refléta un sentiment d'incompréhension, quand il reconnut, Katie Belmont Elle se froissa ensuite, se crispa de douleur quand Bolan, d'un coup de pied dans la jambe déjà touchée, fractura le tibia. Cela produisit un bruit de glace qui se rompt à la surface d'un étang...

Toby le Dingue poussa un barrissement. Sa jambe se déroba. Il fit porter sur l'autre ses trois cents livres. Tangua sur place.

— Toby ! répéta Katie Belmont, affolée, en enfonçant la seringue dans le biceps bandé.

C'était comme si elle avait tenté de la planter dans un mur ! L'aiguille ripa, se tordit et faillit se briser. D'un revers de main, Toby écarta le bras de l'infirmière et voulut se précipiter pour saisir Bolan à la gorge. Sur une jambe, c'était présomptueux. Il perdit l'équilibre et s'abattit dans la pièce en hurlant de rage. Tête la première, il percuta le soubassement du bar, son large front fracassant quelques planches. Le sol trembla et divers objets décoratifs tombèrent. Mais il en fallait davantage pour assommer le mastodonte. Il tenta encore de se retourner, lançant à l'aveuglette son bras vers l'arrière. Bolan s'écarta

mais la grosse pogne agrippa l'ourlet de la blouse de l'infirmière.

Katie Belmont poussa un cri de frayeur en découvrant le visage cabossé et dégoulinant de sang de Toby. Elle bondit en arrière, abandonnant un morceau de sa blouse entre ses doigts boudinés. Renonçant à employer la seringue pour calmer le Dingue, elle fila hors de la chambre transformée en champ de bataille avant que Bolan ait recouvré son souffle...

Incapable de se relever, Toby resta suspendu un instant au bar, dont un pan céda. Le meuble avait pourtant l'air solide, un boxeur de la trempe de Dutch n'imaginait pas s'accouder à un comptoir de pacotille. ! Mais il n'avait pas prévu non plus la collision frontale avec un énergomène du calibre de Toby. Tout massif qu'il soit, l'édifice plia sur sa base et s'écroula sur le corps étendu, dans un fracas de verre brisé et de bois éclaté. Le torse enseveli sous un monceau de décombres couronné de photos jaunies, Toby le Dingue ne bougea plus, même quand Dutch Kiley, rampant jusqu'à lui, l'encouragea d'un chuintement, à cause de son nez en marmelade :

— Debout ! Tu vas pas jeter l'éponge, enfoiré ! Te laisser mettre K.O. par un bouffeur de pizzas ! Debout, je te dis...

La réponse risquait de se faire attendre. L'Exécuteur quitta le ring et se précipita dans le couloir pour rattraper Katie Belmont. Il l'interpella :

— Hé... vous n'allez pas vous en tirer comme ça ! Il avait l'arrière-gorge irritée, le larynx douloureux.

Elle fit volte-face, hors d'haleine et tremblante. Le dévisagea d'un air égaré et brandit la seringue comme pour la lui planter dans l'œil... Il lui saisit le poignet au vol, détournant le coup. Serra et imprima une torsion. Katie Belmont laissa tomber la seringue. Recula jusqu'à heurter le mur.

— C'est comme ça que vous soignez tous vos patients ? persifla-t-il sans la lâcher.

— Fichez-moi la paix !

Elle voulut s'esquiver, mais il la maintint plaquée au mur.

— Qu'est-ce que vous voulez au juste ? gémit-elle.

Elle était sur le point de pleurer.

— Vous savez très bien que Marvin Hofman s'appelle en réalité John Butler, fit Bolan d'une voix dure. Et aussi qui est Butler ! Johnny « Two-Two »... Dutch Kiley vous a expliqué pourquoi « .22 » ?

Katie Belmont baissa la tête sans rien trouver à objecter. Du coin de l'œil, Bolan aperçut une porte qui s'entrebâillait, un peu plus loin, mais personne ne se montra sur le seuil de la chambre.

— Kiley, Toby le Dingue, Butler... Ils sont tous comme ça, ici ? demanda-t-il en baissant la voix.

Elle renifla, jeta un regard apeuré autour d'eux.

— Venez, suivez-moi..., murmura-t-elle en désignant du menton l'extrémité du couloir.

Il s'écarta et la suivit au-delà de l'ascenseur, vérifiant d'un autre coup d'œil, en tournant l'angle du couloir, que la porte entrouverte ne s'était pas refermée. Katie Belmont le précéda dans un bureau dont la porte arborait une plaque à son nom. Elle la referma avec soin et se laissa choir sur une chaise, devant une table de travail encombrée de plusieurs dossiers.

— Je ne savais pas où je mettais les pieds, quand j'ai été embauchée, il y a un an, dit-elle d'une voix assourdie. J'ai vite compris ! Dutch est méchant comme une teigne, et Toby...

Elle parut tout à coup se ressaisir et tendit la main vers le téléphone, mais il la devança.

— Vous prévenez qui ? questionna-t-il en éloignant l'appareil.

— Edgar et Ross, les infirmiers... Dutch et Toby ont besoin de soins, non ?

Katie Belmont, en se concentrant sur son travail, parvenait sans doute à oublier à qui elle avait affaire, mais l'Exécuteur le lui rappela d'une phrase, d'un ton glacial qui la figea sur sa chaise :

— La santé de ces criminels n'est pas mon premier souci ! Ils attendront !

— Et Butler ? reprit-elle après une hésitation. Il est vraiment... ?

— Il dormait quand je l'ai quitté.

— Il doit prendre son traitement, sans faute. Sinon, il risque...

— Quoi ? Des pertes de mémoire ? Ne plus se rappeler qu'il a tué une vingtaine de personnes ?

Katie Belmont se troubla de nouveau, puis précisa :

— Il a déjà eu une attaque cérébrale. La prochaine serait fatale...

— Je ne verserai pas une larme si elle survient ! affirma Bolan. Mais avant, j'ai quelque chose à faire, et besoin que Johnny « Two-Two » rende un dernier service... C'est vraiment sa chambre, que vous m'avez montrée, tout à l'heure ?... Rien de personnel, pas une photo...

— C'est vrai... Il a laissé la place nette, comme s'il n'avait pas l'intention de revenir. Mais il n'y avait pas de photos aux murs, rien à voir avec Kiley...

Bolan songea au geste théâtral du tueur laissant tomber son pistolet et annonçant qu'il se rendait au F.B.I., dans le salon du Liberty.

— Ses cahiers... ?

— Il avait prévu que M. Casey viendrait les chercher. Il les a vraiment remplis avec ses souvenirs, il me l'a certifié, ajouta Katie Belmont devant la moue sceptique de Bolan.

— Mais il y a autre chose, n'est-ce pas ? Elle hésita et il insista :

— Dans un coffre-fort, je parie... Quelque chose de plus important

que la matière d'un scénario de film sur un tueur de la mafia !

Katie Belmont aurait voulu prétendre qu'elle n'était pas au courant, mais le regard gris posé sur elle exigeait la vérité. Une brusque rougeur lui monta aux joues et elle avoua :

— Je ne suis pas censée le savoir, mais il m'en a parlé, l'autre jour... Après la visite de ces deux hommes...

— Qui étaient-ce ?

— Des Italiens. Ils sont restés très peu de temps, ils se sont engueulés mais Marvin leur a tenu tête...

Elle s'interrompit et remarqua :

— Pour moi, c'est Marvin Hofman, même si j'ai appris sa véritable identité... Bref, ils sont repartis furieux, mais Marvin était bouleversé et il m'a dit qu'heureusement, il avait pris ses précautions. C'est après cette visite qu'il a décidé de partir, à mon avis. Il s'est mis à préparer son départ...

A présent qu'elle avait commencé à raconter ce qu'elle n'était pas censée savoir, Katie Belmont était intarissable. Et elle avait de la sympathie pour Butler, à l'évidence. Elle allait le regretter...

C'était Butler qui avait pris contact avec Phil Casey. Il l'avait vu interviewé à la télé, parlant de son grand-oncle, un truand que Johnny avait bien connu. Casey cherchait des tuyaux de première main sur le Crime Organisé à Boston. Butler s'était emballé pour ce projet de film... Bolan commençait à entrevoir quel était son plan, pourquoi il avait organisé son retour au grand jour de cette façon, publique et spectaculaire. Une idée à lui, que les frères Hayden avaient saisie au bond.

— Il vous a dit ce que cherchaient les types de Little Italy ? demanda-t-il.

— Non. Quelque chose qu'il ne voulait pas leur rendre, et qu'il avait mis à l'abri...

— Dans un coffre ?

Katie Belmont hésita de nouveau, puis finit par reconnaître :

— Celui de la clinique, si j'ai bien compris. Marvin et le Dr Sheridan se sont engueulés à propos de ça, le lendemain. Ça concernait Sagmore. La société qui est propriétaire de la clinique. Marvin était très énervé, il a dit au docteur qu'elle ferait bien d'être prudente, et son mari aussi...

— Il est médecin également ?

Elle hocha la tête et tendit l'oreille en percevant du bruit dans le couloir. Une voix stridente appelait au secours. Dutch Kiley répétait qu'on avait essayé de le tuer à coups de pied. Il cherchait partout la « connasse d'infirmière jamais là quand il faut ».

— Vous aurez bientôt besoin de renfort, dit Bolan.

Les cris de Kiley se rapprochèrent.

— Qui sont les autres patients ? reprit-il.

— Comment ça ?

— Vous avez une liste ? Ils sont tous comme ces trois-là ? Des hommes de la mafia, des tueurs à gages ? Planqués ici sous de fausses identités, à couler des jours tranquilles ?

— Je ne sais pas, je vous jure que je ne sais pas. C'est le Dr Sheridan qui a les dossiers...

— Je vais la voir, dit Bolan en reposant le téléphone sur le bureau, devant la jeune femme. Vous voulez bien récupérer les cahiers de Butler, pour Casey ? ajouta-t-il en ouvrant la porte.

Dutch « The Frog » Kiley se tenait derrière et s'apprêtait à entrer. Les yeux rouges, tassé sur lui-même, il tenait une serviette imbibée de sang plaquée sur son nez en compote. Un vieillard frêle et acariâtre, dont les récriminations cessèrent net à la vue de Bolan sortant de la pièce. Il recula, se glissa prudemment le long du mur.

— Assassin ! Tortionnaire ! glapit-il.

Alors que Katie Belmont appelait les infirmiers à la rescousse, Dutch Kiley se précipita dans le bureau en criant :

— Il a tué Toby ! Vous vous rendez compte ? Toby !

Bolan marcha jusqu'à l'ascenseur. A l'instant où la porte coulissait, il jeta un coup d'œil dans le long couloir qui desservait les chambres. La silhouette qui se trouvait là se figea sur place. Un homme à l'âge indéfinissable, en jean, torse nu. Sa poitrine était couverte de cicatrices, longues et entrecroisées. Son bras gauche amputé à l'épaule. Un moignon de chair brune boursouflée pendait à l'articulation. L'effet était saisissant : le torse tailladé avec application, le membre manquant, mais c'était le regard, écarquillé et fixe, qui mettait le plus mal à l'aise. Celui d'un aveugle, pensa d'abord Bolan, mais il fut détrompé, car l'homme, se voyant découvert, s'empressa de réintégrer sa chambre. Sur la pointe de ses pieds nus, telle une ombre silencieuse...

L'Exécuteur regagna le rez-de-chaussée de la clinique. En sortant de la cabine, il croisa deux hommes jeunes qui se ressemblaient comme des jumeaux : grands et athlétiques, le crâne rasé, le regard soupçonneux. En baskets et blouse d'infirmier, mais comme celle-ci n'était pas boutonnée, on voyait surtout ce qui pendait à leur ceinture : bombe lacrymo et matraque télescopique, liens en plastique, une vraie panoplie d'infirmiers d'urgence !

— Dutch Riley n'a qu'une fracture du nez, les rassura Bolan.

— Encore ! pesta un des costauds.

— Et Toby, c'est le crâne, mais il s'en remettra peut-être, ajouta Bolan.

Ils commencèrent par en rire, puis se retournèrent, interloqués, mais l'inconnu s'éloignait déjà. Ils jugèrent plus urgent d'aller constater

l'étendue des dégâts.

Le grand salon était vide, Bolan en le traversant aperçut par la baie vitrée le Bell qui stationnait sur la pelouse, et le pilote à l'intérieur. Il déboucha à l'autre extrémité dans le hall, vaste et luxueux, de la clinique Mac-Milan. Phil Casey s'y trouvait, avec une jeune femme, une secrétaire préposée à l'accueil, plantée derrière un comptoir, sous un écran où un film était projeté, à la gloire de l'établissement. Un cadeau de la Sagmore Limited, proclamait un bandeau.

— Je me demandais où vous étiez passé ! s'exclama le cinéaste. Vous avez les cahiers ?

— Katie Belmont vous les donnera, son bureau est au premier étage, juste en face de l'ascenseur..., répondit Bolan. Il y a un peu de sang dessus, mais rien de grave. On se retrouve à l'hélico.

Comme Casey restait interloqué, la jeune femme lui proposa de l'accompagner.

— C'est ça, approuva Bolan. Dites-moi où je peux trouver le Dr Sheridan.

L'employée lui montra le couloir desservant les bureaux de l'administration.

— Le dernier sur la gauche. Je la préviens, monsieur...

Elle allait décrocher un des téléphones, devant elle. L'Exécuteur l'en empêcha.

— C'est inutile, dépêchez-vous de monter avec Phil...

Elle n'osa pas protester et entraîna Casey, qui comprenait de moins en moins le film...

Parvenu devant la porte ornée d'une plaque au nom du Dr Lynn Sheridan, Bolan tendit l'oreille, ne perçut aucun bruit et entra sans frapper. Si discrètement que la directrice mit deux secondes à s'aviser de sa présence. Elle était assise derrière un large bureau et consultait un dossier, à la lumière d'une lampe. De lourdes tentures étaient tirées devant les fenêtres.

— Oh, monsieur Morris ! dit-elle en sursautant. Vous m'avez fait peur...

Elle était surprise mais reprit vite contenance, battit des cils et afficha un sourire de commande, puis minauda, d'une voix grondeuse :

— Ce ne sont pas des façons de gentleman, vraiment !

Sa peau tirée par les liftings luisait dans le cône de lumière qui tombait sur le sous-main. Le sourire plaqué sur sa bouche fardée s'élargit, mais dans ses yeux, une lueur inquiète s'alluma, lorsque Bolan, s'avançant tranquillement, contourna le bureau, s'approcha tout près d'elle.

— Vraiment..., répéta-t-elle, hésitant à interpréter ses intentions. Que voulez-vous ?

Sa poitrine se gonfla d'une profonde inspiration et elle resta une

seconde bouche bée, le dévisageant sans comprendre. Puis elle passa un bout de langue agile sur ses lèvres rouge sang et fit lentement pivoter le profond fauteuil de cuir où elle s'était raidie. Pour faire face à ce visiteur aux manières abruptes et en écartant imperceptiblement les genoux, que la jupe du tailleur découvrait, et au-delà...

La réponse lui fit l'effet d'une douche glacée :

— Je veux la liste des criminels que vous hébergez ici, pour commencer...

CHAPITRE X

L'inspecteur-chef Josh Nolte s'extirpa avec difficulté de la Plymouth Fury du Boston Police Department et commença à pester en voyant le début d'attroupement dans Sullivan Street. Des agents de Charlestown avaient délimité un périmètre de scène de crime avec des bandes plastifiées, une équipe de la police scientifique était sur les lieux, mais il en aurait fallu davantage pour atténuer la mauvaise humeur de Nolte. La faute au rhume qui lui embrumait le cerveau, à la migraine qui menaçait, malgré l'aspirine, de lui faire éclater les tempes... La faute à Powell et au F.B.I. ! Tous ligués contre lui... Tous ligués d'abord contre Debbie Rice, évidemment. Mais comme il était le seul à prendre sa défense, cela revenait au même !

L'enseigne d'O'Brien lui donna soif, mais il n'était pas là pour ça. Il ordonna aux agents de faire reculer les curieux, à coups de pied dans les fesses s'il le fallait, et traversa la chaussée en chaloupant, son grand mouchoir étalé sur sa figure. Les types qui enfournaient le cadavre dans un sac crurent bon de se dépêcher de remonter la fermeture zippée, pour éviter de l'incommoder, mais il les détrompa vertement.

— Ressortez-le, bon Dieu, que je voie sa tronche !

Le zip redescendit, une secousse sur le doggy-bag et le haut du corps réapparut. Nolte fit quand même la grimace.

— Cette sale gueule, O'Keefe ! commenta-t-il à mi-voix. Pour ce qu'il en reste ! Pas fichu de canner proprement...

— Même sa mère aurait du mal à le reconnaître ! fit derrière lui le capitaine Powell.

Nolte grommela, en se penchant :

— Je suis pas sa mère, mais c'est bien lui ! Une balle en pleine face... dans la bouche, je parie...

Powell acquiesça.

— La punition des bavards..., continua Nolte.

— On a ramassé une douille de 9 mm Parabellum. Travail de pro...

— Ah ouais ? Vous êtes sûr, chef ? Un flic n'en serait pas capable ?

Powell posa sa main sur l'avant-bras de Nolte pour l'inciter au calme.

— Du calme, Josh, dit-il en baissant la voix.

Le gros inspecteur-chef se détourna pour se moucher. Powell insista, sans le lâcher :

— Personne n'a prétendu que Debbie avait fait ça, donc pas la peine de vous emballer ! Surtout ici !

Les gars de la Scientifique attendaient un ordre pour remballer la

dépouille à la tête pulvérisée de Frankie O'Keefe. Ils tendaient aussi l'oreille, forcément. D'autres, occupés à scruter la chaussée, se méfiaient de Nolte, craignaient qu'un ou deux éternuements ne leur bousillent la scène de crime.

— J'avais compris que le Bureau lui mettait ça aussi sur le dos ! reprit l'inspecteur-chef en montrant le sac et son macabre contenu.

Powell secoua la tête, s'énervant de l'entêtement de Nolte. Il poursuivit :

— Elle s'est fait remarquer chez Brady, elle est venue secouer O'Keefe, lui a même piqué son flingue ! Mais ce n'est pas elle qui l'a descendu, on est tous d'accord, O.K. ? Même White devra en convenir...

Nolte acquiesça, soulagé d'avoir poussé son chef dans ses retranchements. Il n'aurait plus manqué que Debbie soit soupçonnée du meurtre d'O'Keefe... Quant aux Fédéraux, ils n'avaient de cesse, depuis leur fiasco du Liberty, de les harceler au sujet de Butler et du livreur. Et pour se dédouaner, ils étaient prêts à charger Debbie de tous les péchés du monde. Nolte avait beau se triturer les méninges et le nez, il ne voyait toujours pas comment tirer la jeune femme de ce mauvais pas, si elle ne faisait pas l'effort de revenir au bercail.

Tom Taylor, un jeune enquêteur de la brigade, rejoignit les deux policiers et s'adressa à Powell, en restant ostensiblement à distance de Nolte et de ses microbes.

— Un témoin a vu un Lincoln Navigator tourner au coin de la rue, capitaine. Un seul homme à bord...

— Témoin précis et précieux, commenta Powell.

— Il est mécano dans un atelier, il s'y connaît en bagnoles. Un Navigator ici, ça court pas les rues...

— Un Irlandais qui parle aux flics, grommela Nolte, c'est pas tous les jours non plus ! Il a aperçu le conducteur ?

— Un Italien, d'après lui, répondit Taylor.

Le ricanement de Nolte se mua en éternuement.

— Je pige mieux ! dit-il en s'épongeant le nez. Les Irlandais balancent jamais, sauf les Ritals ! Il saurait pas son nom, des fois ?

Taylor haussa les épaules en signe d'ignorance. Le portable de Powell sonna. Le capitaine répondit, fronça aussitôt les sourcils et étouffa un juron. Son interlocuteur débita une longue phrase et coupa la communication.

— C'était White, annonça Powell en se mettant en marche vers leurs voitures. Il est dans Franklin Street, devant l'immeuble de Vitomar Invest, le QG de Vito Marchesi. Marchesi s'est fait braquer par une femme blonde qui a dégommé son garde du corps.

— Comment ça, braquer ? questionna Nolte.

Powell soupira, accablé :

— C'est la journée des kidnappings ! Elle l'a carrément enlevé dans sa propre bagnole !

— C'est Debbie, vous croyez ? demanda Taylor, incrédule.

Sans attendre la suite, Nolte se mit à trotter vers sa Plymouth. Compte tenu de sa corpulence, il fit preuve pour y monter d'une vivacité remarquable. Il démarra alors que Powell et Taylor, dans leur Impala, avaient du mal à se dégager, à grands coups d'avertisseur, des grappes de badauds avides d'entrevoir le cadavre du célèbre Frankie O'Keefe.

Powell vit la Plymouth virer sur les chapeaux de roues. Il aurait juré qu'au volant, l'inspecteur-chef Nolte rigolait doucement des dernières nouvelles.

Recroquevillé sur le plancher de la Bentley Mulsanne, dont il n'aurait jamais imaginé qu'elle pût être aussi inconfortable, Vito Marchesi avait le teint verdâtre, la respiration sifflante, le menton et le cou poissé d'un mélange de bave et de morve, où se diluait un reste de teinture pour les cheveux.

— Un avorton répugnant, voilà ce que tu es ! avait jugé Debbie Rice avec une grimace dégoûtée, en soulageant un peu la gorge du caïd de la pression de sa bottine.

Puis elle avait ordonné à Gianni Torlato de faire demi-tour et de rentrer en ville. La Bentley roulait toujours sur l'autoroute 93, mais en sens inverse, vers le nord.

Marchesi avala goulûment de petites bouffées d'air. Un râle sortait de sa poitrine étroite. Debbie Rice braquait toujours le Glock 23 sur sa tête. Tout le temps qu'elle avait posé des questions et écouté les réponses, elle ne lui avait jamais laissé la moindre ouverture pour tenter de retourner la situation. Mais il est vrai que Marchesi n'était pas en état de se rebiffer. Il enrageait, bien sûr, et la haine brûlait dans son regard, quand il se risquait à croiser celui de la jeune femme. Mais plus que tout, il avait peur. Une trouille bleue, qui l'avait submergé à l'instant où il avait vu tomber Mario Cozzo, son garde du corps, sur le trottoir de Franklin Street. Il avait eu l'impression de se retrouver sans défense, à la merci de cette fliquesse qui avait franchi la ligne jaune en tirant sur Johnny Butler. Elle n'avait plus rien à perdre, elle était capable de tout. Y compris utiliser cette pince à sucre qu'elle avait brandie devant ses yeux avec une expression diabolique. A ce moment, Marchesi avait paniqué. Une débâcle intérieure; irrésistible, inexorable. Elle était dingue, se répétait-il, et sa peur augmentait.

Froide, déterminée, mais dingue. A plusieurs reprises, elle avait fait jouer les pinces devant ses yeux, elle les avait fait claquer comme des mâchoires de fauve, des serres de rapace ! Elles avaient mordu sa pommette, éraflé ses paupières... Visé ses yeux... Livide, décomposé,

Marchesi s'était recroquevillé, tremblant et suppliant. Les griffes à quelques millimètres de leur proie, il s'était tout à coup rappelé, en un flash d'une terrifiante précision, le visage convulsé de sa première victime, quand il avait lui-même seize ans... Qui lui avait appris ce qu'un objet aussi banal qu'une pince à sucre pouvait inspirer comme terreur, provoquer de douleur ? Cela, il ne s'en souvenait pas. Mais à l'instant d'être à son tour énucléé, il avait revu la scène...

Le gros homme en maillot de corps dont il avait oublié le nom pleurnichait, les mains enfouies dans la pâte à pizza. Il suppliait Vito de lui accorder un délai pour rembourser sa dette et n'avait pas vu venir l'attaque brutale. Les griffes ouvertes de la pince enfoncées avec violence dans son orbite. Les serres de métal tournant et crochant ! La pince fouillant, plus profond ! Jusqu'à extirper le globe oculaire, comme on extrait une pierre d'une gangue de roche...

Hurlement horrible, et cette cavité vide, visqueuse, d'où pendaient des filaments sanguinolents...

Coincé sur le plancher de sa luxueuse berline, Vito Marchesi s'était presque évanoui à ce souvenir. En un éclair, il avait imaginé son œil arraché, exhibé comme un immonde trophée, jeté sur la table, devant tonton Castellano, à l'heure de la pasta...

Le gringalet impitoyable qu'il avait été à seize ans allait subir aujourd'hui, des mains d'une femme prête à tout, le même supplice.

Vito Marchesi avait fermé les yeux et s'était mis à sangloter. Il avait donné les réponses, à toutes les questions. Quand il avait rouvert les yeux, la pince à sucre avait disparu, seul l'automatique le menaçait, tenu d'une main toujours aussi ferme. Il avait battu des paupières pour se convaincre que les larmes coulaient de ses deux yeux... Il avait aussi senti que le tissu de son pantalon était mouillé.

— Tu t'es pissé dessus, mingherlino ! avait commenté Debbie Rice, à l'attention du chauffeur. Tu es vraiment un gringalet dégueulasse !

L'odeur de son urine, de sa trouille, de sa lâcheté flottait dans la Bentley, imprégnait le cuir et l'acajou, tandis que Gianni Torlato conduisait comme avec des pincettes en direction du centre-ville, sans dissimuler le mépris que lui inspirait son patron.

— Prends Beach Street et gare-toi, lui ordonna Debbie Rice quand ils eurent dépassé South Station. Torlato obéit, s'arrêta sur un parking en lisière de Chinatown, derrière un théâtre.

— Tu n'as plus de boulot, lui dit alors la jeune femme, mais tu es vivant, ce n'est pas si mal, non ?

L'autre en convint volontiers, se demandant où elle voulait en venir. Le rôle qui montait de la poitrine de Marchesi était de plus en plus rauque. Torlato pâlit, en imaginant que la blonde qui le fixait si tranquillement était en train d'étrangler son patron, à l'abri du dossier. Son ex-patron, plutôt...

— Cherche-toi un autre banquier à conduire, reprit Debbie Rice. Oublie celui-là.

Torlato mit quelques secondes à comprendre.

— Va-t'en et oublie-le ! Allez...

Le chauffeur descendit de voiture, laissant les clés au contact. Il hésita un instant encore, puis haussa les épaules et cavala vers la station de métro la plus proche.

Debbie Rice se pencha sur Marchesi. Décolla la semelle de sa botte de son cou violacé. La face congestionnée, le souffle court, le caïd, en plus de sa piteuse apparence, était psychologiquement démoli. Elle le lut dans son regard hébété. Elle n'en éprouva aucune pitié. La lecture du dossier de Marchesi à la brigade criminelle du B.P.D. ne prédisposait pas à la pitié. Mais encore fallait-il des preuves, pour qu'il ne reste pas lettre morte.

Elle avait obtenu mieux que cela, le temps d'un aller et retour sur l'autoroute jusqu'à Quincy : des aveux.

Elle alluma son portable, ignora les innombrables messages qu'on lui avait laissés durant les dernières heures, appela le numéro de Josh Nolte. L'inspecteur-chef répondit d'un ton rogue. On entendait en fond sonore les bruits de sirène et de circulation.

— C'est Debbie. Tu trouveras Marchesi dans sa Bentley, dans le parking du Colonial Theater, près de la station Boylston. Prêt à passer aux aveux. Il a donné l'ordre à Nick Vicentini d'abattre Frankie O'Keefe, tout à l'heure, par exemple...

— Nom de Dieu, Deb ! Qu'est-ce que tu lui as fait ?

— Juste une petite séance de psychothérapie !

— Oh, Deb, tu...

Mais Debbie Rice avait coupé la communication.

Elle s'assura que Vito Marchesi ne risquait pas de s'éclipser, ni de rendre son dernier souffle, puis abandonna la voiture, et marcha à son tour vers la station de métro toute proche. Elle prit la ligne G vers le nord. Deux stations seulement la séparaient de Government Center, qui desservait le City Hall. Lequel abritait les bureaux du gouverneur Henry Landis.

*

**

Le Dr Lynn Sheridan n'était certainement pas farouche, Bolan aurait pu sans se donner trop de peine obtenir d'elle sur-le-champ tout ce qu'il voulait, sauf la réponse à sa question.

Lynn Sheridan s'était reculée, les traits crispés comme sous l'effet d'une gifle, puis elle s'était fermée comme une huître, feignant de ne pas comprendre.

— Je veux la liste et aussi apprendre comment ils ont atterri ici, reprit Bolan avec patience. Butler, Kiley, Toby le Dingue... Ce manchot

que j'ai aperçu tout à l'heure. Les balafres qu'il a sur le torse, il ne les a pas récoltées dans une cour de récréation ! Vous m'entendez, docteur ?

Lynn Sheridan se cramponnait aux accoudoirs du fauteuil et respirait à peine. Un battement de paupières cependant fit espérer à Bolan qu'elle était disposée à coopérer. Elle repoussa le fauteuil en arrière, pivota vers un meuble à tiroirs et dit d'une voix sans timbre, en se levant :

— Je ne suis pour rien dans tout ça, monsieur Morris.

Elle ouvrit un tiroir, hésita, puis en tira une mince chemise cartonnée, qu'elle fit très vite glisser vers lui, sur le bureau. Bolan l'ouvrit, mais sans quitter des yeux Lynn Sheridan.

Elle avait le regard fixe, dans la pénombre qui l'entourait.

— Allez-y, souffla-t-elle. Lisez...

— J'aurais parié qu'un document aussi important se trouvait dans votre coffre-fort...

L'air se raréfia dans la pièce. L'Exécuteur baissa les yeux sur le document, qui se présentait comme un tableau, avec une liste de noms et des dates, des chiffres... Il entendit alors Lynn Sheridan qui vidait ses poumons. Comme on souffle avant de se jeter à l'eau. Il réagit avec un temps d'avance. Une fois de plus, cette faculté d'anticiper le danger lui sauva la vie.

Il bondit et envoya le fauteuil dans les jambes de Lynn Sheridan. Celle-ci n'eut pas le temps de sortir complètement du tiroir le revolver à canon de deux pouces qu'elle y avait saisi. Encore moins de viser la cible. Mais, par réflexe, elle pressa la détente et le coup partit. Même un calibre .32 produit, dans une pièce close, un bruit de tonnerre. Lynn Sheridan parut pétrifiée par la détonation, puis elle tangua comme si la balle de 8 mm l'avait touchée. Le projectile s'était en fait fiché en face d'elle dans le mur, d'où un cadre de verre dégringola en mille éclats. Lynn Sheridan lâcha brusquement le Webley de poche et recula en se prenant le visage à deux mains.

— Je n'y suis pour rien, je vous jure. Je ne sais rien...

Elle ne minaudait plus, elle était vraiment terrifiée. Le revolver, dans la main de l'Exécuteur, ressemblait à un jouet. Un jouet mortel...

— C'est la liste officielle, reprit Bolan, en montrant la chemise sur le bureau. Je veux la vraie, avec les identités réelles...

— Ne me demandez pas... ils me tueront...

— Qui ça ? Les vieux gangsters que vous hébergez ? Ou ceux qui les ont fait entrer ici ?

Lynn Sheridan se tassait contre le mur. Elle secoua la tête.

— C'est votre mari qui organise cette filière ?

— Non ! cria-t-elle. Mais il est obligé...

— C'est ça ! Vous n'y êtes pour rien et lui est forcé de coopérer.

Vous êtes deux victimes, n'est-ce pas ? Qui est assez puissant pour vous faire peur à ce point ?

D'une toute petite voix, elle finit par bredouiller :

— Scarface... il me terrorise.

Bolan songea immédiatement au manchot couvert de cicatrices, mais il n'eut pas le temps d'en demander davantage. La porte du bureau s'ouvrit à la volée et un des jumeaux au crâne rasé se précipita à l'intérieur, affolé.

— C'était un coup de feu ! Docteur Sheridan... Ça va ? Lynn...

A sa façon de regarder cette dernière et aux trémolos dans sa voix, on devinait de quel dévouement il était capable pour le bien de sa patronne. Sa seule apparition suffit d'ailleurs à requinquer cette dernière. Elle se redressa bravement et montra Bolan.

— Il s'est jeté sur moi, Ross ! s'exclama-t-elle. Il a essayé...

Elle se tordit les mains, retrouvant en un clin d'œil tous ses talents de comédienne. Le nommé Ross n'attendit pas qu'elle achève sa phrase. L'expression éplorée de Lynn Sheridan, sa respiration haletante et sa jupe de tailleur froissée suffisaient à lui suggérer un tableau qui mobilisa instantanément son tempérament fougueux. Il s'avança dans la pièce, sourcils froncés et muscles bandés. Bolan lui montra le Webley, braquant le canon court dans sa direction.

— Tenez-vous tranquille ! lui lança-t-il.

Ross n'en avait nullement l'intention. Il écarquilla les yeux en découvrant le revolver et fonce bille en tête comme un bison furieux...

L'Exécuteur esquiva la charge d'un bond de côté. Ross lança son poing droit dans le vide, mais assura la matraque télescopique dans sa main gauche, et le coup latéral aurait pu briser le poignet de Bolan, s'il n'avait pas eu le réflexe de lever haut les bras, comme un torero sautillant sur la pointe des pieds pour parer le coup de corne. L'infirmier n'avait pas de ces considérations esthétiques. La matraque balaya la lampe de travail et il se vautra sans grâce sur le bureau. La crosse du petit Webley, en percutant son crâne, rendit un bruit métallique qui n'aurait rien de bon quant à la solidité du revolver. De fait, la crosse n'était pas en acier mais en alliage léger, et Ross avait la tête dure. Il poussa néanmoins un cri de douleur, mais parvint à se retourner, et c'est une bombe lacrymogène qu'il brandit dans sa main droite.

Bolan encaissa une ruade dans les côtes et un nuage de gaz se répandit dans l'obscurité du bureau, avec des effets équitabement répartis, car Lynn Sheridan se mit à tousser la première. Fuyant le lieu de la bagarre en titubant, elle se prit les pieds dans son fauteuil à roulettes, qui sillonnait l'espace libre d'allers-retours erratiques, et tomba à terre. Bolan sentit les yeux le piquer. Il happa le bras droit de l'infirmier, le tordit et propulsa Ross vers le mur opposé. La matraque

la frappa à l'épaule, mais la trajectoire de Ross en fut à peine déviée. Aveuglé et toussant, il lâcha la bombe lacrymo, traversa la pièce comme un boulet de canon et percuta de plein fouet une bibliothèque. Les encyclopédies médicales ne bronchèrent pas sous leurs épaisses reliures. L'infirmier rebondit, battit des bras face au mur de savoir, puis ses jambes ployèrent et il glissa lentement à terre, assommé.

Bolan enjamba Lynn Sheridan, qui se frottait les yeux en gémissant, atteignit la fenêtre et écarta les lourds rideaux, puis ouvrit en grand. Un air océanique frais et iodé envahit le bureau transformé en champ de bataille. Bolan découvrit l'allée bordée d'arbres qui menait à la clinique, depuis la route. Le majestueux portail d'accès était ouvert, et sur le terre-plein face au perron, stationnait une Lexus. En se penchant, il aperçut la porte d'entrée du bâtiment. Elle était ouverte. Une silhouette mince était étendue en travers du seuil.

Puis un cri retentit, au premier étage, et le bruit sec d'une détonation lui répondit.

CHAPITRE XI

Coupant la circulation de Boylston Street, le Lincoln Navigator se rabattit vers le trottoir à hauteur de la station de métro Arlington. Nick Vicentini stoppa sans couper le moteur, épiait la sortie, surveillant les parages, le Beretta 9 mm Parabellum à portée de main. Gianni Torlato apparut. Il était seul et s'approcha en courant. Il n'y avait personne dans son sillage. Il grimpa dans le gros SUV. Pâle, essoufflé. Il ne lui avait fallu qu'une station de métro pour faire le tour de son avenir, le trouver passablement plombé, et se souvenir que Nick Vicentini, l'homme de confiance de Vito Marchesi, lui avait plusieurs fois témoigné de la sympathie, par le passé. Il l'avait appelé de son portable. Attendu moins de dix minutes sur le lieu du rendez-vous. Gianni Torlato, à présent que le Navigator virait vers Arlington Street, retrouvait un peu d'espoir.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? questionna Vicentini. Où est le boss ?

Le temps de longer le parc de Boston Common, Torlato relata, d'une voix enrouée par l'émotion et la peur, ce qui s'était passé dans la Bentley, depuis le moment où la fliquesse blonde y avait poussé Vito Marchesi, jusqu'à celui où elle l'avait obligé à abandonner le patron, sous la menace de son arme.

— J'ai bien cru qu'elle l'avait étranglé !... Elle n'a pas froid aux yeux, cette nana ! Et elle a descendu Mario, comme au stand de tir !

Il n'en revenait pas. Mario Cozzo, un pistolero qui à lui tout seul, depuis des années, assurait la protection rapprochée du boss... Avec le recul, une fois passé le feu de l'action, il en avait la tremblote. Impressionné, et admiratif, il insista :

— Une vraie furie ! C'est la police qui les rend comme ça, je crois bien. J'ai rien pu tenter, sans arme, j'ai conduit...

— Qu'est-ce qu'il a dit ? l'interrompt brutalement Vicentini.

— Hein ?

— Le boss ! Cette fiotte de Marchesi ! Qu'est-ce qu'il a balancé au juste ?

— Ben, tout... Je crois bien qu'il lui a dit tout ce qu'elle voulait.

— T'as tout entendu ?

C'était au tour de Vicentini d'être blême. Torlato hocha la tête.

— Elle se fichait que j'entende, faut croire, dit-il en agrippant fort le cuir du siège. Et lui... il arrêta pas de baver...

Il lorgna le visage de Vicentini et ajouta comme si cela pouvait détendre l'atmosphère :

— Y s'est pissé dessus, à la fin... Ou même pire, ça schlinguait dans la bagnole...

Vicentini eut une moue dégoûtée.

— Il a cité mon nom ?

Torlato acquiesça. L'autre l'encouragea, d'un geste impatient, à fournir des détails.

— A propos d'une clinique à Cape Cod... D'une visite que vous avez faite avec...

— Quoi d'autre ?

— O'Keefe, souffla Torlato.

— Nom de Dieu !

La rage convulsait le beau visage de play-boy latino de Nick Vicentini.

— La Bentley, elle est où ? demanda-t-il soudain.

— Beach Street, juste avant le carrefour d'Essex Street, sur un parking. Vous croyez que... ?

Nick poussa un juron et, sans répondre, écrasa l'accélérateur.

L'inspecteur-chef Nolte avait reçu le coup de fil de Debbie Rice - le sergent Debbie Rice, continuait-il à l'appeler, bien que les chances qu'elle le demeure soient des plus réduites - alors qu'il s'apprêtait à descendre de voiture à proximité du siège de Vitomar Invest, sur Franklin Street bouclée par une pléthore de policiers énervés qui se marchaient sur les pieds. Ceux de la circulation, d'autres du poste de police du quartier, plus le F.B.I., sans compter les agents de sécurité des banques et compagnies d'assurances qui pullulaient dans Financial District. Comme à Charlestown, ils avaient fort à faire pour tenir à distance une foule de badauds, que l'heure de sortie des bureaux faisait sans cesse grossir. Ici, les curieux portaient des costumes trois pièces, des attachés-cases; ils étaient majoritairement blancs et s'offusquaient qu'on leur demande de circuler, alors qu'un des leurs, sérieusement blessé, était évacué par une ambulance, sirène hurlante. Ils prenaient Mario Cozzo pour un homme d'affaires, malgré l'automatique ramassé près de lui et les récits qui faisaient état d'une fusillade. Les mieux informés évoquaient un enlèvement. C'était le garde du corps qui avait pris une balle. Dans le quartier des affaires de Boston, qui s'étonnait qu'un banquier fût protégé par un garde du corps armé ?

Par la vitre baissée de sa Plymouth, Josh Nolte entendit citer le nom de Vito Marchesi, colporté de bouche en bouche, se répandant comme une traînée de poudre. Dans son oreille, la voix du sergent Rice au téléphone s'était tue. Il dut faire marche arrière pour laisser le passage à l'ambulance, puis effectua un demi-tour rageur et fila à toute allure vers Essex Street. En chemin, il entendit sur la radio de bord l'agent fédéral Glen Craig, l'adjoint de White, qui donnait la description d'une Bentley Mulsanne bordeaux... Puis celle de la

victime : Vito Marchesi. Et enfin l'identité de la femme qui avait blessé Cozzo et enlevé Marchesi : Debbie Rice, du Boston Police Department...

— Attention à tous, elle est dangereuse ! Je répète : Debbie Rice est extrêmement dangereuse...

« Ça y est, pensa Nolte, tu as perdu ton grade, Deb... »

Furieux, il coupa la radio. Se moucha avec un bruit de cataracte et s'essuya les yeux, qui le piquaient. Puis il mit en marche le gyrophaire et accéléra sur Tremont Street en direction de Chinatown. Au coin de Beach Street, le petit parking en plein air se trouvait sur l'arrière du Colonial Theater. De gros fourgons et des camions de matériel scénique occupaient les places réservées. L'étréscillante Bentley Mulsanne s'y repérait comme une mouche dans une flaque de lait.

Nolte gara la Plymouth juste derrière, à cheval sur le trottoir, en sortit si précipitamment qu'il sentit quelques muscles renâcler, du côté de ses reins. Il s'approcha de la luxueuse berline, dont les vitres fumées protégeaient l'intérieur des regards indiscrets. Tirant son Glock 23 de sa ceinture, il ouvrit prudemment la portière côté conducteur. Il ne vit personne, perçut l'odeur ammoniacquée, malgré son nez bouché. De l'arrière monta un gémissement étouffé. Nolte ouvrit l'autre portière et découvrit le corps, tassé sur le plancher.

L'homme couché sur le flanc avait les poignets entravés dans le dos par un lien de plastique, une cravate bariolée de très mauvais goût enfoncée dans la bouche, la gorge marbrée de traces rouges. Une grande tache humide auréolait le devant de son pantalon, ses joues étaient zébrées de coulures noires et il roulait des yeux larmoyants. Il fallait vraiment se pincer pour reconnaître dans ce triste clown recroquevillé sous le siège le puissant Vito Marchesi... C'était bien lui pourtant, avec ses bagues et sa Rolex, sa moustache et ses cheveux teints : le gringalet de Little Italy devenu caïd de South Boston, le parrain déguisé en notable, propriétaire, sur la meilleure portion de Franklin Street, d'un immeuble de prestige affichant son nom en grosses lettres de bronze... Vitomar Invest, un des fleurons de la finance à Boston...

L'inspecteur-chef Nolte s'imagina stoppant là-bas, devant le siège, extrayant de sa voiture l'otage déjà libéré - une heure à peine de captivité, mais pour quel résultat ! - pour l'exhiber en si piteux état devant ses pairs, la foule des costumes trois-pièces et attachés-cases.
« Je vous ramène un des vôtres... »

Sans qu'il sache très bien pourquoi, car il n'avait pas le temps de s'y attarder, et son cerveau était trop embrumé, cette image lui procura un délicieux frisson...

Il rangea son automatique dans son étui de ceinture, se pencha sur Vito Marchesi, l'empoigna par le col de son veston. Le caïd secoua la

tête et grogna, mais Nolte ne comptait pas le détacher, ni lui ôter son bâillon.

— Inspecteur-chef Nolte ! se présenta-t-il en envoyant un flot de postillons à la figure du prisonnier. Le sergent Rice m'a fait un beau cadeau... On a à discuter, tous les deux. Entre quat'z-yeux, juste nous deux. Une déposition en bonne et due forme, mais au calme... Paraît que t'es d'accord, Vito ! C'est bien vrai ? T'es partant pour le grand déballage ?

Nolte, penché à l'intérieur de la Bentley, dominant Marchesi de toute sa corpulence, semblait capable, d'une étreinte, d'écrabouiller la frêle silhouette. Il la hissa sur la banquette de cuir et l'y maintint plaquée, pesant sur sa poitrine d'une main large comme un battoir.

— Putain d'avorton, je vais me faire un tour de reins ! Réponds-moi : tu es prêt à me répéter tout ce que tu as dit au sergent Rice ?

Marchesi hocha la tête, battit des paupières. Bava et gémit.

— C'est bon, je t'emmène.

Nolte empoigna Marchesi, recula hors de la voiture et jeta un coup d'œil panoramique. Personne à proximité pour s'inquiéter de ce qu'il manigançait. Pas de voiture de police en vue. Pas encore...

Mais soudain, un gros SUV noir déboula de Beach Street et piqua vers le parking...

Pas besoin d'être mécano irlandais à Charlestown pour reconnaître un Lincoln Navigator. Ni d'être très malin pour deviner qu'avec le gyrophare oublié sur le toit de la Plymouth, Marchesi gigotant dans les bras et le Glock dans son étui, sans compter ce fichu rhume et un mal de reins tout neuf, l'inspecteur-chef était dans une situation délicate. Peu propice pour réagir au quart de tour...

Josh Nolte souffla, éternua, aperçut un automatique jaillissant de la vitre baissée du conducteur. Il songea à Debbie Rice et eut un autre frisson, fiévreux, à l'instant de vendre chèrement sa peau.

— C'est un flic ! s'écria Gianni Torlato en montrant la Plymouth Fury équipée d'un gyrophare garée derrière la Bentley, en bordure du parking.

Nick Vicentini l'avait déjà repérée. Il donna un coup de volant brutal, escalada le trottoir et découvrit la silhouette corpulente, en costume marron, imperméable informe et chapeau mou, en train de se redresser à l'arrière de la Bentley, soulevant dans ses bras, comme un paquet, le boss, Vito Marchesi...

Il avait déjà saisi le Beretta 92 FS et le pointait par la vitre baissée. Il freina au dernier moment, en même temps qu'il appuyait sur la détente. Le lourd Navigator, à cheval sur le trottoir, vint percuter l'arrière de la Fury, assez fort pour l'envoyer heurter le coffre de la Bentley. La voiture de police, coincée entre deux mastodontes, fut un

peu compressée, dans un fracas de tôle froissée et de verre pulvérisé. La détonation s'entendit à peine, la balle chuinta sur un pilier de béton, loin de la cible. Vicentini freina avant que le Lincoln parvienne à escalader la Plymouth pour l'écraser. Engagea la marche arrière. Le choc avait rabattu la portière de la Bentley sur le bras avec lequel Nolte ceinturait Marchesi. Déséquilibré, l'inspecteur encaissa une deuxième secousse, quand le Navigator recula. Il tangua et chancela. L'étrange couple qu'il formait, avec Marchesi sous le bras, comme un paquet gigotant, se désunit. Nolte lâcha Marchesi qui tomba à ses pieds, la tête la première, tout chiffonné. L'inspecteur-chef dégaina son automatique.

Face à lui, le conducteur du Navigator tira de nouveau par la vitre baissée. La balle siffla aux oreilles de Nolte, qui s'accroupit précipitamment contre l'aile de la Bentley et pesta quand ses reins l'élancèrent. Le Lincoln finit par se séparer de la Plymouth, lui arrachant son pare-chocs. Nolte, le nez en feu, la vue brouillée, tira au jugé. Un phare éclata, mais Vicentini avait sauté à terre, le Beretta au poing. Il se campa au milieu du trottoir, jambes fléchies, et enchaîna deux balles. La première ricocha sur le montant de portière de la Bentley et troua le pan de l'imperméable ouvert de Nolte. L'inspecteur-chef était en train de se redresser pour ajuster son tir. La deuxième balle frappa sa boucle de ceinturon. Laquelle était large et patinée, mais ne constituait pas un bouclier suffisant. L'ogive de 9 mm Parabellum n'en fut pas déviée d'un millimètre. Elle emporta la large boucle façon western avec elle dans le ventre de Nolte, lestant d'un supplément de métal sa puissance perforante. A cette distance, l'impact fit l'effet d'un coup de poing sous la ceinture. Projeté en arrière malgré sa masse, l'inspecteur-chef sentit d'abord un courant d'air frais sur son crâne dégarni, parce qu'il avait perdu son chapeau. Rien pour arranger sa santé ! Puis il réalisa qu'en plus de son nez qui coulait, son ventre débordait, et que même son grand mouchoir serait impuissant à endiguer ce flot. La fuite de ses entrailles vers ses chevilles, de son sang vers le trottoir. Il plaqua sa paume, son poing contre l'orifice de la blessure... Bascula en arrière, suffoqué par la soudaine onde de douleur. Le Glock tressautait encore dans sa main, il avait entendu les détonations, sans être sûr que c'était son index qui pressait la détente.

Le Glock 23 tira trois balles, avant que Nolte ne s'écroule. Vicentini eut beau sauter de côté et éviter la première, la deuxième l'atteignit au flanc, imprimant dans sa chair un sillon brûlant comme un fer rouge. La dernière étoila le pare-brise du Navigator. Dents serrées, Vicentini s'approcha de la Bentley. Le flic râlait mais ne bougeait plus, la flaque de sang s'agrandissait sur son ventre proéminent. Vito Marchesi se tortillait toujours frénétiquement sur le sol. Il ne risquait pas de libérer

ses poignets du serre-flex, mais avait recraché la moitié de sa cravate. Lorsque son homme de confiance se pencha sur lui, il hoqueta, bredouilla :

— Dépêche-toi... me sortir... de là !

Nick Vicentini hocha la tête.

— Tout de suite, boss !

Il tendit son bras armé, se pencha un peu plus, pour que le canon du Beretta frôle la nuque de Marchesi, et pressa la détente.

Vito Marchesi fit un saut de carpe, cessa de remuer ses courtes jambes et garda un œil ouvert au ras du goudron. Son regard borgne, plein de hargne et de méchanceté, s'écarquilla puis s'éteignit.

Vicentini fit demi-tour et aperçut Gianni Torlato qui sortait du Navigator et courait vers lui. L'expression stupéfaite, il fixa le boss qui ne bougeait plus, puis le Beretta, dont le canon se releva tout à coup dans sa direction.

— Non...

Vicentini pressa de nouveau la détente. Gianni Torlato fit une grimace pleine d'incompréhension en portant la main à sa poitrine, vit ses doigts se poisser de sang, contempla stupidement le trou que la balle de 9 mm Parabellum avait creusé : Un si petit orifice, mais tout se déchirait à l'intérieur. Il eut tout juste le temps avant de mourir de se traiter d'imbécile, pour n'avoir pas suivi le conseil de la fliquesse blonde...

C'est aussi à Debbie Rice que Nolte pensa avant de perdre connaissance, alors qu'il s'étouffait, un poing serré contre son ventre, l'autre crispé sur le Glock qu'il n'avait pas lâché. Dans un brouillard, il vit la silhouette titubante du porte-flingue qui montait dans le Navigator. Alentour, il y eut des coups de frein et de Klaxon, des cris, des détonations. Puis une explosion... Le Glock n'avait pas tiré, pourtant. Nolte n'avait plus la force. Plus la force de rien, sauf d'adresser un dernier vœu : « Bonne chance, Deb... »

« Sergent Rice », rectifia-t-il avant de glisser sur le côté.

Le special agent Daniel White avait laissé Glen Craig diriger la manœuvre, sur Franklin Street. Il était en route vers le bar du Hilton pour y rencontrer James Hawthorne, quand il entendit sur sa radio de bord l'appel d'une patrouille de police de Boston qui venait de repérer la Bentley Mulsanne dans le centre-ville, à l'angle d'Essex et de Beach Street. White oublia provisoirement le journaliste et bifurqua vers le Colonial Theater, tout proche.

La Ford Crown Victoria des agents du B.P.D., arrêtée en travers de la chaussée, barrait Beach Street. Le gros Lincoln Navigator qui tentait de fuir dans la direction opposée, avec son pare-brise étoilé et un phare en miettes, fonça droit sur la Buick de White, qui arrivait de

l'autre côté. Avertisseur bloqué, le conducteur exigeait le passage. White donna un coup de volant et freina. La Buick dérapa contre le trottoir, rebondit contre le flanc du Navigator et s'immobilisa. Sonné, White en descendit et vida le barillet de son Colt Metropolitan .357 Magnum dans le flanc du SUV. Les balles semi blindées à tête creuse criblèrent la carrosserie. Le Navigator à la dérive se mit à zigzaguer et s'encastra dans la remorque d'un camion chargé de matériel pour le théâtre. Du côté de la Bentley, les agents se penchaient sur des corps. White se mit à courir. L'explosion du réservoir du Navigator le projeta à terre.

Lorsque l'un des policiers du B.P.D. se précipita vers lui et se pencha, méfiant, White articula en grimaçant :

— F.B.I... Agent fédéral White.

— Ça va, monsieur ?

— Ça ira, oui.

L'autre l'aida à se relever et murmura :

— L'inspecteur-chef Nolte est en train de... c'est trop tard. Pour les deux autres aussi.

— Marchesi ?

Hochement de tête.

— Et la blonde ? Votre collègue ?

— Le sergent Rice n'est pas ici, monsieur ! rétorqua sèchement l'agent.

White s'approcha du Navigator, qui brûlait en dégageant un panache de fumée noire. Il ne vit à l'intérieur qu'un homme cramponné au volant, qui ne faisait pas mine de vouloir sortir... Collé au siège, il fondait déjà.

White fit demi-tour et clopina vers les deux autres voitures. Accroupis auprès de Nolte, les deux patrouilleurs arboraient des mines graves. Et carrément lugubres quand ils se relevèrent.

White resta à distance et appela du renfort.

— On a retrouvé Marchesi, annonça-t-il à Craig. Mort ! Ramenez-vous...

James Hawthorne débarqua sur les lieux dans le sillage de Craig, Olsen et Galante, les hommes de White. Et ne manqua pas, à la première occasion, de lancer à ce dernier :

— Les circonstances de plus en plus calamiteuses ont eu raison de votre inexplicable autosatisfaction, j'ai l'impression.

White dévisagea le reporter comme s'il avait du mal à se rappeler à qui il avait affaire. Hawthorne remarqua :

— Johnny « Two-Two », O'Keefe, Marchesi et son homme à tout faire, c'est jour de grand nettoyage ! Je me doute que vous n'avez pas le temps de boire ce verre... Il ne vous ferait pourtant pas de mal...

Il allait se détourner, mais White le retint.

— Détrompez-vous, ça tient toujours... Laissez-moi un quart d'heure... Question de nettoyer, on n'en a pas fini...

CHAPITRE XII

Quand Bolan accourut dans le hall, la jeune employée de l'accueil se relevait tant bien que mal, en se tâtant le crâne.

— Il m'a frappée et il est monté, dit-elle en chancelant.

— Qui est-ce ?

Elle regarda la Lexus garée devant le perron et haussa les épaules en signe d'ignorance.

— Il est seul ? insista Bolan en s'éloignant.

Elle hocha la tête.

— Et Casey ?

Elle leva les yeux vers l'étage et sanglota, encore sonnée, désespérée.

— Il est là-haut... Mon Dieu... Faites attention, il est armé...

L'Exécuteur l'était aussi. Délaissant l'ascenseur, il s'élança dans l'escalier, son arme favorite, le Beretta 93-R, à la main. Dans le petit sac à dos porté sous son blouson, se trouvait aussi, en plus du Smith & Wesson Military & Police confisqué à Debbie Rice au Liberty, le gros Automag .44 « Big Thunder ». De quoi affronter le visiteur, quel qu'il soit...

Parvenu sur le palier du premier, le Guerrier découvrit d'abord Edgar, l'infirmier jumeau de Ross. Il gisait au milieu du long couloir desservant les chambres. Pour lui, il était trop tard, Bolan le comprit avant de se pencher sur le corps. Il avait reçu une balle en pleine poitrine du côté gauche, autant dire que la mort avait été instantanée. Imbibée de sang, sa blouse blanche béait sur l'attirail d'urgence inutile : matraque et bombe lacrymo suffisaient peut-être à calmer les velléités batailleuses des pensionnaires de la clinique, mais face à un tueur, elles n'avaient servi à rien.

Les yeux encore piqués par le gaz, Bolan enjamba prudemment le cadavre de l'infirmier. Les chambres proches étaient fermées, aucun bruit ne filtrait derrière leurs portes closes. Comme si le bruit de la détonation n'avait alerté personne. Mais y avait-il vraiment des gens là-dedans ? Bolan commençait à avoir des doutes. Il s'avança vers l'extrémité opposée de l'étage, où se trouvaient l'ascenseur et le bureau de Katie Belmont. Au passage, il aperçut, par la porte entrouverte, le corps inerte de Toby le Dingue, dans la chambre de Dutch Kyler. Toby ne se remettrait peut-être pas, après tout... Il repoussa le battant d'un coup de pied, mais la pièce était vide.

La suivante l'était également. Son occupant, le manchot au torse tailladé que Bolan avait repéré en train de l'observer, avait fini par en sortir, et oublié de tirer la porte derrière lui. Bolan jeta un coup d'œil à l'intérieur et fut intrigué par les innombrables dessins qui tapissaient

les murs. Tous témoignaient d'une obsession macabre, déclinée avec un réalisme saisissant. Une galerie de corps souffrants, suppliciés, criblés de balles ou lardés de coups de couteau; des pendus et des étranglés, des membres désarticulés ou des têtes coupées, des cadavres mutilés... Quelques photos de guerre ou de massacres, découpées dans des magazines, complétaient la collection.

Le pensionnaire à l'inquiétante silhouette était peut-être manchot, mais il savait dessiner... Bolan craignait qu'il n'ait d'autres talents, moins innocents. Il ressortit dans le couloir en redoublant de vigilance. Il n'y avait toujours personne en vue, mais un cri retentit devant lui. Une plainte terrorisée qui s'acheva en râle, ponctué d'un bruit de chute. Il bondit et, parvenu à l'angle du couloir, se heurta à Phil Casey. Le cinéaste reculait en titubant, une main devant sa gorge, impuissante à contenir le flot de sang qui s'en échappait, l'autre tendue devant lui, crispée sur le vide. Les cahiers de Johnny « Two-Two » Butler, maculés de sang, étaient tombés à terre. Casey tourna vers Bolan un regard déjà voilé. Le sang bouillonnait dans l'entaille profonde de sa gorge. Il émit un gargouillis et fléchit sur ses jambes trop faibles pour le porter.

La porte la plus proche était entrouverte sur une pièce obscure, mais Bolan ne vit personne. C'est la suivante, celle du bureau de Katie Belmont, qui s'ouvrit à la volée. L'infirmière apparut dans l'encadrement, le visage livide, tordu d'angoisse. Elle reconnut Bolan, baissa les yeux sur Casey et se figea, bouche bée, horrifiée. Tout son corps se raidit mais une voix énervée lui ordonna d'avancer. L'homme qui la poussait en avant apparut à son tour. Il là dominait d'une tête, il avait les yeux clairs, des cheveux blonds coupés ras, et du côté gauche du visage, une longue cicatrice, un mince sillon blanchâtre qui courait de haut en bas.

L'Exécuteur comprit qui était le « Scarface » mentionné par Lynn Sheridan, lors de leur tête-à-tête mouvementé. Au même instant, le balafré l'aperçut. Sans lâcher le bras de Katie Belmont, il la propulsa hors du bureau et fit feu sur Bolan.

La détonation sèche roula dans les couloirs de la clinique Mac-Milan. Typique d'un pistolet automatique compact tirant du 9 mm Court.

Pour son nettoyage à Cape Cod, Stanislas Kocic se fiait à un Zastava à chargeur de huit coups prélevé sur des stocks de l'armée de l'ex-Yougoslavie, à laquelle il avait jadis appartenu. Une arme peu sophistiquée mais fiable et précise à courte distance.

L'apparition de Bolan à l'angle du couloir l'avait surpris, alors que l'infirmière, secouée par ce qui venait d'arriver à Edgar, lui donnait du fil à retordre. En se ruant hors du bureau derrière elle, il avait tiré d'instinct, et il crut avoir fait mouche, comme précédemment lorsqu'il

avait atteint en plein cœur l'infirmier trop téméraire qui prétendait lui barrer le chemin. Mais Bolan, au lieu de sauter en arrière, fit un bond de côté, croisant Phil Casey au moment où il s'affaissait. Le projectile atteignit le jeune homme au flanc. Il sursauta et l'impact le projeta contre Bolan. Lequel le retint d'un bras et se rejeta à l'abri de l'angle du couloir.

Kocic, par excès de précipitation, n'avait pas touché la bonne cible. De sa voix traînante et teintée d'un accent d'Europe de l'Est, il avertit Bolan :

— Tu as eu de la chance, plus que ton pote frisé ! Mais à ta place, je ne tenterais pas le diable !

Il reprit son souffle et assura sa prise, son bras gauche serrant le cou de Katie Belmont.

— Lâche ton flingue ou je bute la fille, reprit-il.

Contraignant cette dernière à avancer, se servant d'elle comme d'un bouclier, il traversa le couloir pour gagner l'ascenseur tout proche. Le canon de son arme visait la tempe de l'infirmière. Il shoota au passage dans les cahiers de Butler.

— Lâche ton flingue, le flic ! répéta-t-il plus fort.

Accroupi au-dessus du corps de Phil Casey, Bolan abaissa lentement son bras. Il n'avait pas encore posé le Beretta quand la porte de la cabine coulisssa. Phil Casey eut un spasme à ses pieds, un dernier hoquet. Kocic, en reculant dans l'ascenseur, lança avec hargne :

— T'aurais pas dû le laisser tout seul, c'est une maison de dingues, ici ! Une bande de fous furieux ! Mais j'y suis pour rien ! T'entends ?

L'énervement croissant de « Scarface » faisait craindre à l'Exécuteur, s'il tentait quelque chose, que Katie Belmont récolte une balle. Soit qu'il l'atteigne, soit, plus probablement, que l'automatique pointé sur sa tête fasse feu. Il suffisait d'un réflexe, une crispation de l'index sur la détente. Bolan ne pouvait prendre un tel risque. Il lâcha le Beretta, mais garda sa main suspendue au-dessus, prête à s'en saisir. Et il se ramassa sur lui-même, prêt à plonger si l'autre braquait son pistolet dans sa direction. C'était inconfortable, dangereux, déroutant, comme tout ce qui survenait depuis le début de l'après-midi...

Son meilleur atout était que Kocic le prenait pour un policier. A cran, visiblement contrarié par la tournure des événements, il semblait surtout pressé de décamper. Et soucieux de se démarquer des « fous furieux » qui peuplaient la clinique.

— Je ne suis pas non plus un tueur de flics ! lança-t-il encore avant que la cabine ne se referme.

Il n'avait assurément pas tranché la gorge de Casey avec son pistolet.

La porte coulisssa, le visage effrayé de Katie Belmont s'effaça, en

même temps que celui, tendu, de Stanislas Kocic. Bolan capta le coup d'œil de biais que jetait le tueur. Mais il n'eut pas le temps de reprendre en main le Beretta : surgissant de la pièce la plus proche, par la porte demeurée entrouverte, une silhouette mince au torse nu zébré de cicatrices se rua sur lui, brandissant vers sa gorge un rasoir.

L'homme n'avait qu'une seule main, mais savait s'en servir, et pas seulement pour dessiner des cadavres...

Le Guerrier para le coup avec son bras gauche. Un mouvement instinctif qui faillit ne pas suffire. La lame fendit la toile de son blouson, traversa la doublure et lui fit sur le biceps, il en sentit la brûlure, une estafilade. C'était moins grave qu'une plaie à la gorge, comme celle qu'il voyait béer sous le menton de Phil Casey. Mais la charge du manchot et son propre réflexe déséquilibrèrent Bolan. Il trébucha contre la jambe du cinéaste, en essayant de se rétablir.

Le moignon lui gifla le cou, avec une force inattendue et déstabilisante. Il croisa le regard de son assaillant, n'y lut rien qu'il pût interpréter. Pas de haine, pas le moindre sentiment qui s'en rapprocherait. Seulement une détermination mécanique. Une résolution froide. Le manchot voulait lui trancher la gorge, point. Sans plus d'état d'âme qu'on en manifeste en écrasant un insecte qui a la mauvaise idée de se présenter sous votre pas.

Cela aussi, c'était déstabilisant.

Le mouvement de revers du rasoir, coupant l'air à l'horizontale, à hauteur de la pomme d'Adam de l'Exécuteur, fut à quelques millimètres d'exploiter l'effet de surprise et d'étrangeté que suscitait le manchot. Mais le Guerrier se rejeta en arrière juste à temps, d'une détente des jarrets. En achevant de se redresser, il décocha un coup de pied latéral qui frappa son adversaire dans les côtes. L'homme grimaça, montra les dents. Les cicatrices qui dessinaient sur son torse, y compris sur ses flancs et son dos, un réseau de minces lanières entrecroisées prirent sous l'impact une teinte rose qui tranchait avec la pâleur de la peau. En esquivant d'un saut de côté une nouvelle attaque de la lame, Bolan réalisa que c'était à coup sûr une arme semblable qui avait tracé sur le corps du manchot cette résille horrible. Une lame fine, affûtée, maniée avec dextérité et patience. Ce ne pouvait être que l'œuvre d'un autre artiste, acharné à torturer une victime à sa merci. Un prisonnier ligoté...

Le Guerrier rompit, se baissa vivement et d'un coup de talon au plexus, foudroyant de rapidité, envoya le manchot trois pas en arrière. Le moignon battit l'air comme une godille. Chancelant, l'homme glissa sur ses pieds nus, mais parvint à rester debout. Fléchissant sur ses appuis, le souffle court, il montrait le même visage lisse et sans âge, intact. Et son regard restait toujours aussi inexpressif. Sa tête semblait greffée sur le corps d'un autre. Deux faces superposées

d'inhumanité... Avec en prime une pointe de ruse, quand il lorgna le Beretta posé par terre, entre eux, comme s'il défiait Bolan de s'en emparer...

Mais il y avait aussi le corps sans vie de Phil Casey, entre eux, et Bolan se retint de plonger vers le sol pour récupérer son pistolet. Le manchot l'y encourageait, mais c'était un piège. Il en eut la preuve aussitôt, en esquissant le geste. Le rasoir qui s'était fait un instant oublier, comme si la main qui le maniait l'avait escamoté avec l'agilité d'un prestidigitateur, siffla de nouveau, dans le vide.

— Je sais qui t'a décoré, dit alors Bolan. Je ne crois pas que tu sois au niveau de ton maître...

Le manchot se remit en position, le fixant sans paraître comprendre. L'Exécuteur continua :

— Lou Blade, c'est lui qui s'est amusé avec toi, mon joli ? Un travail d'orfèvre. Tu devais beaucoup lui plaire...

Une lueur étincela, enfin, dans l'œil décoloré du manchot. Folle et meurtrière. Un concentré de haine destructrice, auquel le nom de Lou Gutman, dit Lou Blade - « la lame » - avait servi de détonateur. Bolan ne s'était pas trompé. Sa mémoire avait ressuscité en un éclair un des pires pervers que le Crime Organisé eût enrôlés pour servir ses sinistres desseins.

Le manchot était une victime de Lou Blade. Le nom agit sur lui comme un déclic. Il bondit en avant, pour une attaque directe et téméraire, que deux ou trois détails négligés rendaient hasardeuse...

D'abord il dut enjamber le cadavre de Casey, et se rapprocha un peu trop de Bolan, s'exposant à un contre. Ensuite il porta un coup en diagonale, visant le visage, et comme il rendait dix centimètres à son adversaire, il dut forcer sur ses appuis. Enfin, le sang qui avait fusé de la plaie mortelle de Casey formait sur le revêtement plastifié du couloir une flaque poisseuse. Le pied nu décollé du sol retomba dedans; Bolan, au lieu de faire un saut, comme précédemment, prit le risque d'une esquivе rotative. Comme un boxeur qui refuse de reculer se fie à sa souplesse de reins pour provoquer le corps à corps...

Mais au lieu d'un poing ganté, c'était une lame effilée qui cherchait sa carotide. Elle frôla son oreille, fendit de nouveau son blouson, et buta sur le sac pendant à son épaule. Le tissu ne résista pas, mais le contenu du sac, si...

La lame heurta violemment l'acier du gros Automag .44. On n'avait jamais essayé de découper au rasoir la carcasse d'un « Big Thunder ». Le manchot ne pouvait pas deviner la nature de l'obstacle, il força, la lame ripa et acheva sa course dans le vide. Bolan avait anticipé l'ouverture, et il était à bonne distance pour que la riposte soit efficace. La manchette sur le bras armé fit craquer l'articulation du coude, l'os se déboîta et de son autre main, il happa le poignet. La

prise qui s'ensuivit, fulgurante, consista à accentuer brutalement le mouvement contre nature du bras, à la façon d'un rasoir refermé dans le mauvais sens. Le cubitus se brisa net.

Le manchot manifesta alors quelque chose : une douleur si vive qu'il hurla. Pas un cri ordinaire, ni même d'extrême souffrance. Mais une sorte de hurlement guttural venu des tripes, si intense qu'il faisait se dresser les cheveux sur la nuque. Le genre de cri infernal qu'il avait dû pousser autrefois quand Lou Blade, réputé pour sa cruauté dans le maniement du poignard et du rasoir, l'avait charcuté, sans doute sous l'œil matois de son boss, le parrain de South Boston, Renato Castellano...

Lou Blade avait joué avec cet homme, l'avait tailladé, amputé, et finalement l'avait épargné. Mais, survivant à ce traitement inhumain, le manchot était resté inhumain lui-même. Ce qu'il avait subi demeurerait, des années après, le marqueur ultime de ce qu'il éprouvait. Un fer rouge gravé dans sa chair et son cerveau. Une cicatrice indélébile, pire que celles qu'il exhibait complaisamment.

Le bras pendant, désarticulé, un éclat d'os tout blanc perçant la peau comme un stylet, l'homme tituba sans renoncer au rasoir. Ses doigts restèrent crispés sur le manche. Et il tenta encore de décocher à Bolan un coup de pied vicieux. Il dérapa dans le sang frais, manqua l'objectif et tomba sur le côté, sur son moignon. Il hurla de nouveau, et encore plus fort, quand la chaussure de l'Exécuteur lui broya le poignet, l'obligeant à lâcher le rasoir.

— Tue-moi !

C'étaient les premiers mots que Bolan l'entendait prononcer. Il éloigna le rasoir d'un coup de pied et ramassa le Beretta.

— Lou Blade est mort il y a plus de trente ans, Castellano aussi... Tu avais quel âge, quand on t'a fait ça ?

Le manchot resta plusieurs secondes sans réaction, serrant les dents et fixant le vide, puis il dit dans un souffle :

— Dix-huit ans.

— Tu es irlandais ? Le gang de Johnny Butler, Bill Casey, Ronan Winter ? Tu étais avec eux ?

Ceux-là formaient, avant les années 1970, le Winter Hill Gang qui régnait à Charlestown et s'était imposé, après des luttes fratricides, comme un interlocuteur des Italiens. Un rival assez puissant pour obtenir d'être intégré, après d'âpres négociations et quelques règlements de comptes, dans la pyramide de l'Organisation. Les mafias se faisaient volontiers la guerre, mais l'Organisation trouvait au final préférable de partager les territoires et de faire la paix, plutôt que de s'entre-tuer. La bonne marche des affaires valait bien qu'on sacrifie parfois quelques principes, et qu'on admette des Irlandais à la table des maîtres italo-américains. Plus tard, le vent avait tourné, de jeunes

ambitieux comme Vito Marchesi avaient hâté la mise au rebut des anciens, et les Irlandais avaient été renvoyés à la niche. Winter assassiné, Casey en prison, Butler avait su tirer son épingle du jeu, en devenant un tueur patenté au service de la mafia. Les autres, les survivants de l'âge d'or, s'étaient repliés sur leur fief de Charlestown...

— Castellano t'a épargné, reprit Bolan, ce n'était pas son genre.

Le manchot secoua la tête, en louchant sur le Beretta.

— Tire !

Il bougea, roula sur le côté. Son moignon, coincé sous lui, avait pris une vilaine teinte sombre. Bolan devina que ce bras-là, du moins ce qui en restait, était aussi une source de souffrance. L'autre, formant toujours un angle improbable, ne valait guère mieux. Une mince pellicule de sueur perlait au front du manchot. Il murmura tout à coup :

— J'étais pas du bon côté... Jamais ! J'étais avec Horan, pas avec Winter... Avec les Irlandais qui ont perdu... J'ai proposé mes services aux Ritals et ils ne m'ont pas cru... Ils ont voulu me faire avouer que je jouais double jeu... J'avais rien à avouer, alors Castellanoa trouvé rigolo d'épargner le seul Irlandais qui soit pas un menteur... Le petit frère de Neil Horan...

Il avait parlé à toute vitesse, les mots se bousculant dans sa bouche, comme s'ils guettaient depuis des lustres l'occasion de s'enfuir.

— Kevin Horan ? C'est toi ?

Le manchot acquiesça d'un hochement de tête.

— C'est Johnny « Two-Two » qui a descendu ton frère, non ? dit Bolan.

Il se souvenait du palmarès criminel de Butler, entamé lors de la guerre sans merci qui avait opposé les Irlandais entre eux. Le clan Horan et le Winter Hill Gang. Les quinze balles d'un chargeur de pistolet-mitrailleur Ingram, logées dans le corps de Neil Horan, avaient signé la victoire de Butler et Winter.

— Vous vivez ici tous les deux..., remarqua Bolan. Des voisins !

Kevin Horan battit des paupières. Une larme roula au coin de son œil. Sans que ses traits figés s'animent de la moindre émotion.

— J'ai jamais eu le courage de venger Neil, souffla-t-il encore. J'ai juré de rien faire contre Butler et les autres... Pour être admis ici...

— Mais tu t'es vengé de Bill Casey en égorgeant son petit-neveu...

Il y eut du bruit dans le couloir.

— Tue-moi, s'il te plaît, répéta Horan.

Il esquaissa le geste de soutenir son bras fracassé avec son moignon. Un élan dérisoire et vain, pathétique.

— Qui t'a fait admettre ici ? demanda Bolan. Alors que tu passais pour mort... Qui est-ce qui vous a tous rassemblés ?

La larme qui avait brillé un instant dans l'œil de Kevin Horan avait

séché.

— Demande à Johnny « Two-Two » !

L'Exécuteur pointa le Beretta sur la tempe de Horan. Comprit qu'il n'en tirerait rien de plus.

A l'angle du couloir apparut soudain la frêle silhouette de Dutch Kiley. Un pansement de fortune couronnait son nez cassé, ses yeux globuleux le faisaient plus que jamais ressembler à une grenouille, et il tenait à deux mains un revolver qu'il braqua sans trembler sur les deux hommes.

— Cette petite fiole a toujours été une donneuse et un lâche ! lança-t-il d'une voix grinçante. Vendu aux Ritals !

Il plissa le front, grimaça et pressa la détente. Le Colt .38 Special tressauta dans sa main, mais il encaissa le recul. Et s'apprêta à récidiver. Un poids mouche que la malfaisance rendait coriace...

L'Exécuteur avait plongé sur le côté et il riposta. Les deux détonations quasi simultanées s'enchaînèrent, emplissant le couloir de la clinique d'un bruit de tonnerre et d'une odeur de poudre mêlée à celle du sang.

La balle de Kiley avait atteint Kevin Horan à la poitrine, l'avait transpercée d'un poumon à l'autre. Il tourna vers Bolan, qui se relevait, un visage qui avait depuis longtemps renoncé à traduire un sentiment. Mais ses lèvres où gonflaient des bulles de mousse rosâtres formèrent un mot, juste avant de se figer définitivement. Aucun son ne les franchit mais Bolan déchiffra :

— Sagmore.

Un nom de société qu'il avait lu peu de temps auparavant sur un bandeau d'écran, dans le hall d'accueil de la clinique.

Il se détourna du cadavre de Kevin Horan et constata que la balle qu'il avait tirée avait effacé le rictus plein de méchanceté de Dutch Kiley, en traversant le pansement bricolé sur son nez. L'ancien boxeur était tombé bras en croix sur le palier, tel un champion foudroyé, le visage réduit à une bouillie sanguinolente, où surnageaient deux yeux écarquillés sur le plafond.

A part les dégâts causés à ses vêtements par le rasoir de Kevin Horan, et une estafilade superficielle à l'intérieur du bras, Bolan était indemne. Mais s'il voulait rattraper « Scarface », il lui fallait faire vite.

Il appuya sans succès sur le bouton d'appel de l'ascenseur, fit demi-tour et courut jusqu'à l'escalier, à l'autre bout du couloir. Enjambant les cadavres et se demandant encore une fois s'il y avait quelqu'un dans ces chambres qui restaient obstinément closes.

CHAPITRE XIII

En débouchant au rez-de-chaussée dans le hall, Bolan vit l'employée de l'accueil et Katie Belmont qui se soutenaient l'une l'autre. L'infirmière n'avait pas pris de coup, mais elle tremblait comme une feuille, tandis que la jeune préposée s'était remise de ses émotions.

— Il vient de s'enfuir ! lança-t-elle à l'Exécuteur en montrant la porte.

Par le battant ouvert, il aperçut la Lexus qui s'éloignait à vive allure sur l'allée menant au portail. Son moteur hybride ne faisait pas de bruit au démarrage... Elle était déjà hors d'atteinte. Sauf si...

— Le Dr Sheridan ? demanda Bolan en obliquant vers le bureau de la directrice.

L'employée haussa les épaules en signe d'ignorance. Bolan pénétra dans le bureau transformé en champ de bataille. Ross, l'infirmier, gisait devant la bibliothèque. Lynn Sheridan ne valait guère mieux, mais elle était consciente, recroquevillée contre le mur opposé, le chignon affaissé et un œil à demi fermé. Elle gémissait en dodelinant de la tête. Le petit Webley avec lequel elle avait menacé Bolan était abandonné près d'elle, le barillet ouvert, les cartouches répandues sur le sol. Au-dessus d'elle, un coffre-fort encastré dans le mur béait, vidé de son contenu. Bolan le referma et vit le tableau qui doublait la porte reprendre sa place sur le mur, comme si de rien n'était...

— « Scarface » cherchait quoi, docteur Sheridan ? questionna-t-il en s'accroupissant.

Elle le reconnut, se rétracta et quand il lui prit le bras pour l'empêcher de glisser par terre, elle tourna de l'œil.

Sur le seuil du bureau, Katie Belmont dit d'une petite voix effrayée :

— Il a menacé de la tuer... Elle a ouvert le coffre...

— Et il a tout emporté ! dit Bolan en faisant pivoter la porte maquillée en nature morte. Vous savez ce qu'il contenait ?

Katie Belmont secoua négativement la tête.

— Qui est « Scarface » ?

Elle l'ignorait. L'employée de la réception reparut et annonça :

— J'ai appelé un médecin et la police de Brewster. Ils arrivent.

— Vous avez bien fait, approuva Bolan.

Et sous l'œil ébahi des deux femmes, il enjamba la fenêtre ouverte sur le parc et sauta dehors.

Sur l'arrière du bâtiment, l'hélicoptère était toujours en attente sur la pelouse, et le pilote attendait sagement à l'intérieur. Quand il vit Bolan accourir, il ne cacha pas son soulagement.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

— Rien de grave, assura l'Exécuteur en se hissant dans le Bell. On rentre. Désolé de vous avoir fait attendre.

Le pilote inclina la tête, suspicieux.

— Et votre collègue ?

— Il se débrouillera ! répliqua Bolan. Vous voulez bien vous presser un peu ?

— Doucement ! regimba le type. C'est pas des coups de feu que j'ai entendus, tout à l'heure ? Le Beretta apparut dans la main de l'Exécuteur. Le canon pointé sur lui doucha les velléités de contestation du pilote.

— C'étaient des coups de feu, en effet ! reconnut Bolan. Maintenant, on décolle et on fait fissa.

— O.K., O.K...

Le pilote déglutit et fit son travail. Le Bell s'éleva au-dessus de la pelouse. Du côté de l'océan, le jour baissait, le sable des plages de Cape Cod était noir. Du côté de la route, des voitures approchaient en cortège, police et ambulances mêlant leurs sirènes, leurs lueurs clignotantes.

Alors que le Bell virait, Bolan aperçut, aux fenêtres du premier étage, des visages collés aux vitres. Agés, ou précocement vieillis. Creusés de rides, parcheminés, arborant des cicatrices... Des figures pâles et farouches... Il y avait donc bien d'autres pensionnaires, dans la clinique Mac-Milan, terrés dans leurs chambres aux portes closes... Il était prêt à parier qu'ils jureraient aux policiers n'avoir rien vu, rien entendu. Et que les agents n'insisteraient pas pour obtenir d'eux leur véritable identité. A quoi bon, s'ils ne témoignaient pas ?

Le canon du Beretta indiqua une direction de l'intérieur des terres, le ruban de la route côtière.

— C'est possible de survoler la 6A ?

Le pilote lorgna l'automatique et jugea que ce n'était pas vraiment une question. Le Bell vira vers l'ouest.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Rattraper une Lexus, répondit posément l'Exécuteur.

Debbie Rice avait envie d'un café, mais impossible d'aller s'asseoir à une des terrasses couvertes qui donnaient sur City Hall Plaza. Le risque qu'on la reconnaisse était trop grand. Elle n'osait même pas pénétrer dans la galerie marchande qui faisait face au Boston City Hall. Il y avait toujours beaucoup de monde en fin d'après-midi, et elle aurait pu se servir à un des distributeurs automatiques, mais au moment où elle allait s'y engager, elle avait aperçu deux agents en uniforme qui patrouillaient dans les parages. Elle les connaissait de vue. Il n'aurait plus manqué qu'elle tombe nez à nez avec eux !

Aussi, depuis près d'une heure, elle n'avait pas bougé du kiosque de Tommy. Elle s'était assise au fond, rencognée dans l'angle mort où il entassait les invendus, les magazines pornos, les boîtes vides de bagels et de pizzas. De l'extérieur, elle était invisible, il aurait fallu qu'un client, en payant son journal, se penche vraiment beaucoup au-dessus du petit comptoir de bois, pour avoir une chance de la découvrir. A l'inverse, d'où elle était, elle pouvait observer, à travers les lames d'une sorte de volet auquel étaient accrochés une multitude des titres, la portion de trottoir, toujours animée, qui s'étendait au nord de la place, entre le Boston City Hall et le J.F.K. Federal Building. Un haut lieu stratégique du pouvoir à Boston... La mairie, les services du gouverneur, le F.B.I., tout ce qui comptait à l'échelon local et fédéral était concentré dans ce périmètre. Et le siège de la brigade criminelle, sur New Sudbury Street, se trouvait à un jet de pierre, de l'autre côté du Federal Building.

Le kiosque de Tommy était un observatoire privilégié. Le sergent Rice, au début de son affectation à la Criminelle, y avait planqué toutes les fins d'après-midi pendant plusieurs semaines, en relais avec une équipe d'inspecteurs, sous la direction de Josh Nolte.

Avec son tour de taille, Nolte ne serait pas passé derrière le comptoir de Tommy. Les autres invoquaient, pour se défilier, divers prétextes, dont l'exiguïté était le plus commode. Ils préféraient se poster ailleurs. Debbie Rice, elle, était assez mince pour se glisser dans le recoin, elle n'était pas allergique aux bagels ni à la couleur de peau de Tommy. Le jeune Black dégingandé n'était pas peu fier de l'abriter dans son antre. Et lorsque l'affaire s'était dénouée, par l'arrestation en flagrant délit du maître chanteur qui extorquait de l'argent à une huile de la mairie, il avait pavoisé : il était aux premières loges, c'était Debbie qui, surgissant du kiosque, pistolet au poing, avait interpellé le maître chanteur en pleine transaction.

Depuis, elle et Tommy étaient potes. Quand elle était arrivée sur City Hall Plaza en sortant du métro, elle s'était tout naturellement dirigée vers le kiosque. Il n'y avait pas encore d'édition spéciale avec sa photo à la une, évidemment, mais Tommy écoutait la radio, sur un transistor suspendu derrière lui. Debbie avait attendu un répit entre deux clients pour se montrer. Elle n'avait pas eu besoin de préciser qu'elle était dans la panade... Il n'était question, au flash d'infos, que de Johnny Butler, d'un mystérieux livreur et de la vengeance d'une blonde, sergent du B.P.D...

Tommy, le sourire ravi mais les yeux aussitôt en alerte, avait réagi exactement comme Debbie pouvait l'espérer :

— Je peux vous aider, mademoiselle ?

— Tu m'héberges un moment, Tommy ?

Il avait cligné de l'œil, poussé son comptoir et elle s'était

prestement faufilée derrière, puis tout au fond. De là, un peu plus tard, profitant d'un nouveau creux, elle avait appelé de son mobile le bureau du gouverneur Landis. Réussi à parler à son assistante. Laquelle d'une voix pincée avait fini par l'informer que M. le Gouverneur Landis ne serait pas joignable de tout l'après-midi, elle le redoutait. Il avait en effet annulé tous ses rendez-vous. Raison de force majeure, sans doute...

— Si d'aventure il vous contacte, ou si vous avez le moyen de lui laisser un message, avait alors lancé Debbie Rice, dites-lui qu'il a intérêt à me joindre sans délai...

Elle avait donné son numéro de portable. L'assistante était intriguée, méfiante, mal à l'aise.

— De la part de qui, madame ?

— Disons... force majeure !

Un silence, puis :

— Cela risque de ne pas suffire, madame. C'est à quel sujet ?

— La filière Sagmore.

— Pardon ?

— Sagmore, comme dans Sagmore Limited, je dois vous l'épeler ?

— Non, madame, j'ai parfaitement compris...

— J'espère bien !

Elle avait jeté sa ligne, maintenant il fallait attendre, croiser les doigts, en tâchant de ne pas prêter attention aux derniers développements de l'actualité, dans les flashes successifs : Butler introuvable, le capitaine Andy Powell lançant un appel au sergent Rice pour qu'elle se manifeste et agisse en fonction de son avenir, au lieu de régler les comptes du passé... Plus tard, on avait aussi appris la mort brutale, à Charlestown, de Frankie O'Keefe, réputé caïd de la pègre irlandaise, héritier du fameux Winter Hill Gang des années 1970... Abattu d'une balle en pleine rue, au sortir du pub...

Tommy, tout en faisant son travail, adressait à Debbie Rice des sourires de plus en plus consternés, à mesure que se révélait l'étendue de la fichue panade où elle s'était mise... Lorsqu'il fut question de l'enlèvement de Vito Marchesi, devant le siège de Vitomar Invest, Tommy fixa Debbie avec des yeux ronds, voulut dire quelque chose, se ravisa et éteignit son transistor.

— Merci, Tommy...

C'est à ce moment que le portable de Debbie Rice sonna. Elle prit une profonde inspiration et répondit. Une voix autoritaire, hautaine, demanda sans préambule :

— Que savez-vous de la filière Sagmore ?

— Ce que Vito Marchesi m'en a dit, monsieur...

— Marchesi est mort !

Debbie Rice se figea, pâlit mais rétorqua :

— Il était bien vivant quand il m'a parlé de votre entreprise commune à Cape Cod. La clinique Mac-Milan, une maison de retraite pour des criminels qu'on veut mettre à l'abri des poursuites... Une belle idée, n'est-ce pas ?

Il y eut un silence, puis Henry Landis reprit d'une voix assourdie par la colère, ou la peur :

— Que voulez-vous ? De l'argent ?

Debbie Rice se tut parce qu'un homme élégant fouinait dans les présentoirs à la recherche d'une revue rare.

— Eh bien ? s'impacienta Landis. Qu'est-ce que ça signifie, à la fin ?

C'était la colère et la peur qui transparaient dans sa voix distinguée.

— Vous espérez quoi, avec ce petit jeu ? s'emporta-t-il.

La peur avait rapidement pris le pas sur la colère.

Debbie Rice se détourna dans l'espace étroit au fond du kiosque et murmura :

— Vous voir immédiatement.

— Où êtes-vous ?

— Sous vos fenêtres. City Hall Plaza.

— Je ne suis pas à mon bureau !

— Vous êtes en voiture ?

— Oui.

Elle lui demanda la marque et enchaîna :

— C'est bien, venez, seul évidemment, et gardez-vous du côté nord, près du kiosque à journaux. Combien de temps vous faut-il ?

— Dix minutes...

— Je vous en laisse cinq. Et pas d'entourloupe...

Landis hésita, puis grommela :

— Sinon... ?

— On ne joue pas, gouverneur, fit sèchement Debbie Rice. Voyez ce qui est arrivé à votre ami Vito...

Elle raccrocha. Souffla tout l'air que contenaient ses poumons. Croisa le regard inquiet de Tommy. Sourit bravement. Il tendit le bras et ralluma son transistor. Une station de musique. Latino. Un bon choix pour décompresser.

Debbie Rice remercia Tommy d'un petit signe de tête et se rendit compte qu'elle avait les jambes en flanelle. Qu'était-il arrivé à Vito Marchesi ? Elle ne l'avait pourtant pas tué, pas plus que Frankie O'Keefe... C'était Johnny « Two-Two » qu'elle voulait voir mort, et il semblait qu'autour de son absence, les boss tombaient comme des mouches...

La Lexus roulait sur la route côtière, moins fréquentée à cette heure que l'autoroute qui traversait la péninsule de Cape Cod.

Stanislas Kocic respectait les limitations de vitesse. Il avait eu sa dose d'imprévu et d'émotions fortes à la clinique Mac-Milan et il préférait éviter d'autres ennuis. Avec la police locale, par exemple, dont il apercevait un peu trop de voitures de patrouille dans les environs. Mais la concentration de multimillionnaires et de célébrités dans la région avait pour corollaire une présence policière massive.

Passé Yarmouth, toutefois, il respira un peu plus librement et, à la sortie de Barnstable, il accéléra. Dans cette portion de la côte, moins construite et presque exempte de toutes les enseignes commerciales qui défiguraient le paysage de part et d'autre de l'Expressway 6, la route filait droit entre plage et forêts. Il n'était plus très loin de Sandwich, le bourg qui marquait la sortie de Cape Cod et la jonction avec l'autoroute de Boston, quand son portable sonna.

La voix d'Henry Landis le fit ralentir instinctivement. Le ton était celui des mauvais jours.

— Vous êtes à Boston ?

— Non, sur la route. Du côté de Sandwich. Je rentre.

Il faillit ajouter une plaisanterie facile, parce qu'il avait faim, mais le gouverneur n'était pas d'humeur.

— J'aurais besoin de vous tout de suite ! s'écria Landis d'une voix hystérique. City Hall Plaza !

— Je vous dis que je suis en route ! soupira Kocic. J'en ai pour une heure.

— C'est impossible !

— J'ai peur que si ! Il y a eu des imprévus, des difficultés. Mais au final, tout est O.K.

Il espérait calmer Landis en s'en tenant au résultat, car mieux valait passer sous silence les détails, mais l'autre était à cran. Il explosa :

— O.K. ? Vous voulez rire !

— Qu'est-ce qui se passe ? questionna Kocic, conciliant.

— Si je ne peux pas compter sur vous, qu'est-ce que ça peut faire ?

— Vous pouvez toujours compter sur moi, corrigea sèchement Kocic. Je serai là dans une heure maximum !

— Ce sera trop tard !

— Allez vous faire foutre !

Kocic coupa son portable en égrenant un chapelet de jurons en serbe, consulta l'horloge du tableau de bord, fit un rapide calcul. Rallier Downtown en cinquante minutes ?... C'était osé, mais faisable. A condition de ne pas tomber sur les flics de la route. Il accéléra. La route était déserte, le jour baissait. Il remâchait sa rancœur à l'encontre de Landis.

Le gros oiseau noir en suspension au-dessus de la chaussée, droit devant lui, grossit très vite dans le pare-brise. Le temps de

comprendre de quoi il s'agissait, la distance qui l'en séparait s'était beaucoup réduite. Au point que même dans l'habitacle parfaitement insonorisé de la Lexus, il perçut le bruit du rotor. Deux secondes encore. L'hélico, en vol stationnaire au-dessus de la route, ne dégageait pas. Il eut juste un balancement, comme une invitation à stopper. Kocic fit un appel de phares, actionna l'avertisseur, puis il distingua les deux silhouettes, dans le Bell. Le pilote et son passager. Le passager surtout ! Il se dit qu'il n'en avait pas fini avec les ennuis !

Il saisit, dans le vide-poches, le Zastava 9 mm Court. Fit la grimace. Pour tirer sur un hélico, c'était un peu léger, pour ne pas dire grotesque ! Mais le pistolet-mitrailleur Skorpion qui aurait pu faire l'affaire était planqué dans une cache, sous le tapis du coffre. Fichue journée ! pensa-t-il.

Le Bell, descendu au ras de la route, ne lui laissait pas le passage. Il ralentit. Puis vit le passager qui pointait une arme dans sa direction. Par réflexe, il écrasa le frein. La Lexus tangua, partit en travers. La détonation fut si puissante qu'elle couvrit le bruit du rotor. Cette arme-là n'avait rien de grotesque. L'impact sur la carrosserie du projectile de gros calibre rappela à Stanislas Kocic de très mauvais souvenirs, vieux de vingt ans. Du temps où il tirait avec un Dragonov dans les rues de Sarajevo...

Il perdit le contrôle de la Lexus, qui escalada le talus en bordure de route, filant vers l'océan.

CHAPITRE XIV

— Bon Dieu, vous êtes dingue ! fit le pilote entre ses dents.

Il tremblait mais il avait tenu le coup, encouragé par la menace du Beretta à garder l'appareil au ras de l'asphalte, alors que la Lexus fonçait vers eux. A présent qu'elle cahotait sur l'autre versant du talus, il exhala un long soupir. Son soulagement fut de courte durée. Le canon du .44 « Big Thunder » montra la plage étroite.

— Posez-vous sur le sable, ordonna l'Exécuteur.

Son ami et vieux complice Jack Grimaldi aurait ri, se serait amusé à frôler la Lexus pour affoler son occupant, aurait proposé de se poser sur le pavillon de la grosse berline... Le pilote obéit en pâlisant un peu plus, fit une large boucle et posa le Bell sur la bande de sable dur. A cinquante mètres de la dune que dévalait la Lexus.

— Je vais chercher quelque chose et je reviens ! avertit Bolan en sautant à terre. Pas de blague ! On repart dans trois minutes...

Il apercevait sur la route, en léger surplomb, des véhicules qui ralentissaient, croyant peut-être à un accident. Trois minutes, c'était peu, mais il ne s'en accordait pas beaucoup plus, avant que le secteur ne grouille de monde. Le Beretta dans la main gauche, l'Automag dans la droite, il s'élança, courbé dans le courant d'air des pales.

La Lexus patina et cala, enfoncée dans le sable jusqu'à mi-roues. Stanislas Kocic s'en extirpa, s'accroupit et cala son bras sur l'aile. A plus de quarante mètres, le Zastava était aussi efficace qu'un lance-pierres pour atteindre un drone... Il se força à compter jusqu'à cinq avant d'appuyer sur la détente. Jura lorsqu'il vit le type qui avait enlevé Johnny Butler et échappé aux fous furieux de la clinique plonger au sol et faire feu.

La balle de 9 mm Court rata la cible de deux mètres. Celle de .44 fit exploser la calandre de la Lexus, perforant la tôle à quelques centimètres de la cuisse de Kocic. L'ancien mercenaire se rejeta en arrière, tira deux fois et se précipita vers le coffre pour s'emparer du Skorpion. C'était sa seule chance de s'en sortir...

Il ouvrit le coffre. Le bruit de tonnerre de la détonation du « Big Thunder » fut assourdissant. La balle à tête blindée fit exploser le pare-brise, pulvérisa la lunette arrière et transperça la tôle du hayon, avant de traverser le bras gauche de Stanislas Kocic. Il poussa un cri de douleur, dérapa sur le sable, glissa à genoux. Le temps de se rattraper à l'aile de la voiture, de relever le hayon avec la main qui tenait le pistolet, un autre projectile de .44 troua la carrosserie en diagonale, mais sans l'atteindre.

Kocic ne voyait plus ce qui se passait vers l'avant, mais il n'avait que très peu de temps. Il arracha le tapis de sol, le maculant du sang

qui coulait de son bras. Résista à l'envie de gratter sa cicatrice. Tout le côté de son visage qui avait été recousu le démangeait, lorsqu'il avait peur. A cet instant, alors qu'il se débattait pour ouvrir d'une main la cache contenant le pistolet-mitrailleur, il avait peur... Il suait de trouille.

Il s'attendait à une nouvelle détonation fracassante. L'Automag .44 était un pistolet à la taille impressionnante et à la puissance dévastatrice. Capable de transformer la Lexus en passoire. Mais le silence se prolongea une poignée de secondes, rythmé par sa respiration saccadée. Une ombre tout à coup obscurcit l'intérieur du coffre, puis le hayon violemment rabattu sur ses épaules lui arracha un cri de douleur.

Basculant en avant, Kocic lâcha la crosse pliable du Skorpion. Etourdi par le choc, il parvint à tourner la tête et vit Bolan penché sur lui. Il imagina une combinaison et une casquette de livreur, fut certain d'avoir affaire à l'homme qui avait sauvé la vie de John Butler quelques heures auparavant. Fut certain également qu'il allait mourir. Ses doigts se refermèrent sur la crosse du Zastava, il bougea, essayant de libérer son bras valide pour braquer l'automatique sur la haute silhouette.

Le Guerrier avait remis le « Big Thunder ». Il empoigna Kocic par le col de son blouson, pour l'extraire du coffre. Une sonnerie de portable retentit, Kocic sursauta et voulut pivoter pour dégager son bras coincé sous lui. Il n'y parvint qu'à moitié. Le Zastava pointa son museau noir. Bolan pressa la détente du Beretta en même temps qu'il repoussait son adversaire dans le coffre. La balle de 9 mm Court s'enfonça dans les reins de Kocic, tandis que celle du Beretta lui transperçait la gorge.

Les traits de Stanislas Kocic se crispèrent, la cicatrice qui courait le long de son visage devint livide. Son corps maigre se raidit et il retomba à l'intérieur du coffre, sur le Skorpion sorti de sa cache. Un regard suffit à l'Exécuteur : il était trop tard pour poser la moindre question à « Scarface ». Il glissa sa main dans la poche du blouson, s'empara du portable qui avait cessé de sonner. Il l'empocha, entendit des cris, dans son dos, en provenance de la route.

Il casa les jambes de « Scarface » dans le coffre, rabattit le hayon, ouvrit la portière avant côté passager et avisa un sac en toile posé sur le sol, dont une partie du contenu s'était renversée. Une pochette de documents, des liasses de dollars, un boîtier de DVD... Il fourra le tout dans le sac, coinça celui-ci sous son bras et s'assura d'un dernier coup d'œil qu'il n'y avait rien d'autre dans la Lexus.

— Hé, là-bas ! cria une voix derrière lui. Hé !...

Plusieurs personnes gesticulaient dans sa direction, mais le plus intrépide d'entre eux n'était encore qu'au sommet du talus que la Lexus avait dévalé. Ignorant les appels, Bolan fit demi-tour vers l'hélico. Parcourut coudes au corps la cinquantaine de mètres. Le

pilote n'avait rien manqué de la scène, il ouvrait des yeux ronds, comme s'il était au cinéma, et au premier rang. Lorsque Bolan se hissa près de lui, il hocha la tête et retrouva ses automatismes professionnels.

— Retour à Logan Airport ? demanda-t-il.

L'Exécuteur acquiesça. Ne jugea pas nécessaire de ressortir le Beretta pour s'assurer de la bonne volonté du pilote. Ce dernier, toujours un peu pâlot, risqua un clin d'œil, grimaça un sourire. Ce n'était pas Jack Grimaldi, mais il était raisonnablement coopératif. Bolan s'en contentait.

Alors que le Bell s'élevait au-dessus de la plage où l'épave de la Lexus faisait tache, le portable du conducteur de la Lexus sonna de nouveau. Bolan vit s'afficher un numéro, attendit. Puis il écouta le message que l'interlocuteur de « Scarface » s'était décidé à laisser.

Le special agent Daniel White se glissa dans le box, face à James Hawthorne, le reporter du Boston Globe. Il s'était assuré d'un regard panoramique que le bar du Hilton n'hébergeait personne de connaissance. Ses traits étaient figés par une colère froide qui accusait les rides de son visage et le faisait paraître plus vieux encore. « Au bout du rouleau », songea Hawthorne, en rompant le silence :

— L'inspecteur Nolte, du Boston Police Department...

— Il est mort..., le coupa White.

Le temps qu'on lui serve un café et qu'on renouvelle celui du reporter, ils restèrent silencieux, puis l'agent fédéral déclara en fixant son vis-à-vis :

— Avant toute chose, donnez-moi votre parole que vous ne ferez pas état de ce que je vais vous dire avant d'avoir mon feu vert.

Hawthorne reste impassible, mais son regard se mit à briller.

— Je risque d'attendre que vous soyez à la retraite ? Six mois, n'est-ce pas ? Ça me paraît beaucoup...

— Rassurez-vous, ce sera moins long. Quelques jours, peut-être moins...

— Le temps de mettre la main sur Johnny « Two-Two » ?

White fit la grimace et Hawthorne enchaîna aussitôt, pour ne pas risquer de le braquer :

— Vous avez ma parole, je vous écoute...

White repoussa son café sans y avoir touché, jeta un coup d'œil alentour, pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrete ne traînait, et se jeta à l'eau :

— Si on le retrouve, Johnny Butler ne s'en sortira pas vivant.

La figure de fouine d'Hawthorne se figea.

— Vous voulez dire que son élimination est programmée ?

White hocha affirmativement la tête.

— Par le Bureau ? insista le reporter.

— Oui, avoua White. Par la direction.

— C'était prévu dès ce matin ? La conférence de presse... ?

— Non, c'était dans l'air, mais à présent, la décision a été prise au plus haut niveau, à Washington.

— Une décision que vous n'approuvez pas, j'imagine, glissa Hawthorne.

— C'est vrai, c'est pour ça que je souhaite que vous puissiez, quoi qu'il arrive, établir la vérité : Butler a choisi de se livrer pour qu'on le protège, parce qu'il redoutait que ses anciens amis ne le laissent pas finir ses jours en paix. Mais on a jugé que les risques qu'il faisait courir étaient trop grands. On ne veut à aucun prix d'un déballage.

— Ses souvenirs, vous voulez dire ? Ce scénario bâti à partir de sa vie ?

White haussa les épaules.

— Ce n'est qu'un prétexte, dit-il. Ce ne sont pas ses cahiers de souvenirs qui font peur à Washington.

— Il y a autre chose...

— Oui, des choses beaucoup plus compromettantes pour le Bureau, et pour certaines personnalités haut placées... J'ignore les détails, mais Butler a reçu de l'aide, pour vivre tranquillement au Canada pendant plusieurs années, après sa disparition. Puis pour revenir ici il y a quatre ans.

— Parce qu'il était ici, sur le territoire des Etats-Unis ?... Sérieusement ?

Hawthorne était stupéfait.

— Dans le Massachusetts, pas loin de Boston, acquiesça White. Dans une sorte de maison de retraite pour mafieux...

Hawthorne siffla entre ses dents.

— Avec la bénédiction du F.B.I. ? Tout de même ! Ce serait...

Les mots lui manquaient.

— Vous savez ce que veut dire « Sagmore » chez les Indiens de Nouvelle-Angleterre ? reprit White.

Hawthorne plissa le nez, se concentra quelques secondes.

— Les vieux sages de la tribu ? suggéra-t-il.

— Oui, ceux qu'on laisse achever leur vie en paix, à l'écart, mais aussi à l'abri des ennuis. En l'occurrence, Butler et d'autres criminels de moindre envergure ont eu droit à ce traitement de faveur, sous de fausses identités, et le F.B.I. a fermé les yeux... La filière qui leur a assuré l'impunité et la tranquillité s'appelle Sagmore. Je ne sais pas qui se cache derrière, mais des gens très importants, à coup sûr...

Dans les yeux brillants du reporter, un feu d'artifice de questions s'allumait, auxquelles White n'avait pas toutes les réponses, loin de là.

— Ne me demandez pas par quel chantage ce traitement de faveur

a été obtenu, dit-il en se levant. Je l'ignore. Mais vous trouverez...

Hawthorne, sidéré par ce qu'il venait d'entendre, hocha la tête.

— Vous attendrez mon feu vert, pour balancer votre scoop ? insista l'agent fédéral.

— Vous avez ma parole, mais dites-moi... Ce livreur qui a enlevé Johnny « Two-Two »...

Il parlait de Butler avec émotion : c'était comme si on lui avait enlevé sa créature, gâchant les retrouvailles avec son tueur favori...

— Qu'est-ce qu'il a en tête, à votre avis ?

— L'idée d'en faire tomber quelques-unes ! répondit White.

Et il ajouta avec un mince sourire fatigué :

— Si c'est le cas, j'espère qu'on ne le retrouvera jamais...

Imperméable et chapeau, lunettes noires, et une façon faussement décontractée de s'avancer sur le trottoir de City Hall Plaza, en regardant de tous les côtés à la fois... Le conducteur de la Nissan qui s'était garé non loin du kiosque à journaux de Tommy ressemblait à un second rôle en train de tourner un bout d'essai, avec la trouille au ventre d'être recalé.

Debbie Rice l'observa un moment avec attention avant d'être convaincue qu'il s'agissait du gouverneur Henry Landis. Apparemment, il était seul. Elle adressa à Tommy un petit sourire crispé en guise d'adieu et quitta sa cachette. Elle aborda l'homme alors qu'il s'éloignait vers sa voiture, surgissant derrière lui. Il sursauta et la dévisagea avec colère.

— J'allais repartir, qu'est-ce que vous fichiez ?

— Ne vous retournez pas et montez !

Elle lui fit sentir, à travers le tissu de son blouson, le canon du Glock, pointé sur sa hanche. Il s'écarta vivement.

— C'est ridicule ! protesta-t-il entre ses dents.

— Fermez-la ! Prenez le volant.

Il croisa le regard de la jeune femme et obéit. Elle monta derrière lui.

— Allez-y, démarrez !

Il oublia de mettre son clignotant, s'attira les foudres d'un conducteur de bus, se glissa finalement dans la circulation de Congress Street, vers le sud.

— Où va-t-on ? demanda-t-il.

— Je vous le dirai ! Roulez !

Dans le rétroviseur intérieur, il vit à quel point elle était pâle, nerveuse. Elle surveillait leurs arrières.

— Je n'ai prévenu personne, assura-t-il d'un ton plus ferme.

— Vous avez mis un quart d'heure !

— J'étais chez moi, j'habite Arlington, vous savez, ce n'est pas à

côté...

C'était un mensonge, il avait gagné du temps, espérant jusqu'au dernier moment que Stanislas Kocic le rappellerait, mais le Serbe n'en avait rien fait. Il avait tout de même imaginé un scénario pour se sortir à son avantage de ce rendez-vous. Malgré son regard déterminé et son pistolet, la blonde lui semblait bien jeune. Fragile. Un flic, certes, et compétente, à ce qu'il avait appris. Mais qu'est-ce qu'elle croyait ? A l'abri de ses verres teintés, il l'observa et se promit de n'en faire qu'une bouchée...

Elle chercha son regard, dans le rétro.

— Ôtez vos lunettes, gouverneur Landis...

Il faillit en rire, mais s'exécuta. Elle hocha la tête, avoua :

— C'est bien vous...

— Vous en doutiez, sergent Rice ?

Il se sentait de nouveau plein d'assurance. Un homme de pouvoir comme lui ne se laisse pas démonter si facilement. Il en avait croqué d'autres, de plus coriaces ! Tout ça pour venger son père ! songea-t-il avec mépris. Foutaises familiales !

Comme elle restait silencieuse, il enchaîna, avec l'impression de pousser un avantage :

— Que me voulez-vous, à la fin ?

— Marchesi m'a tout raconté ! dit-elle d'une voix enrouée. Ce que vous lui devez, depuis des années... Votre élection...

— Il est mort, je doute qu'on fasse parler les morts...

Debbie Rice se raidit.

— Je ne l'ai pas tué !

— Si vous vouliez qu'il dépose devant un jury, répliqua-t-il, mieux valait le garder en vie.

— Puisque je vous dis que je n'y suis pour rien !

— Vous n'avez pas eu de chance, dans ce cas.

Il freina un peu brutalement dans une file de véhicules arrêtés au croisement de Water Street et profita de la secousse pour vérifier qu'elle n'avait pas sorti son arme de sa poche.

— Ce n'est pas votre jour, reprit-il. Ce matin, avec Butler, vous n'avez pas eu de chance non plus. Un miracle s'il s'en est sorti, mais vous auriez dû vous en tenir là, sergent... Au lieu de jouer avec le feu !

— Taisez-vous !

Il se tut, sans cesser de l'épier dans le rétroviseur. Imagina que ses traits durcis se brouilleraient à la première gifle. « C'est ça... Deux ou trois baffes et elle va se mettre à sangloter, conclut-il. Elle est à bout... »

Debbie Rice dit d'une voix plus assourdie encore :

— Butler est un tueur qui ne mérite pas de vivre ! Cela fait quinze ans que vous le protégez, gouverneur Landis ! Parce qu'il vous a

rendu de grands services autrefois...

— C'est un conte de fées, sergent Rice.

— Vous l'avez payé pour qu'il tue une femme qui était votre maîtresse et faisait obstacle à vos ambitions politiques.

— Vous avez trop d'imagination, sergent. Et pas de preuves. Pas la moindre, j'en suis certain !

Malgré son sang-froid retrouvé, Henry Landis avait haussé la voix, et ses mâchoires saillaient sous la graisse du double menton.

— Eleanor Tyrell, continua Debbie Rice d'une voix mécanique. Vous avez engagé Johnny « Two-Two » Butler pour l'éliminer, le meurtre n'a jamais été élucidé, il ne figure pas à son palmarès. Mais Butler a gardé la preuve de votre implication... un secret entre vous, vieux de quinze ans ! Lorsque Marchesi en a eu récemment connaissance, il a essayé de récupérer cette preuve, pour continuer à avoir barre sur vous... Celui qui a le gouverneur Landis à sa pogne est le maître de la situation ! C'est ça qui a tout déclenché : Butler a décidé de se rendre, il s'est promis de vous faire tomber, si on ne le laissait pas finir tranquillement ses jours à Hollywood ! L'imbécile !

Debbie Rice reprit haleine. Elle ne faisait plus attention aux rues qui défilaient.

— Où est Butler, gouverneur Landis ?

Celui-ci étreignait si fort le volant que ses phalanges avaient blanchi. Mais il réfléchissait, aussi.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je le sais ?

— Vous ne le savez pas ?

Il y avait du défi, dans le ton de la jeune femme, mais aussi une tension désespérée.

— Si je vous dis que je n'en sais fichtre rien, qu'allez-vous faire ? Me tuer ?

La lueur affolée qu'il capta dans le regard vert sombre lui confirma le désarroi de la jeune femme. Marchesi mort, elle n'avait plus aucun atout. Butler vivant, mais hors de portée, elle n'avait plus d'objectif. Elle courait depuis des heures après un fantôme, et devant elle, c'était le vide qui s'ouvrait.

— C'est une fuite en avant qui vous mène où ? reprit-il, persuasif. Vous courez à votre perte, sergent Rice !

On ne gagne pas des élections, si on n'a pas quelques talents pour manipuler les foules. Henry Landis avait gagné tous les scrutins auxquels il s'était présenté, depuis qu'il s'était débarrassé définitivement de ce boulet qui avait nom Eleanor Tyrell...

Il reprit d'une voix insidieuse :

— Le sergent est peut-être déjà de trop, remarquez, mais enfin, rien d'irréparable n'est arrivé, Debbie, s'il est vrai que vous n'avez tué personne... Tout peut encore s'arranger... Je ne sais pas où est John

Butler, mais je pense qu'on peut avoir une discussion constructive, tous les deux...

A mesure qu'il parlait, il la voyait fixer le vide d'un air absent. Elle se demandait quoi faire. Elle avait perdu de vue le but qu'elle poursuivait. Plus elle y songeait, plus elle doutait. Il tourna deux fois à gauche. Elle tressaillit, regarda au-dehors et s'écria :

— Où est-ce qu'on est ? Où est-ce que vous m'emmenez ?

La Nissan cahotait sur une route à moitié défoncée qui coupait à travers un vaste chantier de rénovation urbaine. Ils avaient traversé le Fort Point Channel, au-delà de South Station, sans que Debbie Rice y prenne garde.

— Arrêtez-vous ! Faites demi-tour !

Henry Landis devina qu'elle tirait de sa poche son automatique. Comme si de rien n'était, il bifurqua vers l'entrée du parking aérien désaffecté. Se dirigea sans hésiter entre les piliers de béton couverts de tags.

Debbie Rice avait reconnu Sobin Park, repaire des dealers de South Boston. Un vrai coupe-gorge...

Elle frissonna à l'instant où la Nissan, phares éteints, s'enfonçait dans l'obscurité d'une rampe.

— Croyez-moi, dit Landis, c'est un endroit idéal pour avoir une conversation tranquille.

CHAPITRE XV

Le Bell s'était posé sans encombre sur l'héliport de Logan et l'Exécuteur avait récupéré le Chrysler Voyager sur le parking, après avoir pris congé du pilote. Une liasse de billets tirée du sac dérobé par « Scarface » dans le coffre-fort de la clinique Mac-Milan avait convaincu le bonhomme que l'excursion à Cape Cod avait été une vraie partie de plaisir.

— Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas à me faire signe..., avait-il proposé, enthousiaste, en empochant les dollars.

— Pour ce prix-là, avait corrigé Bolan, tâchez plutôt de m'oublier !

Il roulait vers Downtown en écoutant les dernières nouvelles à la radio. Un après-midi meurtrier à Boston, digne de figurer dans les annales criminelles, selon l'avis autorisé de James Hawthorne, le meilleur connaisseur du dossier de Johnny « Two-Two » Butler, interviewé sur WBZ.

Le Winter Hill Gang, Frankie O'Keefe, les Irlandais de Charlestown et les Italiens de South Boston, Vito Marchesi en tête... Hawthorne était intarissable... Le retour en fanfare de Johnny « Two-Two » avait déclenché, selon lui, une réaction en chaîne meurtrière... Le plus étrange, c'est que Butler n'y était lui-même pour rien, faisait-il remarquer, avant de suggérer d'un ton plein de sous-entendus :

— Peut-être est-il simplement retourné dans sa paisible retraite, que le F.B.I. malgré tous ses efforts n'a pas réussi à localiser, après quinze ans de cavale ! Il doit y avoir en Nouvelle-Angleterre un paradis pour les mafieux !

Puis un envoyé de la station d'infos, en direct du siège de la police, fit le point sur les victimes de la dernière fusillade : l'inspecteur-chef Nolte avait succombé, à l'endroit où on avait retrouvé Vito Marchesi, abattu d'une balle. Deux autres cadavres complétaient le tableau macabre, dont celui de Nick Vicentini, le bras droit de Marchesi. Le sergent Debbie Rice était-elle responsable de cette tuerie ?... Elle demeurait introuvable...

L'Exécuteur coupa la radio et réécouta, sur le portable de « Scarface », le message enregistré un peu plus tôt, alors que l'hélico quittait la plage de Sandwich. La voix était pressante. Saccadée et fébrile. Le type prenait sur lui pour ne pas exploser.

« Tu ne peux pas me laisser tomber comme ça, Stan ! Cette fliquesse est capable de tout ! Elle veut me parler de Sagmore et il faut que je sache ce qu'elle a dans le ventre ! Je vais à son rendez-vous ! Je suis déjà en retard ! Rappelle-moi, bon sang ! »

Un homme qui avait peur, mais était prêt à se battre... Bolan écouta le précédent message sauvegardé. C'était la même voix, moins fébrile, mais inquiète, sous tension :

« Butler est en ville ! Il faut qu'on se voie avant que ça tourne mal ! Au Sobin Park ? Quand vous voulez ! J'ai annulé tous mes rendez-vous ! Tâchez de répondre, bon Dieu ! »

Le message avait été laissé à 11 h 30. John Butler n'avait pas encore fait son apparition dans la salle de conférences du Liberty, à cette heure-là. Le correspondant de Stan était bien informé. Une heure après, il avait rappelé, et cette fois, « Scarface » avait répondu.

Coincé dans la file de voitures qui s'étirait en direction du centre-ville, Bolan reconstituait le déroulement des événements après son intervention au Liberty. John Butler était peut-être encore en train de dormir dans la planque de Cambridge, mais Debbie Rice, elle, avait semé tout au long de l'après-midi une sacrée pagaille. Obéissant à un principe que le Guerrier mettait lui-même volontiers en œuvre : un coup de pied dans une fourmilière mafieuse produisait des conséquences délétères. La Famille était toujours prête à s'entre-déchirer, il suffisait d'une étincelle et les complices s'entre-tuaient. O'Keefe et Marchesi étaient morts, et si Debbie Rice ne les avait pas tués elle-même, elle y était certainement pour quelque chose.

A qui avait-elle donné rendez-vous dans la demi-heure précédente ? Un autre protagoniste de la filière « Sagmore » grâce à laquelle Johnny « Two-Two » coulait, sous le nom de Marvin Hofman des jours tranquilles à Cape Cod... Dans l'estimable compagnie de Toby le Dingue, Dutch Kiley et le cadet des frères Horan...

Arrêté à un feu, le Chrysler Voyager fit une brusque marche arrière, au risque d'emboutir la voiture qui le suivait, déboîta et traversa la chaussée. Un demi-tour sur les chapeaux de roues qui déclencha un concert d'avertisseurs. Au premier croisement, Bolan vira vers South Boston. Parvenu sur Summer Street, il pianota « Sobin Park » sur le clavier de l'ordinateur de bord. Lequel hésita, puis proposa un itinéraire pour rallier Sobin Street.

« Banco ! » murmura le Guerrier en quittant l'avenue embouteillée pour foncer dans Bypass Road.

Sobin Street n'était qu'à quelques minutes de là.

Un adolescent maigre jaillit des profondeurs obscures du parking et frôla la Nissan, heurtant l'aile en courant vers la sortie. Debbie Rice sursauta, jeta un coup d'œil par la lunette arrière et distingua plusieurs silhouettes qui gesticulaient. L'irruption de la voiture avait dérangé un deal, il y eut des cris et des bruits de course.

La jeune femme braqua le Glock sur la nuque du gouverneur Landis.

— Redémarrez ! cria-t-elle. On fiche le camp d'ici. Les mains sur le volant, Landis ne bougea pas.

— C'est vous le flic, dit-il. Vous avez peur de ces petits voyous ?

Deux visages noirs, aux yeux brillants et aux dents luisantes, surgirent devant le pare-brise. Deux bouches crachèrent des insultes et crièrent aux intrus de s'en aller. Mue par un réflexe professionnel, Debbie Rice montra son arme, cria à son tour :

— Police ! Foutez le camp !

Les visages disparurent aussitôt. Une lueur inquiète dans le regard, Landis secoua la tête.

— Rangez votre arme, sergent !

— Démarrez !

— Où voulez-vous aller ?

— Au siège de la brigade criminelle ! New Sudbury Street !

— Vous comptez m'inculper de quoi au juste, sergent Rice ?

Une boule d'angoisse grossissait dans la gorge de Landis. Comme chaque fois qu'il venait dans ce parking et entrevoyait les ombres affairées dans les ténèbres. Malgré le pistolet dont la blonde le menaçait, il s'était cru immunisé, cette fois-ci. Parce qu'il devinait que des deux, c'était elle qui avait en fait le plus peur, et qu'il guettait le moment d'en profiter.

Pourtant, lorsque le parpaing lancé avec force par une main invisible, en face d'eux, fit exploser le pare-brise de la Nissan, il faillit perdre les pédales. Démarrer, en l'occurrence, fuir à toute vitesse. Mais Debbie Rice paniqua. Elle poussa un cri de frayeur et son bras armé se détourna, pour balayer l'espace vide devant la voiture. Alors Landis, au lieu de démarrer, lui happa le poignet, le tordit et de son poing gauche, à l'aveuglette, il frappa la jeune femme au visage. Le coup partit, la détonation résonna sous les dalles de béton suintant l'humidité et la crasse, le projectile de 9 mm ricocha en chuintant sur un pilier et alla se perdre dans les profondeurs du parking.

Il y eut des exclamations et des cris parmi les fantômes qui hantaient Sobin Park. Le Glock échappa aux doigts de Debbie Rice, elle bascula en avant par-dessus le dossier du siège et la main du gouverneur Landis lui crocha la gorge. Serrant fort les carotides. Un voile noir tomba devant les yeux de la jeune femme.

Arc-bouté au-dessus d'elle, pesant de tout son poids, Landis joignit les deux mains sur son cou, en pensant à Eleanor Tyrell, sa maîtresse; elle avait, il y avait des années de cela, rencontré John Butler dans des circonstances similaires. Une voiture dans un parking... Johnny « Two-Two » avait fait pour elle une entorse à ses habitudes, délaissant son calibre .22 favori pour se fier à ses pognes

d'étrangleur...

Un mouvement tout proche, à l'avant de la Nissan, fit relever la tête à Henry Landis. Crispée par l'effort, sa figure s'encadra dans le rectangle du pare-brise émietté. Moins grosse que le parpaing, mais lancée avec plus de virulence encore, la pierre qui s'engouffra dans l'habitacle l'atteignit en plein front. L'arrière de son crâne heurta violemment le montant de la portière, sa tête rebondit et s'affaissa sur sa poitrine. Il lâcha le cou de Debbie Rice, dont les traits brouillés se confondaient avec ceux d'Eleanor Tyrell... Tâtonna à la recherche du Dan Wesson Modèle 12 caché dans le vide-poches.

Luttant pour ne pas perdre connaissance, il entendit un bruit de moteur et rassembla son énergie pour passer un savon à Stan Kocic. Il allait lui faire ravalier sa morgue ! Sa conscience cala sur cette dernière promesse. Un vertige le saisit, une terreur sans nom le submergea : dans ce parking pourri, on pouvait mourir sans que personne s'en soucie. Même le gouverneur de l'Etat y comptait pour rien.

La main posée sur le .357 Magnum, il glissa à terre quand la portière s'ouvrit. Roula sur l'asphalte poisseux, parmi les crottes de chien...

L'Exécuteur s'accroupit, à l'abri de la portière de la Nissan. Sous ses doigts, un peu de sang coulait du crâne enfoncé du conducteur. A la lueur du plafonnier, il reconnut le gouverneur Henry Landis.

Tordu en travers du siège avant, la tête en bas, ses cheveux blonds répandus sur le tapis de sol, un deuxième corps gisait. Il se déplaça jusqu'à lui, épiant les bruits, le Beretta braqué sur l'obscurité. Mais le silence était revenu dans le parking. Les ombres maigres et rapides s'étaient évanouies à l'arrivée du Chrysler Voyager.

Bolan tira le corps hors de la voiture. Les traits du visage étaient convulsés, la langue gonflée. Les yeux de Debbie Rice contemplaient le vide. Il les ferma. En lui plongeant dans les jambes quelques heures auparavant, il l'avait empêchée de commettre un meurtre, de liquider un tueur, dont il voulait, pour une fois, préserver la vie. Il ne pouvait prévoir qu'elle allait se lancer, pour réparer son échec, dans une entreprise périlleuse. Elle avait donné un sacre coup de pied dans la fourmière mafieuse de Boston, et chuté à la dernière marche...

La vengeance, Mack Bolan le savait mieux que quiconque, n'est pas seulement un plat qui se mange froid. C'est un poison lent qui se déguste patiemment. Il aurait pu en apprendre beaucoup au sergent Rice sur ce sujet...

Avant de quitter Sobin Park, il glissa le téléphone portable de « Scarface » dans la poche de veston du gouverneur Landis, ainsi qu'un cliché choisi parmi les documents rapportés de Cape Cod : une

photo de beuverie ressemblant à celles qui décoraient la chambre de Dutch Kiley à la clinique Mac-Milan. Le boxeur, un peu empâté, manifestement ivre mort, enlaçait la même blonde débraillée, et Johnny « Two-Two » Butler, hilare, leur portait un toast. Mais un autre personnage apparaissait dans le cadre, en smoking, une bouteille de champagne à la main, un cigare à la bouche. Henry Landis... D'après la date mentionnée au dos, il n'était qu'à l'aube de sa carrière politique. Et la blonde s'appelait Eleanor Tyrell...

Sur le trajet menant à Cambridge, Bolan s'arrêta près d'une cabine téléphonique. Il passa un coup de fil au Boston Globe. Laissa un message à l'attention de James Hawthorne, pour lui signaler qu'une pièce manquante, dans la biographie de Johnny « Two-Two » Butler, se trouvait à sa disposition dans Sobin Park, à South Boston. Il s'assura que la secrétaire avait bien pris note, et quand elle lui demanda de la part de qui, il répondit :

— Le livreur du Liberty.

Puis il retourna sur Chestnut Street, prêt à réveiller John Butler de sa longue sieste...

Butler ne dormait plus, dans la planque de l'immeuble en cours de rénovation. Le flacon de comprimés était tombé par terre. Il était vide, quelques pilules restantes s'étaient éparpillées sur le sol. Le lien de serre-flex qui menottait son poignet droit au montant métallique du lit avait tenu, mais à force de contorsions, Butler s'était profondément entaillé la peau. Il avait la paume en sang, l'écume à la bouche, le souffle court et oppressé d'un fauve piégé que ses forces abandonnent.

Il soutint le regard de Bolan, lorsque celui-ci, posant son sac à ses pieds, en sortit un Smith & Wesson à canon de deux pouces.

— C'est le revolver d'un policier de Boston nommé Eugene Rice, expliqua l'Exécuteur en faisant basculer le barillet. Il est mort il y a quinze ans, abattu par un tueur nommé Johnny « Two-Two » Butler... Deux balles de calibre .22 dans la poitrine, ça te rappelle quelque chose ?

Les yeux de Butler s'étrécirent. Une lueur meurtrière y brûlait, intacte malgré le grand âge. Seules les forces lui manquaient pour sauter à la gorge de Bolan. Sous l'effet des médicaments, Butler était redevenu un tueur sans pitié, une mécanique mortelle... Rien de commun avec le vieillard égaré que Bolan avait amené là quelques heures plus tôt.

— Sa fille m'en a fait cadeau, reprit le Guerrier, en refermant le barillet où ne manquait qu'une balle. Sergent Debbie Rice. J'aurais dû la laisser te descendre, au Liberty... Elle est morte.

Il releva le chien du .38 Special. John Butler se racla la gorge et dit

très vite :

— Je connais des secrets, j'ai des révélations à faire... Le F.B.I. a le devoir de me protéger, de m'entendre...

— Je n'appartiens pas au F.B.I., répliqua Bolan. Et je connais tes secrets, Butler...

Johnny « Two-Two » secoua la tête, une bulle de salive éclata à la commissure de ses lèvres. Il tira sur le serre-flex à s'en arracher la main.

Bolan patienta jusqu'à ce qu'il cesse de se contorsionner, hors d'haleine, à bout de forces. Puis il pressa trois fois la détente. Trois balles dans la région du cœur. Le grand corps maigre de John Butler retomba assis sur le lit de camp, dos collé au mur.

L'Exécuteur laissa sur le sol le Smith & Wesson Military & Police sur la crosse duquel était gravée l'inscription : Eugene Rice, B.P.D.

Puis il quitta les lieux.

Les immenses forêts aux couleurs chatoyantes des Adirondacks, à quatre heures de route au nord de Boston, étincelaient aux rayons d'un frais soleil d'automne, lorsque le portable de Bolan sonna, le lendemain. Il répondit en conduisant le camping-car flambant neuf, équipé pour la randonnée au long cours, loué le matin même à Albany. La petite route qui grimpait vers un des innombrables lacs de la région était absolument déserte.

— Je n'arrive pas trop tard, Striker ?

La voix d'Hal Brognola était tendue, de nouveau. Le message laissé dans la nuit par Bolan n'avait pourtant rien d'alarmant.

— Non, rassure-toi... Mais je me débranche dès que j'aurai raccroché.

— Je m'en veux de t'avoir demandé de jouer les nounous, dit Brognola d'un ton de plaisanterie triste.

— Tu as raison, je ne suis pas fait pour ça... J'ai merdé, d'ailleurs !

Un silence, puis le vieux Hal demanda :

— Tu veux dire... ?

— Ouais, je n'ai pas su m'y prendre. Les vieux, c'est trop fragile ! Désolé, Hal... Notre ami m'a claqué entre les doigts !

— Ça ne fait rien ! Peut-être même que je préfère ça, personnellement...

Brognola n'expliqua pas pourquoi, mais il y avait un vrai soulagement dans sa voix. Comme si on lui avait ôté un caillou de sa chaussure.

— Je t'ai quand même envoyé un paquet, ce matin, reprit Bolan.

L'exclamation de surprise de son ami le fit sourire.

— Bravo ! J'avais cru que...

— Allons, je n'allais pas te décevoir sur toute là ligne ! Les archives

de « Two-Two » valent leur pesant d'or, et de sang...

— De drôles d'échos me parviennent, depuis ce matin... C'est l'ébullition à Washington...

— Tu auras de quoi démêler le vrai du faux ! Rectifier les notices nécrologiques de quelques-uns !

Brognola se mit à rire et la communication fut coupée. Il n'y avait pas toujours de réseau, dans les Adis.

Cela ne gênait pas Bolan. Deux lacets plus haut, il découvrit Raquette Lake, un petit bijou rutilant dans un écrin fauve. Un panneau indiquait, sur la rive opposée, le site de Sagmore Great Camp... Un refuge pour les sages, un havre de tranquillité, à l'abri des ennuis et des poursuites. L'endroit idéal pour se retirer... Au moins pour quelques jours.